

**Association Française des Études Canadiennes  
(A. F. E. C.)**

**1983  
14**



**ETUDES CANADIENNES  
CANADIAN STUDIES**

*REVUE INTERDISCIPLINAIRE DES ÉTUDES  
CANADIENNES EN FRANCE*

# ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES CANADIENNES

## A.F.E.C.

### MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME D'AQUITAINE

Domaine Universitaire 33405 TALENCE - France

L'ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES CANADIENNES s'est constituée à Paris, le 13 mai 1976. Elle a pour but la promotion des études canadiennes en France. Elle est ouverte à toute personne physique ou morale, qui désire œuvrer dans ce sens, quelle que soit sa profession ou sa nationalité. L'Association Française d'Études Canadiennes est pluridisciplinaire, et elle organise des colloques pluridisciplinaires (Bordeaux, mars 76), géographie (Paris, décembre 76), histoire (Paris, janvier 77), littérature (Paris, décembre 77), colloque juridique (Bordeaux, novembre 78), littérature (Paris, octobre 79), démographie historique (Paris, octobre 79), colloque Louis Hémon (Brest, novembre 80), droit et sociologie de l'information (Bordeaux, mai 81), histoire (Nantes, octobre 82), sociologie du théâtre (Bordeaux, mai 83).

### COMPOSITION DU BUREAU

- Président* : Pierre GEORGE (Université de Paris I, géographie).  
*Vice-Présidents* : Auguste VIATTE (Ecole polytechnique fédérale de Zurich, littérature).  
: Jean MARMIER (Université de Rennes, français).  
*Secrétaire général* : Pierre GUILLAUME (I.E.P. de Bordeaux, histoire contemporaine).  
*Secrétaire-trésorier* : Jean-Michel LACROIX (Université de Bordeaux III, anglais, études canadiennes).  
*Resp. publications* : Pierre SPRIET (Université de Bordeaux III, anglais).

La cotisation 83 à l'AFEC (§ 22, £ 11, ou 100 Francs) comprend le service d'ÉTUDES CANADIENNES 1983, nos 14 et 15 (juin et déc. 83), du *Bulletin d'information* (5 nos par an) et de l'annuaire de l'Association.

Cotisation 84 (nos 16 et 17) : § 22, £ 11, 110 Francs.

Comme toute association à buts non lucratifs, l'AFEC accepte les cotisations de soutien, de montant libre, et accueille aussi des membres d'honneur.

*Les cotisations sont à faire parvenir :*

à Jean-Michel LACROIX, 6 rue Jean-Racine 33170 Gradignan, France.  
(sous forme de chèque postal ou bancaire).

## AVANT-PROPOS

Cette nouvelle livraison d'*Etudes canadiennes/Canadian Studies* n'est pas organisée autour d'un même thème directeur. Elle reflète la fructueuse diversité et la complémentarité des recherches faites par nos membres, tant en France qu'au Canada. On constatera notamment que des Français y proposent des lectures d'œuvres canadiennes d'expression anglaise et qu'inversement des anglophones abordent en leur langue l'étude d'œuvres québécoises. C'est le signe, pensons-nous, d'une heureuse vitalité qui contribue à faire de notre revue le carrefour d'échanges qu'elle veut être.

Notre précédent numéro était intégralement consacré à la publication des Actes du Colloque de Nantes patronné par l'A.F.E.C. Le nombre et la qualité des communications présentées à Nantes ont entraîné la composition d'un fort volume, très riche de substance mais aussi fort coûteux. Le présent numéro, pour des raisons essentiellement financières, est donc de proportions plus modestes mais nous n'en faisons pas moins appel à nos membres pour qu'ils continuent à nous proposer leurs travaux et des comptes rendus d'ouvrages susceptibles d'intéresser nos lecteurs, en France aussi bien qu'à l'étranger.

P. SPRIET

J.-M. LACROIX



## SOMMAIRE

AVANT PROPOS .....	3
<i>ARTICLES :</i>	
S.J. KIRSCHBAUM : Programme énergétique national ou "Let the Bastards Freeze in the Dark !" .....	7
A.J. MATEJKO : The Fate of Canada Between Underdevelopment and Postindustrialism .....	35
A. MAUGEY : Lettre du Canada français .....	49
P. HÉBERT : Les cycles du roman québécois .....	55
A.L. AMPRIMOZ : The Scapegoat : A Thematic Structure of G. Bessette's Short Fiction .....	65
C.A. LAFONTAINE : A Canadian Critique of Rousseau : Georges Bugnet's <i>La Forêt</i> .....	71
A. DOMMERGUES: La mort dans le cycle de Manawaka .....	81
D. KOM: From Ghana to Manawaka : Continuity in Margaret Laurence's Fiction .....	89
S. VAUTHIER: Photo-Roman : <i>The Wars</i> of Timothy Findley .....	101
COMPTE-RENDUS : <i>L'Aménagement du territoire au Québec : Du rêve au compromis</i> (P. George) ; W. METCALFE (ed.), <i>Understanding Canada</i> (P. Spriet) .....	121
REVUE DES REVUES (J.-M. Lacroix) .....	125
NOTE : L.G. LAVOIE, L'Institut canadien de l'Atlantique : Dix ans d'existence .....	135



# **PROGRAMME ÉNERGÉTIQUE NATIONAL OU "LET THE BASTARDS FREEZE IN THE DARK !" QUESTIONS INTERGOUVERNEMENTALES DANS LA MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME ÉNERGÉTIQUE NATIONAL\***

**par Stanislav J. Kirschbaum**  
*Collège Glendon, York University*

Le 14 juin 1973 le gouvernement fédéral rendit public un document intitulé : *Une politique énergétique pour le Canada - Phase 1*<sup>(1)</sup>. C'était le premier d'une série de documents qui allaient mettre à jour la conception fédérale d'une stratégie énergétique pour le Canada. Ce document avait été publié bien avant que l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (O.P.E.P) n'ait augmenté sensiblement le prix du baril de pétrole, parce que le gouvernement fédéral reconnaissait le besoin de formuler une politique énergétique fédérale. Le souci d'Ottawa provenait autant de certaines inquiétudes au sujet de l'approvisionnement international que des besoins canadiens<sup>(2)</sup>.

La politique fédérale était en fait axée sur la reconnaissance du lien étroit entre la croissance économique et l'utilisation de l'énergie. Aussi le document mettait-il l'accent sur le besoin d'assurer des approvisionnements adéquats d'énergie dont l'utilisation augmenterait nécessairement et inévitablement chaque année. Les options étaient multiples : l'achat continu du pétrole à l'étranger lorsqu'il est meilleur marché que le pétrole canadien ; la mise en valeur de toutes les ressources énergétiques ; l'exportation des excédents d'énergie ; et la prépondérance canadienne dans l'industrie énergétique du pays. Selon le document fédéral :

La réalisation de bon nombre de nos objectifs nationaux dépend de notre accès continu à des approvisionnements énergétiques à bon marché. La croissance de nos niveaux de vie, en tant qu'individu et en tant que nation, ainsi que l'amélioration de la qualité de la vie, dépendent des choix qui s'offrent à nous<sup>(3)</sup>.

Ce document, pour autant qu'il encourageait la diversification des sources d'énergie, accentuait principalement l'utilisation du pétrole dans la vie économique canadienne. C'est ce que le *Globe and Mail* de Toronto relevait dans son éditorial sur le document : « Le Canada a besoin d'une politique *énergétique* nationale. Pas seulement une politique de pétrole, mais une politique qui déterminera une approche nationale pour toutes les sources d'énergie transformées ou brutes et sans égard aux moyens de transport »<sup>(4)</sup>.

Cette critique explicite du quotidien torontois marquait en fait le début d'un débat sur l'avenir énergétique du Canada, pour lequel une solution n'a pas encore été trouvée. Deux protagonistes principaux se disputent les honneurs : le gouvernement fédéral et les provinces productrices. Leurs prises de position font l'objet de cette étude.

\* Version révisée d'une étude préparée pour le Collège de la défense nationale du Canada dans le cadre du programme d'études du cours XXXV (1973-74).

Parler d'une politique énergétique au Canada c'est en fait parler de la stratégie économique du pays. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, le Canada, de concert avec les États-Unis, connaissait un essor économique important qui haussait le pays au rang des puissances industrielles du globe. C'est la proximité et la puissance économique américaines qui donnaient à l'économie canadienne sa caractéristique principale, à savoir celle d'une économie auxiliaire (branch plant economy). Cette situation n'était toutefois pas sans certains avantages, dont le haut niveau de vie n'était pas le moindre. Mais il y avait aussi un prix à payer : « L'exportation des ressources [était et] continue à être vue comme le mécanisme clé pour engendrer la croissance économique et pour payer les importations de produits manufacturés américains »<sup>(5)</sup>. Cette situation était surtout en évidence dans le domaine de l'énergie.

Le lien énergétique entre le Canada et les États-Unis a été forgé subrepticement. Tant que la production américaine desservait le marché nord-américain, aucun problème ne se posait. Vers la fin des années 40, il advenait toutefois que l'exploration du pétrole aux États-Unis était inférieure à la consommation. Dès 1950, l'Amérique importait près de 10 % du pétrole dont elle avait besoin. Les grandes sociétés pétrolières américaines exploitaient les gisements au Moyen-Orient et au Venezuela au grand chagrin des petits et moyens producteurs autochtones. Aussi en 1959, le président américain Eisenhower imposait-il des contrôles obligatoires qui limitaient l'accroissement de l'importation du pétrole au taux de croissance de l'usage du pétrole aux États-Unis. Peu importait que le prix du pétrole américain était de \$3,00 le baril alors que celui qui était importé ne coûtait que \$1,50, transport compris. La production et les profits du producteur américain étaient ainsi protégés. Le consommateur n'y était pour rien.

Des pays exportateurs de pétrole, seuls le Canada et le Venezuela étaient exempts de contrôles américains. Ainsi l'importation canadienne aux U.S.A. augmentait-elle de 8,3 % en 1959 à 20 % en 1970. C'est cette exemption qui avait assuré en partie le développement de l'industrie pétrolière au Canada. Tout aussi importante était la politique nationale de pétrole énoncée par le Premier ministre Diefenbaker en 1961 qui scindait le Canada à la rivière Outaouais en deux marchés pour le pétrole : à l'ouest de l'Outaouais les Canadiens consommeraient le pétrole canadien et à l'est le pétrole importé, qui en l'occurrence était à meilleur marché que le pétrole canadien. Le pays connaissait alors non seulement un accroissement de consommation du pétrole, mais aussi un changement majeur de l'utilisation des sources énergétiques. De 1945 à 1972, l'importance relative de celles-ci se modifiait sensiblement : le charbon tombait de 51,5 % à 10 % ; le bois de 10,5 % à 1 % ; le pétrole augmentait de 18,5 % à 44 % ; le gaz naturel de 2,3 % à 19,9 % et l'énergie hydroélectrique de 17,2 à 24,1 %. L'énergie nucléaire ne faisait qu'apparaître pour totaliser 1 % en 1972 <sup>(6)</sup>.

La politique énergétique de Diefenbaker ainsi que le développement d'autres sources énergétiques faisaient du Canada dès 1960 un exportateur net d'énergie, dont la grande part était due au pétrole et au gaz naturel. Malgré un niveau assez élevé d'importation de pétrole du Moyen-Orient et du Venezuela — 909 barils par jour en 1972 — la situation énergétique au Canada était positive et l'accroissement de la consommation interne ainsi qu'un taux grandissant d'exportations assuraient un riche avenir au secteur primaire de l'économie canadienne. Le document fédéral de 1973 reflétait dans l'ensemble le caractère positif du secteur énergétique et cherchait à assurer le maintien de cette situation.

Le document de 1973 soulignait par ailleurs une conséquence de la politique énergétique fédérale qui n'était pas encore suffisamment perçue à l'époque, à savoir

l'intégration continue du secteur énergétique canadien au sein d'une politique continentale plutôt que canadienne. En 1965, à la suite d'une recommandation du président Johnson et du Premier ministre Pearson, Ottawa et Washington avaient collaboré à la préparation d'un rapport sur les relations bilatérales entre les deux voisins. Le rapport Merchant-Heeney soulignait qu'en matière énergétique, les deux pays devaient développer une approche continentale, surtout dans le domaine de l'énergie hydroélectrique <sup>(7)</sup>. Cette politique n'était point abandonnée dans le rapport de 1973, comme le souligna un observateur canadien : « Ses prédictions sont basées sur les très réelles hypothèses suivantes : l'industrie pétrolière du Canada continuera d'exporter une large portion de sa production aux États-Unis ; et le taux de développement de l'industrie énergétique du Canada correspondra à la demande continentale et non canadienne »<sup>(8)</sup>. Il n'est point étonnant qu'un autre observateur ait qualifié ce rapport de « déception amère »<sup>(9)</sup>.

La crise du pétrole provoquée par l'O.P.E.P. en automne 1973 et tout au long de 1974 confirmait la caducité du rapport fédéral sur le plan de l'approvisionnement à bon marché, mais aussi, paradoxalement, la dépendance du Canada sur les États-Unis dans le secteur énergétique. En novembre 1973, le Premier ministre Trudeau déclara à la télévision :

Les changements rapides des années 70 exigent maintenant une nouvelle politique. Le plus important de ces changements comprend des doutes sur la disponibilité du pétrole de fournisseurs étrangers, des augmentations de prix spectaculaires pour ce pétrole et une demande croissante de nouvelle énergie de notre client principal de pétrole, les États-Unis. Cette combinaison — moins de sécurité, des prix plus élevés et une plus grande demande — mène vers de nouvelles possibilités intéressantes de développement pour des sources énergétiques relativement chères et éloignées — comme celles dans les sables pétrolifères de l'Alberta, l'Arctique et le plateau continental de l'Atlantique <sup>(10)</sup>.

Le Premier ministre annonça par ailleurs le gel du prix du pétrole au Canada, l'imposition d'une taxe d'exportation, la création d'une société de la Couronne et l'extension de l'oléoduc jusqu'à Montréal. C'était la fin de la politique nationale de pétrole de Diefenbaker.

Jusqu'en 1976, lorsque le gouvernement fédéral publia un second rapport intitulé *Une stratégie de l'énergie pour le Canada* <sup>(11)</sup>, le Canada subissait ce qui était devenu la crise énergétique. Les réserves prouvées de pétrole et de gaz à bon marché avaient commencé à diminuer ; les exportations de pétrole baissaient ; les explorations de forage dans les régions pionnières du Canada n'apportaient pas les résultats escomptés ; et l'extraction du pétrole à partir des sables pétrolifères s'avérait beaucoup plus coûteuse que prévu. De surcroît, la demande ne cessait de s'accroître, obligeant Ottawa à verser des subventions compensatoires de plus en plus élevées pour le pétrole importé.

La nouvelle stratégie du gouvernement était axée sur deux idées maîtresses : hausser graduellement le prix du pétrole canadien au niveau international et réduire à moins de 3,5 % par an le taux de croissance de la demande énergétique afin de diminuer la dépendance à l'égard du pétrole importé. Mais il y avait davantage, comme le soulignait le rapport : il fallait « substituer les formes d'énergie plus abondantes au Canada aux formes plus rares et intensifier la recherche de pétrole et de gaz naturel de façon à transformer nos ressources énergétiques potentielles en réserves prouvées qui permettront de satisfaire nos besoins » <sup>(12)</sup>. En somme, le gouvernement introduisait la notion d'autosuffisance énergétique. Il poursuivait une politique d'autonomie.

Cette stratégie d'Ottawa impliquait aussi une plus grande participation du gouvernement fédéral. Les régions pionnières du Canada sont sous juridiction fédérale et c'était là que devait se faire l'effort supplémentaire d'exploration (ainsi qu'en Alberta où sont les sables bitumineux). Ottawa s'engageait ainsi à promouvoir le remplacement du pétrole par d'autres combustibles, à examiner la possibilité de construire de nouveaux oléoducs et enfin à encourager un plus grand effort de recherche et de développement dans le secteur de l'énergie.

Déjà en juillet 1975, le gouvernement fédéral avait signalé son désir de participer activement dans les activités énergétiques en créant la Société Petro-Canada. En plus de donner aux Canadiens la possibilité de bénéficier financièrement de l'exploitation de leurs ressources et d'augmenter la part canadienne dans une industrie dominée par les sociétés étrangères, cette société devait s'engager dans l'exploration et le développement des hydrocarbures et dans la recherche et le développement de projets liés aux hydrocarbures ; importer, produire, transporter, distribuer, raffiner et mettre sur le marché tous les hydrocarbures possibles ; et enfin investir dans des sociétés privées qui entreprennent ce genre d'activité.

Dès janvier 1976, Petro-Canada prit en charge les actions du gouvernement fédéral dans Panarctic Oils Limited, créée en 1967 pour assurer un degré élevé de participation canadienne dans l'exploration arctique. La société obtint aussi la part de 15 % du gouvernement du Syncrude Project en avril 1976. Son contrôle de Pacific Petroleum Limited, acquis en novembre 1978, donnait à la société l'occasion de participer sur une plus grande échelle à maints projets en Alberta.

L'importance du document de 1976 ne se situe pas uniquement dans la volonté du gouvernement fédéral de tracer les grandes lignes d'une politique énergétique, mais aussi dans la reconnaissance que sa politique avait des incidences sur les relations fédérales-provinciales. La hausse du prix du pétrole par les membres de l'O.P.E.P. entraînait aussi une hausse du prix de l'énergie au Canada. Il fallait donc modifier la perception des recettes. Mais cela créait effectivement un problème, comme le signala le rapport :

A la fin de 1973 et au début de 1974, les gouvernements des trois provinces productrices ont modifié leurs régimes fiscaux afin de s'approprier l'essentiel du produit des futures hausses du prix du pétrole et du gaz naturel. Compte tenu du système d'imposition des revenus des sociétés alors en vigueur, ces changements devaient avoir pour effet de réduire l'assiette fiscale fédérale<sup>(13)</sup>.

Les calculs signalaient que la part prévue de futurs profits de production du gouvernement fédéral tomberait de 18 % à 9 % alors que les gouvernements provinciaux subiraient une augmentation de 22 % à 49 %.

Que les provinces productrices aient voulu bénéficier des revenus croissants du pétrole et du gaz naturel n'avait rien de surprenant en soi, d'autant plus qu'en vertu de l'article 109 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique les terres, mines, minéraux et redevances appartiennent aux provinces. Les provinces ont aussi le droit de percevoir les impôts directs. Au gouvernement fédéral, en vertu des articles 91, 92 et 95 revenait le droit de régler le commerce, de percevoir des impôts par n'importe quel mode de taxation et d'intervenir là où le Parlement déclare l'activité d'avantage général ou à l'avantage de deux ou plusieurs provinces. Ainsi dans le cas de revenus du pétrole et du gaz naturel, le gouvernement fédéral insistait, comme il le signala dans le rapport « qu'une part raisonnable, certainement supérieure à 9 %, des recettes procurées par une industrie florissante et adulte devrait profiter à l'ensemble des Canadiens, compte tenu en particulier des incitations accordées dans le passé »<sup>(14)</sup>. A la suite du budget fédéral de novembre 1974 et de modifications sup-

plémentaires apportées au régime fiscal en juin 1975, la répartition des bénéfices de production pour la période 1976-80 s'avérait la suivante : 40 % à l'industrie pétrolière ; 17 % au gouvernement fédéral par le biais des impôts sur le revenu des corporations ; et 43 % aux provinces productrices. Ce partage des recettes provoquait toutefois un débat qui n'est toujours pas résolu. Cela n'empêchait pas le gouvernement fédéral d'aller de l'avant dans la réalisation de sa stratégie énergétique. Mais il allait aussi y apporter des modifications.

La stratégie du gouvernement fédéral n'était pas basée uniquement sur les recettes que l'augmentation du prix de l'énergie pouvait apporter. Le rapport de 1976 mettait aussi l'accent sur les perspectives énergétiques pour la période 1976-1990. Deux hypothèses étaient proposées : scénario bas prix et scénario prix élevé. La disponibilité et la demande d'énergie en 1975 et pour 1980 et 1990 d'après les deux scénarios se répartiraient comme suit :

**TABLEAU 1**

Énergie totale (BTU × 10 <sup>12</sup> ) ...	1975		1980		1990	
Disponibilité .....	7 890	8 995	8 726	11 495	14 535	
Demande .....	7 867	10 099	9 805	15 190	14 186	
Surplus (déficit) .....	23	(1 104)	(1 079)	(3 695)	349	
		bas prix	bas prix élevé	bas prix	bas prix	bas prix élevé

Source : *Une stratégie de l'énergie pour le Canada*, p. 59.

Il est évident d'abord que le Canada continuerait d'accroître sa consommation d'énergie, quel que soit le prix. La différence du prix des deux scénarios aurait ensuite des incidences sur la demande par source comme on peut voir dans le Tableau 2 :

**TABLEAU 2**

	1975		1980		1990	
Électricité primaire* .....	26,1 %	27,9 %	28,1 %	31,3 %	31,7 %	
Charbon .....	08,8 %	08,6 %	08,6 %	08,9 %	08,6 %	
Gaz naturel .....	19,4 %	19,7 %	19,8 %	20,1 %	20,3 %	
Pétrole .....	45,7 %	43,8 %	43,5 %	40,0 %	39,4 %	
		prix élevé	bas prix	prix élevé	bas prix	bas prix

\* D'origine hydraulique et nucléaire.

Source : *Une stratégie de l'énergie pour le Canada*, p. 61.

Selon ces prévisions, il est évident que deux sources feraient l'objet de modifications et d'une nouvelle politique : le pétrole et l'énergie électrique. L'importation de pétrole diminuerait et c'est l'exploitation des sables bitumineux qui garantirait les approvisionnements intérieurs. L'énergie électrique connaîtrait un essor majeur tant

dans le domaine hydraulique comme dans le domaine nucléaire. Le prix élevé encouragerait les investissements et l'exploitation de ces deux sources énergétiques.

Le rapport de 1976 cherchait à mettre un peu d'ordre dans la situation que la crise de l'énergie avait engendrée au Canada. Le gouvernement fédéral reconnaissait qu'il fallait changer la demande d'énergie, assurer aux provinces productrices un prix équitable et encourager l'exploration et le développement de réserves énergétiques. La politique d'autonomie qu'il proposait et les options à suivre étaient raisonnables. La critique venait du refus d'aller à la conclusion logique des constatations de la crise énergétique : « Ce que la politique fédérale nous offre, c'est un retranchement continu de notre dépendance historique sur des ressources d'énergie non renouvelables à des coûts très larges et grandissants, sans permettre la transition de nos ressources actuelles à d'autres, leur épuisement éventuel et avec relativement peu d'efforts de contrôle de la demande énergétique »<sup>(15)</sup>.

Une telle critique, aussi valable qu'elle soit, n'était pas politiquement rentable, ni pour Ottawa, ni pour les provinces productrices. La stabilité économique et politique du pays dépendait, à l'époque du moins, d'une politique de développement économique continu. L'exploitation des ressources naturelles et énergétiques, malgré quelques différends entre Ottawa et les provinces, restait la politique la plus simple à suivre. Le gouvernement fédéral pouvait poursuivre toutefois plusieurs options. Dans un rapport publié pour le ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources en 1978, intitulé *Les lendemains énergétiques des Canadiens : Programme d'évaluation énergétique à long terme (P.E.E.L.T.)*<sup>(16)</sup>, il était suggéré au gouvernement fédéral de s'éloigner du pétrole en faveur de l'énergie électrique et de mettre davantage l'accent sur les sources renouvelables d'énergie. Le rapport suggérait aussi, d'une façon peu réaliste toutefois, l'accroissement de 50 % de la production pétrolière canadienne à partir des sables pétrolifères au rythme d'une nouvelle usine tous les dix-huit mois jusqu'à l'an 2000 ainsi que l'exploitation accrue du gaz naturel et du charbon<sup>(17)</sup>. Ce rapport fort détaillé proposait par ailleurs la mise en œuvre d'un programme énergétique national. C'est ce qu'Ottawa annonçait en 1980, troisième document en moins d'une décennie qui exposait la politique fédérale d'énergie. Plus que les documents précédents, *Le programme énergétique national*<sup>(18)</sup> allait susciter une vive controverse à travers le pays.

## LE PROGRAMME ÉNERGÉTIQUE NATIONAL

Pris dans son ensemble, ce document fait preuve d'une certaine réflexion, tant rétrospective que prospective, de la part du gouvernement d'Ottawa. Trois concepts clés traversent la politique fédérale : sécurité, participation et équité. Depuis la crise déclenchée par l'O.P.E.P. en 1973-74, le prix du pétrole n'avait cessé d'augmenter, à coups parfois saccadés, dont en 1978-79, avec le résultat que les pays industrialisés devaient revoir leur consommation énergétique. Dans la mesure où le Canada est à la fois exportateur et importateur d'énergie, la situation énergétique mondiale offrait une perspective qui pouvait être dans l'ensemble plutôt positive. D'une part, le Canada est un exportateur net d'énergie et la hausse des prix mondiaux accroît la valeur des exportations. D'autre part, le Canada importe une quantité importante de pétrole pour apprivoiser l'est du Canada et ceci a créé un degré de vulnérabilité vis-à-vis des décisions prises par l'O.P.E.P. Aussi, le programme énergétique national cherche-t-il à assurer un certain degré de sécurité : « Le Canada possède les ressources énergétiques diversifiées voulues pour s'affranchir de façon relativement rapide et facile du pétrole mondial. Il peut aussi donner à

son économie le temps de devenir plus efficace dans l'utilisation de l'énergie et plus dépendante des énergies renouvelables »<sup>(19)</sup>.

Pour réaliser le degré de sécurité recherché, le programme met l'accent sur trois options. Il s'agit en premier lieu d'encourager les investissements dans l'industrie du pétrole par un régime de prix pondérés qui tient compte de la différence entre le pétrole conventionnel et le pétrole plus coûteux. De même le régime de prix du gaz doit continuer à encourager sa production. Ensuite, le programme prévoit un régime de paiement et de déduction pour épuisement pour encourager l'exploration accrue. Enfin le régime fiscal offre des encouragements généreux à l'investissement. C'est ce régime qui est au cœur de la controverse qui sévit au pays sur laquelle nous reviendrons.

Le but de sécurité doit être atteint aussi par l'exploration accrue dans les régions pionnières que le rapport définit comme Terres du Canada. Ainsi le programme lancé en 1976 se voit-il renforcé par de nouveaux encouragements (comme la déduction pour épuisement dans les régions pionnières) et par la participation de Petro-Canada. En fait, le programme propose un nouveau régime dont les objectifs principaux sont les suivants. Il s'agit d'abord d'assurer une exploitation active des droits pétroliers et gaziers par des ententes d'exploration en matière de travaux à effectuer. Ensuite il faut réserver à la Couronne un intérêt de 25 % dans tout droit sur les Terres du Canada, droit à être exercé soit par Petro-Canada, soit par une autre société d'État désignée. Troisièmement il faut accroître la participation canadienne, publique ou privée, d'au moins 50 % au niveau de la propriété. Quatrièmement il faudra veiller à ce qu'une forte proportion de biens et de services canadiens entre dans les activités pétrolières et gazières menées sur les Terres du Canada, y compris la formation et l'embauchage des autochtones. Enfin le Canada doit recevoir une juste part de la vente économique, à savoir une redevance de base de 10 % à laquelle sera ajoutée une redevance supplémentaire progressive calculée en conjonction de la rentabilité de chaque gisement productif.

En 1981 le gouvernement apportait quelques modifications au nouveau régime pour les Terres du Canada dans le Bill C-48 qui devenait loi à la fin de l'année. Conformément aux objectifs ci-dessus mentionnés, le Bill donne au ministre toute l'autorité pour ce qui a trait à la production, la quantité et le prix et accroît la redevance supplémentaire à 40 %, prélevée sur le bénéfice net d'un champ et fondée sur un taux de rendement de 25 % établi selon la formule prévue par le projet de loi<sup>(20)</sup>. Signalons que toutes les sociétés d'exploration bénéficieront d'une subvention fédérale de 25 % en espèces en contrepartie de la part de 25 % de la Couronne.

La troisième option dans la recherche de sécurité énergétique vise la conservation et la substitution. Le programme veut d'abord ramener l'utilisation du pétrole dans chacun des secteurs résidentiels, commercial et industriel, dans chaque province, à pas plus de 10 % de la consommation totale d'énergie du secteur. Ensuite le gouvernement offre une subvention pour la conversion du pétrole aux autres formes d'énergie. Il veut par ailleurs prolonger jusqu'aux Maritimes le gazoduc qui s'arrête maintenant à Montréal. Enfin, le programme encourage la mise en valeur des énergies de rechange et signale que le gouvernement s'intéresse aux délibérations du Comité spécial de l'énergie de remplacement du pétrole de la Chambre des communes.

Ce Comité publia en 1981 *Énergies de remplacement*<sup>(21)</sup>, rapport détaillé sur toutes les énergies de remplacement, offrant des recommandations spécifiques pour chaque source d'énergie. Il constitue en fait une critique de la stratégie énergétique fédérale de sécurité et recommande une nouvelle politique basée sur des

critères et des principes beaucoup plus vastes que le seul besoin d'assurer le développement économique du pays. S'appuyant sur des projections qui englobent les court, moyen et long termes, et postulant que « l'objectif ultime de notre politique sur l'énergie de remplacement reste l'abandon total des hydrocarbures fossiles comme source d'énergie »<sup>(22)</sup>, le Comité énonce une politique basée sur les sept principes suivants : mettre en œuvre des mesures de conservation ; se baser sur des ressources renouvelables ou inépuisables ; perturber le moins possible l'environnement ; diversifier le plus possible ; tenir compte des différences régionales ; tenir compte des préoccupations d'ordre stratégique ; et enfin prendre en considération toutes les incidences sociales<sup>(23)</sup>. En mariant ces principes aux sources énergétiques actuelles, dont non seulement le pétrole, le gaz, le charbon et l'énergie électrique, mais aussi l'énergie solaire, éolienne, géothermique et la biomasse, la sécurité et l'avenir énergétique assurés du Canada se baseraient alors sur deux devises énergétiques : l'électricité et l'hydrogène. Le rapport accentue en particulier le développement de l'hydrogène comme énergie de remplacement, d'autant plus qu'il semble être un excellent carburant et pourrait remplacer le pétrole<sup>(24)</sup>.

Il n'y a hélas aucun indice à l'heure actuelle qui suggère que le gouvernement veuille mettre en œuvre une politique accentuant les énergies de remplacement, surtout l'hydrogène, comme le suggère le rapport. Il ne semble pas non plus que le gouvernement veuille accepter la recommandation que le Canada intensifie le taux d'accroissement de ses dépenses en recherches, développement et démonstration et qu'un ministère d'État pour la recherche, le développement et la démonstration soit créé au sein du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources.

Le deuxième concept du programme énergétique national est celui de participation canadienne. Le rapport de 1976 en avait fait un objectif, mais comme le *Programme* le souligne, « bien que la proportion des capitaux étrangers y ait quelque peu diminué, l'objectif n'a pas été atteint »<sup>(25)</sup>. Le souci principal de la participation étrangère dans l'industrie énergétique est le transfert de richesses des Canadiens aux actionnaires étrangers par le biais de dividendes et d'honoraires pour services techniques, d'exploitation et de gestion. Par exemple, en 1973, les dividendes étaient de \$200 millions ; en 1979 ils avaient augmenté à \$600 millions<sup>(26)</sup>. Le *Programme* fait aussi état de la présence étrangère dans l'industrie : « Sur les vingt-cinq premières compagnies pétrolières au Canada, dix-sept appartiennent pour plus de 50 % à l'étranger. Ces dix-sept sociétés représentent 72 % des ventes canadiennes de pétrole et de gaz »<sup>(27)</sup>.

Le gouvernement signale l'intention de développer une industrie canadienne de l'énergie. Sa politique vise ainsi à assurer que l'industrie du charbon reste aux mains d'entreprises canadiennes, que le secteur de l'uranium continue de marquer une présence d'au moins 67 % de capitaux canadiens et que la situation du pétrole et du gaz soit modifiée sensiblement. Trois objectifs sont visés : obtenir au moins 50 % de participation canadienne dans la production du pétrole et du gaz d'ici 1990 ; accroître appréciablement le contrôle canadien des grandes entreprises pétrolières et gazières ; et accroître la part du secteur pétrolier et gazier appartenant au gouvernement du Canada. Ces objectifs doivent être assurés par des paiements aux entreprises canadiennes, par la mise en vigueur de la loi sur l'investissement étranger et par l'accroissement du nombre de participants canadiens. Petro-Canada continuera de jouer un rôle important. Le gouvernement se réserve toutefois le droit de créer d'autres sociétés de la Couronne pour assurer le maintien de la concurrence.

Ces recommandations représentent un changement fondamental de politique, comme le reconnaît le *Programme*<sup>(28)</sup>. Elles ont fait depuis l'objet de très vives critiques sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Le troisième concept du programme est celui de l'équité. Cette question a trait au partage des recettes tirées de la production pétrolière et gazière qui vient du secteur public. L'Alberta, en tant que province productrice principale, avec 10 % de la population reçoit 80 % des recettes. Cette situation ne satisfait pas Ottawa et le programme signale que « des dispositions plus adaptées doivent être prises, de manière que le gouvernement qui doit rendre des comptes à tous les Canadiens, le gouvernement national, ait accès aux ressources financières nécessaires pour répondre aux besoins nationaux » <sup>(29)</sup>.

Ottawa propose la répartition suivante des recettes provenant de la production du pétrole et du gaz naturel : 24 % (de 10 % avant le programme) au gouvernement fédéral ; 33 % (au lieu de 45 %) à l'industrie ; et 43 % (au lieu de 45 %) aux provinces productrices, dont 35 % à l'Alberta <sup>(30)</sup>. Les recettes fédérales viendraient d'une part de l'impôt sur le revenu des sociétés perçu sur les recettes provenant de la production de pétrole et de gaz et d'autre part de la part du gouvernement fédéral des prélèvements à l'exportation du pétrole.

Or le concept d'équité ne se limite pas uniquement à la répartition des recettes entre les gouvernements fédéral et provinciaux producteurs. Il est aussi question du consommateur. En plus d'une aide financière à ceux qui veulent se convertir à des carburants plus abondants et moins coûteux que le pétrole, le programme contrôle l'augmentation du prix du pétrole de telle façon que le prix pondéré ne dépasse jamais 85 % du prix international. Le régime de prix doit faire la moyenne pondérée du coût du pétrole de diverses provenances afin d'avoir un seul prix pour le consommateur.

L'importance du prix du pétrole provient du fait que les recettes tirées sont l'une des principales sources de revenus des gouvernements fédéral et provinciaux. Son augmentation au cours de la dernière décennie a sensiblement augmenté les revenus des gouvernements et des sociétés pétrolières. Mais le prix d'exploration et d'exploitation a aussi augmenté. Le programme énergétique national cherche ainsi à donner au Canada la possibilité de s'affranchir des caprices du prix mondial tout en donnant aux gouvernements les moyens d'assurer la sécurité énergétique des Canadiens par l'approvisionnement et le développement continu de leurs ressources énergétiques. Or les provinces ont réagi de différentes façons à cette nouvelle situation.

## LA POLITIQUE ÉNERGÉTIQUE PROVINCIALE

La différence entre la production et la consommation d'énergie dans les provinces montre au départ que la politique énergétique provinciale ne peut pas être la même dans chaque province. Comme l'indique le tableau 3, les provinces consommatrices ne sont pas les provinces productrices, et qui plus est, il y a un facteur de distance important qui les sépare.

**TABLEAU 3**  
**Pourcentage de consommation nette et de production d'énergie primaire <sup>(1)</sup>**

	Canada <sup>(2)</sup>	Mari- times <sup>(3)</sup>	Qué.	Ont.	Man.	Sask.	Alta.	C.-B.
Production . . . . .	7728	3 %	4 %	3 %	1 %	7 %	71 %	11 %
Consommation . . . . .	6798	8 %	24 %	37 %	4 %	4 %	12 %	10 %

(1) Énergie primaire désigne toutes les formes d'énergie.

(2) Pétajoules.

(3) La répartition par province n'est pas disponible.

Tableau adapté de *Énergies de remplacement*, p. 47.

La politique énergétique provinciale est influencée par les sources énergétiques disponibles dans chaque province et l'usage interne qui en est fait ainsi que par les réserves prévues et potentielles, le coût de développement et la politique fédérale dans l'exploitation de ces ressources. Il en résulte que la réaction au programme énergétique national est différente selon qu'une province est soit productrice, soit consommatrice d'énergie.

### a) Les provinces consommatrices

L'Ontario est en tête tant par sa population, sa capacité industrielle que par sa consommation d'énergie. Aussi son gouvernement, au pouvoir depuis plus d'une génération, a-t-il répondu au défi lancé par Ottawa dans son rapport de 1973, par la création d'un ministère de l'Énergie la même année. Ce n'est toutefois qu'en 1977 que la province mettait sur pied un programme énergétique énoncé dans le document *Ontario's Energy Future*<sup>(31)</sup>. Ses deux recommandations principales étaient de se fier dorénavant moins à l'utilisation du pétrole et de se tourner davantage vers des sources énergétiques renouvelables sans pour autant diminuer la consommation d'énergie. En fait le document encourageait l'expansion des approvisionnements et sur le plan économique, mettait l'accent sur « l'appui continu de la technologie présente et aussi des intérêts financiers dans les industries d'approvisionnement en énergie »<sup>(32)</sup>. Le gouvernement ontarien favorisait le développement rapide des sables pétrolifères en Alberta et de l'énergie nucléaire en Ontario.

En 1979, le gouvernement rendait public un second document intitulé *Energy Security for the Eighties : A Policy for Ontario*<sup>(33)</sup>. Il faisait état de sa préoccupation avec la question d'approvisionnements et encourageait les options suivantes : l'auto-suffisance en pétrole brut d'ici 1995 ; la préparation d'un plan national d'énergie ; la création d'une société nationale de pétrole ; et un prix national pondéré. Le gouvernement s'opposait en outre au prix mondial pour le pétrole canadien et recommandait qu'Ottawa s'engage à construire sept usines de sables bitumineux d'ici 1995. Sur le plan de la consommation, le gouvernement s'engageait à un taux d'accroissement de 2 % en moyenne.

Le gouvernement annonçait aussi un programme d'exploitation des sources énergétiques provinciales. En 1979, l'Ontario produisait 22,6 % de son énergie ; en 1995 la province devrait produire 35 %. De plus, le gouvernement signalait que 15 % de l'énergie utilisée en 1995 viendrait de sources renouvelables. Le gouvernement prévoyait verser \$30 milliards (en dollars de 1979) sur quinze ans en investissements publics et privés, dont la moitié pour l'énergie renouvelable. L'autre moitié irait à l'énergie nucléaire.

En octobre 1980, suite au programme énergétique national, le gouvernement ontarien modifiait ses buts et annonçait qu'en 1995 la province produirait 37,5 % de son énergie<sup>(34)</sup>. La répartition de la production énergétique pourrait se faire comme suit : 5 % de sources renouvelables (à l'exception de l'hydroélectricité) dont 3,2 % des déchets<sup>(35)</sup>. L'énergie solaire devrait apporter 2 % de l'énergie ontarienne<sup>(36)</sup>. Sur le plan de la consommation, le gouvernement verrait un taux de croissance en énergie secondaire d'ici l'an 2000 de 1,5 % par année en moyenne et en énergie primaire de 1,8 %<sup>(37)</sup>.

Prise dans son ensemble, la politique énergétique ontarienne n'est que le reflet et le prolongement détaillé du programme énergétique national. Le gouvernement provincial reconnaît d'ailleurs qu'il y a dans le programme fédéral « plusieurs des principes et des buts embrassés par l'Ontario »<sup>(38)</sup>. C'est une politique qui assure l'approvisionnement à bon marché du pétrole pour l'industrie ontarienne, qui permet à la province de développer de nouvelles industries de haute technologie

comme dans le programme BILD <sup>(39)</sup>, annoncé lors de la campagne électorale de mars 1981 par le Premier ministre Davis, et enfin qui n'impose pas aux particuliers des hausses de prix de l'huile à chauffer et de l'essence trop rapides. Elle a d'ailleurs assuré un appui électoral aux deux niveaux de gouvernement. Le Premier ministre Davis obtint la majorité à la Législature qui lui avait échappé aux deux élections précédentes et Pierre Trudeau retrouva le cabinet du premier ministre du Canada en février 1980 après que l'électorat à l'est de la frontière Manitoba-Ontario eut rejeté la politique d'une augmentation brusque du prix de l'essence du gouvernement conservateur minoritaire élu dix mois plus tôt <sup>(40)</sup>.

Il n'est certainement pas fortuit que le programme énergétique national et la politique énergétique ontarienne soient identiques à quelques détails près. Même si l'enjeu électoral y est certainement pour beaucoup, ce n'est pas la raison principale. Le vrai enjeu en Ontario est le maintien et le développement de la capacité productive de la province face à la croissance économique, surtout en Alberta, déclenchée par les richesses pétrolières de l'ouest du Canada. L'Ontario domine toujours l'économie canadienne et une dislocation majeure et subite aurait eu des conséquences à travers le pays. Les options du programme énergétique national doivent assurer la santé de l'économie ontarienne et les hommes politiques fédéraux et ontariens ont choisi de le faire avec un prix du baril de pétrole inférieur au prix mondial même si les provinces productrices et l'Ontario Economic Council s'y sont opposés <sup>(41)</sup>.

Une comparaison de la consommation en Ontario et au Québec montre que si le programme énergétique national est crucial pour l'Ontario, il l'est davantage pour le Québec où la consommation de pétrole est encore plus importante comme l'indique le tableau 4 :

**TABLEAU 4**

**Pourcentage de la consommation totale d'énergie**

	Pétrole	Gaz	Électricité	Charbon	Uranium	Autres
Québec .....	70 %	6 %	22 %	2 %	—	—
Ontario .....	41 %	21 %	13 %	14 %	10 %	1 %

La province prenait tôt conscience du besoin d'avoir une politique de l'énergie. En 1970, était créée la Direction générale de l'énergie et en 1971 le Ministère des richesses naturelles publiait un document intitulé *Les objectifs d'une politique québécoise de l'énergie* <sup>(42)</sup>. L'objectif général était d'optimiser le développement économique du Québec par un équilibre concurrentiel dynamique entre les diverses sources d'énergie <sup>(43)</sup>. A la suite de la crise déclenchée par l'O.P.E.P., la situation changeait sensiblement au Québec, et en 1978, le gouvernement publiait son « livre blanc » sur l'énergie et énonçait une politique énergétique dont le but est d'accroître la capacité d'autosuffisance de la province dans le secteur de l'énergie. Ce but doit être atteint par l'usage efficace de l'énergie, par la double proportion d'ici 1990 des besoins énergétiques satisfaits par ses propres sources d'énergie et par une plus grande certitude d'accès aux approvisionnements importés d'énergie. Cette politique se place dans le cadre plus vaste du développement de l'économie québécoise <sup>(44)</sup>.

Deux options sont examinées dans le cadre de l'usage efficace de l'énergie. D'une part on préconise la diminution du taux de croissance de la consommation de 3,5 % (période 1949-70) à 2,1 % (prévision pour 1975-90). D'autre part, on cherche à encourager la conservation par des réductions comme suit : secteur résidentiel,

32 % ; secteur commercial, 30 % ; secteur industriel, 19 % ; et secteur des transports, 31 %. Si ces réductions sont réalisées, alors le taux d'accroissement de la consommation d'énergie pourrait tomber à 1,2 % par année<sup>(45)</sup>.

Un autre élément majeur dans la politique énergétique québécoise est le développement de l'énergie hydroélectrique. Le livre blanc prévoit un accroissement sensible de l'usage de l'électricité à l'avenir, allant de 22 % en 1975 à 41 % en 1990 de toute l'énergie consommée au Québec. Le gros du développement de l'énergie hydroélectrique doit se faire au complexe La Grande de la Baie James, et des réacteurs à Gentilly doivent venir compléter le tableau d'électricité au Québec. Deux projets à Gentilly ont toutefois été remis récemment sur la sellette pour des raisons d'ordre technologique.

Le programme québécois met aussi l'accent sur les énergies de remplacement et sur le gaz naturel. Quant au pétrole, il fait l'objet de soucis sur l'approvisionnement futur. La Société québécoise d'initiatives pétrolières (S.O.Q.U.I.P.) peut être appelée à jouer un rôle plus important si les approvisionnements actuels changent pour le pire. Car la préoccupation du gouvernement québécois vise autant le consommateur que l'industrie pétrochimique de la province. Cette préoccupation s'est manifestée davantage avec la publication du programme énergétique national qui préconise la substitution du pétrole au gaz. Or l'industrie pétrochimique québécoise ne peut s'accommoder d'une diminution du volume de pétrole. Autrement, le Québec a appuyé publiquement la méthode préconisée par le programme de tarification du pétrole canadien et du maintien de son prix à 85 % du prix mondial<sup>(46)</sup>.

A elles seules, les provinces de Québec et d'Ontario font plus de la moitié de la population du Canada et représentent le cœur industriel du pays. Il n'est guère surprenant que leurs gouvernements aient appuyé le programme énergétique national et que leur politique soit similaire. Les différences dans leurs programmes énergétiques proviennent de leurs différentes ressources en énergie.

Trois autres provinces tombent sous la rubrique des provinces consommatrices : le Manitoba, l'Île-du-Prince-Édouard et le Nouveau-Brunswick. Après la publication du programme énergétique national, l'Office national de l'énergie invita des commentaires sur le programme ; l'Île-du-Prince-Édouard ne participa pas à l'audience<sup>(47)</sup>. Le gouvernement manitobain pour sa part appuya dans l'ensemble la politique du gouvernement fédéral et déclara son intention d'accroître sa production d'électricité<sup>(48)</sup>. Quant au Nouveau-Brunswick, sans pour autant critiquer le programme, il manifesta certaines réserves, notamment en ce qui concerne la sécurité du prix du gaz naturel. Il somma Ottawa d'accentuer l'économie d'énergie et de favoriser la mise en valeur des énergies de remplacement. La province se déclara prête à utiliser davantage ses propres ressources pour produire de l'électricité<sup>(49)</sup>.

## **b) Les provinces productrices**

Si le programme énergétique national a été accepté dans l'ensemble par les provinces consommatrices, il fut l'objet de réactions fort différentes de la part des provinces productrices. Celles-ci se distinguent par leur capacité de production, actuelle et potentielle. Dans un premier groupe on retrouve les trois provinces à l'ouest du Manitoba, à savoir la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie britannique. Le deuxième groupe comprend les provinces de Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve. Chaque province a une politique énergétique qui complète ou modifie celle du gouvernement fédéral, ou bien qui s'y oppose.

Les conséquences de la crise déclenchée par l'O.P.E.P. ont été sévères en Nouvelle-Écosse où en 1978, 82,4 % de l'énergie consommée provenait du pétrole.

Le charbon et l'énergie hydroélectrique complètent le tableau avec 13,6 % et 4 %. De plus, 65 % de l'électricité générée dans la province provient du pétrole<sup>(50)</sup>. C'est à cause de cette situation que la province créa en 1979 un Ministère des mines et de l'énergie ainsi qu'une Energy Planning Organization qui publia en août 1980 un document intitulé *Energy : A Plan for Nova Scotia*<sup>(51)</sup>. Les grands principes du programme sont la conservation de l'énergie, l'autosuffisance en énergie dans la mesure du possible et un environnement sain à domicile et au travail. Les objectifs visés comprennent un effort majeur de conservation dans tous les secteurs de l'économie, la recherche de moyens pour diminuer l'emploi du pétrole et le substituer aux énergies autochtones et renouvelables et le développement de l'expertise dans le domaine de l'énergie. La politique provinciale cherche aussi à assurer un degré de sécurité contre toute dislocation dans l'approvisionnement de sources énergétiques et un degré de coopération entre provinces dans l'approvisionnement et la distribution de l'énergie.

Le rapport met l'accent, comme la plupart des rapports sur l'énergie, sur les énergies de remplacement ; il reconnaît toutefois qu'en Nouvelle-Écosse le charbon joue et continuera de jouer un rôle très important et qu'il est impératif de continuer les recherches surtout dans les techniques de liquéfaction et de gazéification. De plus, les découvertes de gaz naturel au large de la province indiquent que la production de gaz pourrait commencer en 1987. Le plan provincial prévoit en outre une réduction de 35 % dans les années 80 et de 50 % d'ici la fin du siècle dans l'utilisation du pétrole brut tandis que l'exploitation de toutes les mines de charbon dans la province pourrait créer 14 400 emplois d'ici 1990<sup>(52)</sup>.

La politique énergétique de la Nouvelle-Écosse complète en fait le programme énergétique national. Aussi la réaction de la province au programme fut-elle généralement positive<sup>(53)</sup>. De plus, le 2 mars 1982, la province et le gouvernement fédéral signaient un accord de gestion de ressources de pétrole et de gaz sous-marins et de partage de revenus. Le gros du revenu est donné à la province alors que la gestion des ressources est sous contrôle fédéral.

Terre-Neuve est une province dont le potentiel de production s'est avéré important à partir de 1979. L'exploration de gisements pétroliers sous-marins se fait depuis les années 60 et dès les années 70 la province commençait à prendre les dispositions nécessaires pour assurer le développement de cette ressource au profit de la province. En mai 1977, le gouvernement provincial rendait public son « livre blanc » sur l'administration et la disposition du pétrole. Ce document étalait les règlements qui gouvernent l'exploitation du pétrole sous-marin, ses incidences économiques et sociales et le rôle du gouvernement de St. John's dans le développement de ce secteur de l'économie. Aussi la province créait-elle en conséquence la société Newfoundland and Labrador Petroleum Board. Le but de ces règlements était double : « d'une part, ils représentent les mesures minimales nécessaires pour protéger les intérêts à long terme de la province ; d'autre part, ils doivent assurer la réalisation des intérêts vitaux de la province dans la création d'un niveau modéré de production sous-marine dans les plus rapides et, pour l'environnement, les plus sains délais »<sup>(54)</sup>.

Puis en octobre 1980, le Premier ministre Peckford rendit public un plan quinquennal intitulé *Managing All Our Resources*<sup>(55)</sup>, plan qui fait état de la politique provinciale de développement de toutes les ressources de la province. Dans le secteur de l'énergie, le document signale le problème que pose la production actuelle d'hydroélectricité au Labrador qui est vendue uniquement au Québec à un très bas prix et qui ne dessert pas l'île où le prix de l'électricité est élevé. Aussi la province étudie-t-elle les moyens d'assurer un meilleur approvisionnement d'énergie électri-

que pour l'île. Quant à l'exploitation du pétrole sous-marin, le document examine les problèmes que pourraient poser les phases de développement et de production. La raffinerie à Come-By-Chance pourrait être éventuellement remise en opération.

Le souci principal du gouvernement de Terre-Neuve en matière d'énergie est de bien gérer le développement de cette ressource et de contrôler sa production et sa commercialisation. Entre temps, le gouvernement continue à étudier l'impact économique<sup>(56)</sup> et à émettre des lignes directrices pour le développement des gisements sous-marins<sup>(57)</sup>. Quant au potentiel hydroélectrique au Labrador, son harnachement éventuel dépendrait de la résolution du différend qui oppose Terre-Neuve et Québec sur la question du prix et de l'exportation hors du Québec de l'électricité du Labrador. Vis-à-vis du programme énergétique national, la province a suggéré d'élever le prix du pétrole à 85 % du prix mondial dans les prochaines années. Là où Terre-Neuve a un différend avec Ottawa, c'est sur la question du droit de propriété des ressources sous-marines. Nous y reviendrons.

La politique énergétique de la Colombie britannique reflète sa position précaire dans la mesure où elle est importatrice de pétrole qui représente près de la moitié de ses besoins énergétiques et exportatrice d'autres sources d'énergie, notamment le gaz naturel, l'électricité et le charbon. En 1978, le gouvernement provincial créa un Ministère de l'énergie, des mines et des ressources pétrolières et publia en février 1980 un document intitulé *An Energy Policy Statement* et en décembre un document un peu plus complet, *An Energy Secure British Columbia : The Challenge and the Opportunity*<sup>(58)</sup>. À l'instar des autres documents énergétiques, ceux-ci ont pour objectif la sécurité énergétique par la conservation du pétrole, la conversion au gaz naturel, l'exploitation du potentiel en hydroélectricité, gaz naturel et charbon et enfin par un effort accru de recherche et de développement, surtout des énergies de remplacement. La consommation de pétrole devrait tomber de 45 à 40 % d'ici 1985. De plus, un gazoduc vers l'île de Vancouver doit être construit.

C'est le charbon qui fait toutefois l'objet d'une politique particulière, non seulement en vertu de son exportation (99 % de la production totale) mais à cause de sa capacité de substitution au pétrole et au gaz naturel dans l'industrie en tant que source d'énergie électrique. Le charbon peut être aussi liquéfié. En outre, la Colombie britannique est la province qui se sert le plus de déchets de bois comme source d'énergie — 17 % de toute l'énergie utilisée. Le gaz naturel représente 22 % (51 % de la production est exporté), l'électricité 15 % (6 % de la production est exporté) et le charbon 1 %. Quant au pétrole, qui représente 45 %, les trois quarts sont importés de l'Alberta et le reste vient de la production provinciale<sup>(59)</sup>. Pour le gouvernement de Victoria, le prix du pétrole canadien devrait monter jusqu'au point où il permettrait au pays de devenir autosuffisant sur le plan pétrolier<sup>(60)</sup>.

Les deux provinces productives principales, l'Alberta et la Saskatchewan, n'ont pas le même programme énergétique que les autres provinces. Elles sont productrices de pétrole et leur souci principal est d'assurer un taux de rentabilité équitable qui leur permettrait d'avoir une base financière solide pour développer davantage leur secteur secondaire lorsque leurs ressources non renouvelables auront été épuisées. Ce sont aussi les deux provinces où le secteur agricole est très important ainsi que le secteur minier.

En 1980, la Saskatchewan fêta son 75<sup>e</sup> anniversaire et le gouvernement publia un document intitulé *Saskatchewan Into the Eighties*<sup>(61)</sup> qui donne un aperçu de la politique économique du gouvernement provincial. Dans la préface, le Premier ministre Blakeney souligne : « Jusqu'à la période récente, notre économie dépendait presque totalement du secteur agricole... Dans les dix dernières années, notre économie s'est accrue et s'est diversifiée. Au seuil des années 80, nous pouvons

envisager avec confiance la croissance continue de notre secteur agricole et de nouveaux développements dans l'industrie des ressources »<sup>(62)</sup>.

Le pétrole représente 40 % de l'industrie d'extraction de la province alors que l'uranium, dont l'exploitation accrue est prévue, totalise 12 %. L'Ontario et le Québec achètent à peu près 55 % de la production pétrolière, les États-Unis 41 %. Il y a eu toutefois une diminution dans la production du pétrole dans la seconde moitié des années 70, mais le prix élevé du pétrole et la crise énergétique ont encouragé les forages, surtout près de Lloydminster où 1271 puits furent forés en 1979, comparé à 277 en 1975. La province est surtout productrice de pétrole brut moyen et lourd. Pour cette raison il y a aussi un programme de recherches en matière de pétrole brut lourd, dont l'extraction, le transport et le raffinage sont très coûteux. En 1978, la Saskatchewan Oil and Gas Corporation (Saskoil), Gulf Canada Ltée et Petro-Canada signaient des accords pour l'exploration du pétrole brut. En 1980 le gouvernement investissait \$28,8 millions dans Saskoil. Enfin l'exploitation du charbon, qui assure 70 % de l'énergie électrique, va s'accroître puisque deux autres stations génératrices de 300 mégawatts sont prévues.

Les revenus que la province reçoit de ses ressources naturelles sont déposés dans le Saskatchewan Heritage Fund. Alors que ces revenus peuvent être utilisés pour financer les programmes et services gouvernementaux jusqu'à 80 %, en pratique le pourcentage est beaucoup moins élevé. En 1980-81, les revenus du fonds totalisaient \$645,5 millions ; \$149,4 millions étaient destinés à l'investissement ; \$134,9 millions étaient prêtés ou investis dans des sociétés de la couronne et \$47 millions étaient prévus pour aider l'industrie du pétrole dans ses activités d'exploration <sup>(63)</sup>. La réaction de la province au programme énergétique national était de signaler à Ottawa que les nouvelles dispositions fiscales n'encourageraient pas l'exploration et risqueraient de susciter un abandon des puits marginaux <sup>(64)</sup>.

La politique de l'Alberta, province productrice principale, en est une qui vise essentiellement deux buts : le développement de l'industrie du pétrole et du gaz au profit de la province d'abord et du pays ensuite et l'accumulation des revenus pour assurer le développement continu de la province, surtout lorsque ses ressources primaires auront été épuisées. Aussi en 1974 le gouvernement albertain augmentait-il les redevances de la production de pétrole et de gaz. C'était le début d'un sérieux différend entre Edmonton et Ottawa. La décision du gouvernement albertain diminuait les revenus du gouvernement fédéral dans la mesure où les redevances payées à Edmonton étaient déductibles des impôts fédéraux sur le revenu des compagnies pétrolières. Ottawa rendait la pareille en éliminant la déductibilité des redevances, ce qui augmentait automatiquement le taux d'imposition des compagnies pétrolières. Les redevances furent éventuellement modifiées, mais la friction entre Ottawa et Edmonton ne diminua pas pour autant. Puis en juillet 1980, le gouvernement albertain proposait au gouvernement fédéral un programme énergétique pour le pays ; il était refusé par Ottawa. En octobre, le gouvernement fédéral rendait public le programme énergétique national. L'Alberta le rejetait. Le débat était lancé.

Les revenus que l'Alberta reçoit de l'industrie du pétrole et du gaz naturel sont déposés dans le « Alberta Heritage Trust Fund » qui totalisait plus de \$11 milliards à la fin de 1981. Cette institution provinciale a en conséquence un rôle qui dépasse les besoins de la province, comme des prêts qui étaient consentis au gouvernement du Nouveau-Brunswick en 1981 pour la somme de \$75 millions, au gouvernement du Manitoba pour la même somme et au gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard pour la somme de \$25 millions en avril 1982. Le « Heritage Fund » assure en fait l'avenir des Albertains et donne au gouvernement provincial une bonne marge de manœuvre dans sa politique énergétique. Par exemple le 13 avril 1982, Edmonton

annonçait des encouragements fiscaux de \$5,4 milliards à l'industrie pétrolière jusqu'en 1986 pour stimuler l'exploration et le développement du pétrole dans la province. Il est donc évident que la province a intérêt à maximiser les recettes de l'industrie pétrolière et gazière. C'est cette politique que le programme énergétique national touchait.

## LES PROBLÈMES

Il serait erroné de croire que le débat a son origine dans la publication du programme énergétique national. Ce dernier n'a fait qu'accentuer une série de problèmes qui étaient montés à la surface au lendemain de la crise déclenchée par l'O.P.E.P. Le pays était à la recherche d'une politique énergétique et compte tenu de la structure fédérale du pays, cette politique ne pouvait être établie qu'avec l'assentiment des provinces productrices. La perception de ce que doit être cette politique était influencée par les responsabilités de chaque juridiction ; le gouvernement fédéral, en réponse à l'appel des provinces centrales et maritimes, devait assurer la certitude de l'approvisionnement et des prix bas alors que les provinces productrices voyaient dans la nouvelle structure des prix l'occasion de créer une nouvelle base économique.

Ces perceptions ne sont pas nécessairement contradictoires. Ce qui rendait et rend toujours difficile un accord, c'est d'une part la division des pouvoirs et des compétences entre les deux niveaux de gouvernement telle qu'elle est définie dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et d'autre part les perspectives de développement que possèdent les gouvernements fédéraux et provinciaux. C'est dans la structure du prix du pétrole que la différence s'est manifestée. Enfin il y a le rôle des sociétés pétrolières qui peuvent influencer et être influencées par les deux niveaux de gouvernement. Ce sont ces trois problèmes qui ont créé le débat actuel.

### a) Le droit de propriété

Comme nous l'avons déjà signalé, selon l'article 109 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, les terres, mines, minéraux et redevances appartiennent aux provinces. Pour le gouvernement de l'Alberta, cet article est le point de départ de sa politique provinciale. Comme le premier ministre Lougheed déclara en 1973 : « Ce qui semble difficile de communiquer à l'Ontario, c'est que le pétrole de l'Alberta appartient à la population de l'Alberta »<sup>(65)</sup>. Il revient ainsi aux Albertains de décider de la disposition de leurs ressources, de leur utilisation et de la « part équitable » à remettre au gouvernement fédéral. Aussi est-ce à partir de ces principes qu'Edmonton a abordé les discussions sur le prix du pétrole sur lequel nous reviendrons. Il en est résulté d'ailleurs la perception d'une certaine exclusivité où toute ingérence fédérale est fortement ressentie, voire rejetée. Mais comme le signale un politologue albertain : « Bien que les provinces possèdent leurs propres ressources et devraient pouvoir les gérer pour des buts provinciaux légitimes, il n'y a aucune justification au point de vue que la propriété provinciale est d'une façon ou d'une autre à l'abri de la portée de la loi fédérale »<sup>(66)</sup>.

L'Alberta n'est pas l'unique province à accentuer ses droits de propriété. Terre-Neuve est aux prises actuellement avec le gouvernement fédéral sur cette question au sujet des ressources sous-marines. Dans un document de mai 1980 intitulé *Discussion Paper on Major Bilateral Issues, Canada-Newfoundland*<sup>(67)</sup>, M. Peckford déclare :

Terre-Neuve a toujours fait valoir ses droits de propriété des ressources minérales sur le tableau continental. Cette revendication se base sur le fait que le

droit de propriété de ces ressources revenait à la province avant la confédération avec le Canada et qu'il n'avait pas été aliéné de Terre-Neuve dans ce processus <sup>(68)</sup>.

Pour Ottawa, tout ce qui est au large des côtes est défini comme terre du Canada. Cette prise de position est issue d'un jugement de la Cour suprême du Canada de 1967 qui statuait que le sol situé au large de la côte de la Colombie britannique relève de la compétence fédérale. Ainsi le gouvernement fédéral déclare-t-il dans le programme énergétique national :

Le gouvernement du Canada pense que les ressources sous-marines appartiennent à tous les Canadiens. Il désire que la Cour suprême soit saisie sans retard de la question des droits de propriété. Le fait de ne pas savoir qui contrôle légalement ces zones prometteuses ne favorise pas la mise en valeur rapide de leur potentiel pétrolier et gazier qui peut contribuer à satisfaire les besoins du Canada en énergie et les aspirations économiques de la région <sup>(69)</sup>.

Le gouvernement de Terre-Neuve n'a toutefois pas attendu le jugement de la Cour suprême qui n'a toujours pas été rendu pour faire valoir ce qu'il perçoit comme son droit. Comme le déclare M. Peckford, la province « a promulgué des lois et proclamé des règlements qui gouvernement l'octroi des droits et la conduite des opérations dans la région » <sup>(70)</sup>. De plus le Premier ministre de Terre-Neuve déclencha des élections pour le 6 avril 1982 afin de demander à l'électorat de Terre-Neuve de l'appuyer dans sa lutte avec Ottawa ; il en sortit vainqueur avec une majorité encore plus grande qu'il n'avait eue lors de la dissolution de la Législature.

La Nouvelle-Écosse est l'autre province qui réclame la juridiction sur les zones sous-marines au large de ses côtes. En attendant la décision de la Cour suprême, le gouvernement provincial a jugé néanmoins bon de signer un accord avec Ottawa comme nous l'avons déjà signalé. Il est indiqué de plus dans l'accord du 7 mars 1982 que celui-ci ne porte pas préjudice à la prise de position de chaque gouvernement sur la question du droit de propriété et qu'il sera maintenu quel que soit le jugement de la Cour suprême sur ledit droit de propriété (aliéna 1).

La question du droit de propriété n'est pas seulement une question de juridiction comme à Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse, ou d'attitude comme en Alberta, mais aussi une question de politique interprovinciale et fédérale-provinciale. Par exemple, Terre-Neuve signait en 1968 un accord avec Québec pour la vente d'électricité du barrage de Churchill Falls au Labrador. L'augmentation du prix de l'énergie a fait que cet accord favorise outrageusement, dit le gouvernement de Terre-Neuve, le peuple du Québec et qu'il en résulte une perte de près d'un milliard de dollars à Terre-Neuve. De plus, l'île de Terre-Neuve ne peut pas bénéficier de l'électricité du barrage. St. John's accuse le gouvernement fédéral d'avoir créé cette situation de monopole au moment où l'accord était signé en ne permettant pas la vente de l'électricité de Churchill Falls à un tiers. Aussi M. Peckford déclare-t-il : « Terre-Neuve croit, ainsi, qu'il incombe au gouvernement fédéral d'assurer qu'une telle situation ne se produise plus jamais et d'utiliser tous les instruments à sa disposition pour redresser la barrière actuelle au commerce interprovincial » <sup>(71)</sup>.

Il est facile de comprendre pourquoi la question des droits de propriété a rendu et rend si difficile la réalisation d'une politique nationale d'énergie. Le programme énergétique national cherche à créer un équilibre entre ce qu'il perçoit comme les besoins nationaux et la reconnaissance, du moins pour l'Alberta, du droit de propriété. Or le programme se bute à un second obstacle, le prix du pétrole et les revenus qui en découlent.

## b) Le prix du pétrole

Depuis la hausse du prix du pétrole par l'O.P.E.P. la question du prix du pétrole canadien a été au cœur du débat entre Ottawa et l'Alberta. Il s'agit des recettes que cette hausse a rendues possibles. Aussi en 1975, comme nous l'avons déjà signalé, le gouvernement fédéral et les provinces productrices changeaient-ils la répartition des bénéfices de production. Dès 1979, les discussions en vue d'un nouvel accord entre Ottawa et Edmonton commençaient. Mais la défaite du gouvernement minoritaire de M. Clark eut pour résultat que ce n'est qu'en 1980 que la question put être abordée avec un degré de certitude. Or un accord ne fut pas signé parce qu'Edmonton ne pouvait pas accepter que le gouvernement fédéral impose une taxe d'exportation sur le gaz naturel et le pétrole, et maintienne le prix du pétrole canadien à 50 % de sa vraie valeur. L'Alberta voulait que le prix augmente régulièrement pour qu'il atteigne 75 % du prix nord-américain en 1984. En octobre, le gouvernement fédéral rendit public son programme énergétique national où l'augmentation du prix du pétrole à la tête de puits était établie selon un rythme plus modéré que ne le voulait le gouvernement albertain.

La réponse du gouvernement de M. Lougheed au programme était d'annoncer des réductions dans la production du pétrole conventionnel à partir du 1<sup>er</sup> mars 1981, et de retarder le développement de projets de pétrole synthétique. La colère de l'Albertain moyen se manifestait aussi par des étiquettes auto-collantes sur les voitures où il était suggéré qu'en Ontario et au Québec les « Bâtards devraient geler dans la noirceur ».

Quatre facteurs expliquent pourquoi l'Alberta a réagi si fortement à la politique fédérale. En premier lieu, l'attitude d'exclusivité albertaine est renforcée du fait qu'en Alberta, la Couronne possède plus de 80 % des droits pétroliers et gaziers. Le gouvernement est en fait le plus grand propriétaire des ressources de la province. En deuxième lieu, selon l'article 125 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, nulle terre ou propriété appartenant au Canada ou à quelque province n'est sujette à taxation. Le gouvernement fédéral voit ainsi ses pouvoirs de taxation limités. Ceci explique pourquoi dans d'autres provinces, comme en Saskatchewan, le gouvernement provincial s'est mis à nationaliser les mines de potasse ou à créer des sociétés de la Couronne provinciales pour vendre et distribuer le pétrole et le gaz. Le troisième facteur a trait à la politique économique du gouvernement provincial<sup>(72)</sup>. Cette stratégie albertaine ne peut être réalisée que si Edmonton contrôle entièrement ses ressources. Enfin, il y a l'idéologie politique du gouvernement de M. Lougheed : « Le Parti conservateur au pouvoir est en train de créer aujourd'hui une sorte de mythologie nationale au sujet de l'Alberta : la mythologie d'une nouvelle nation, luttant pour gagner son indépendance mais constamment menacée par des ennus externes d'un retour à un statut colonial »<sup>(73)</sup>.

Le débat sur la question du prix du pétrole reflète en fait deux perceptions différentes sur le développement économique du Canada. Le programme énergétique national cherche à éviter des dislocations sérieuses dans l'économie du Canada central en gardant le prix du pétrole albertain à un niveau suffisamment bas pour que la capacité productrice du Québec et de l'Ontario ne soit pas menacée par un prix trop élevé. Ceci a pour résultat qu'une partie de la consommation pétrolière doit être importée et subventionnée par Ottawa pour maintenir le prix imposé à l'Alberta. La revendication albertaine du prix mondial se base par contre sur le désir de développer l'économie de la province et de la région ainsi que sur sa perception des conséquences négatives de la politique fédérale : « Les besoins principaux de la politique économique canadienne sont d'abord d'agir rapidement en vue d'établir des prix d'énergie domestique réalistes..., et deuxièmement de diriger les épargnes

canadiennes et les prêts étrangers vers des investissements productifs plutôt que dans le financement des déficits gouvernementaux courants, puisqu'au Canada notre vrai problème est celui d'un taux d'investissement (et aussi d'un taux de croissance de la productivité) trop bas »<sup>(74)</sup>.

Ce fut le 1<sup>er</sup> septembre 1981 qu'Ottawa et l'Alberta signaient enfin un accord sur le prix du pétrole et sur les impôts. Cet accord est valable pour la période 1981-86 et doit mener le prix du pétrole conventionnel à la tête de puits à 75 % du prix mondial en 1986. Quant au nouveau pétrole, qu'il soit conventionnel, synthétique ou qu'il vienne des terres du Canada, son régime de prix est fixé pour la période en question et à partir de 1984 peut varier selon le prix mondial pourvu qu'il reste à 85 % de celui-ci. L'augmentation du prix du gaz naturel est aussi contrôlée par un régime établi. La taxe d'exportation du gaz naturel est éliminée alors que le régime de taxes sur le pétrole est modifié. L'accord prévoit pour le gouvernement fédéral à peu près 25 % de tous les revenus de la production du pétrole et du gaz. Enfin l'accord offre des encouragements fiscaux à ceux qui acceptent de bien vouloir « canadianiser » l'industrie.

Comme les membres de l'O.P.E.P. l'ont démontré à moult reprises, la politique mondiale de l'énergie n'est ni constante, ni unifiée. Aussi pendant l'hiver 1981-82, s'est-il manifesté un certain degré de surproduction de pétrole et le prix est tombé sur le marché mondial. Le prix canadien, par contre, n'a pas diminué pour autant, et le 21 mars 1982, le Premier ministre Lougheed a de plus sommé Ottawa de changer le prix du pétrole toujours en dessous du prix mondial, afin d'encourager l'industrie pétrolière une fois de plus en danger. Cela créait une situation bizarre au Canada comme le remarquait le *Globe and Mail* :

La plupart des pays importateurs de pétrole sont ravis de la baisse des prix. Contrairement au Canada, ils ont eu à payer le prix mondial dès le début et ont incorporé ce prix dans leurs économies. Pour eux (parmi les nations industrialisées, toutes sauf le Canada) la baisse du prix du pétrole signifie une baisse des coûts, une baisse du taux d'inflation. Au Canada, les prix domestiques du pétrole ont été gardés trop longtemps beaucoup trop en dessous des prix mondiaux. Le Canada n'avait pas les moyens d'être un sanctuaire séparé parce qu'il dépend du tiers au quart de son pétrole sur les importations ; il n'est pas autosuffisant. Mais jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, son gouvernement fédéral agissait comme s'il l'était. Il subventionnait le pétrole importé dont le Canada à l'est de Montréal avait besoin, pour en réduire le coût au prix artificiellement bas du pétrole domestique. Tous les Canadiens ont payé cette subvention. Maintenant, alors que les autres pays jouissent de prix du pétrole qui diminuent, les prix du pétrole canadien doivent augmenter et ces augmentations alimentent l'inflation <sup>(75)</sup>.

La revendication du Premier ministre albertain de modifier l'accord du 1<sup>er</sup> septembre n'est toutefois pas démunie d'une certaine logique. Certains membres de l'O.P.E.P. sont en train de vendre leur surplus de pétrole au-dessous du prix normal et les raffineries canadiennes au Québec et en Ontario n'hésitent pas à l'acheter, d'autant plus qu'ils obtiennent une compensation du gouvernement fédéral (basée sur le prix canadien) avec le résultat que le prix du baril est inférieur à celui de l'Alberta. Ainsi la province se voit-elle obligée de diminuer sa production au rythme de 50 000 barils par jour. L'augmentation du prix du baril canadien éliminerait la compensation, permettrait à l'industrie du pétrole au Canada d'assurer un haut niveau de production et créerait un climat sain pour le développement des sables bitumineux. M. Lougheed ajoutait d'ailleurs qu'il voulait revoir le régime de redevances afin d'encourager l'industrie privée. Comme l'indique le *Globe and Mail* approuvant la position albertaine : « Mais l'Alberta ne peut pas agir seule. M. Loug-

heed a dit que si Ottawa ne réagit pas de même "la trêve sera plus courte — qu'il y ait un accord ou pas..." Quelle sera la réponse du Premier ministre Trudeau ? »<sup>(76)</sup>

La question du prix du pétrole continue ainsi de jouer un rôle important non seulement dans les relations fédérales-provinciales mais surtout dans la mise en œuvre du programme énergétique national. Un autre facteur qui est primordial dans la réalisation dudit programme est la participation de l'industrie privée. Or celle-ci est dominée par des sociétés multinationales et leurs activités posent le troisième problème dans les relations intergouvernementales pour le programme fédéral.

### **c) Les sociétés multinationales**

Il est tenu pour acquis de nos jours que s'il y a une industrie qui est dominée par quelques sociétés multinationales géantes, c'est bel et bien l'industrie du pétrole. Anthony Sampson, dans un intéressant ouvrage de vulgarisation de leur histoire les a baptisées les « sept sœurs »<sup>(77)</sup>. Il montre comment ces sept sociétés multinationales se sont développées, le rôle qu'elles ont joué pendant les deux guerres mondiales et comment elles ont traversé la crise des nationalisations et celle déclenchée par l'O.P.E.P. Malgré le fait qu'elles soient des compagnies occidentales et que la politique de l'O.P.E.P est souvent perçue comme menaçant les économies de l'Ouest, Sampson constate que « pour le présent, les compagnies ne sont pas perçues comme représentant autre chose de plus que leur propre intérêt »<sup>(78)</sup>.

Le secteur privé dans l'industrie du pétrole au Canada est composé à la fois de compagnies canadiennes et de filiales des sociétés multinationales. Ces dernières sont toutefois plus importantes, autant par leurs activités que par le capital qu'elles détiennent. Elles ont joué et continuent de jouer un rôle important dans le développement du secteur de l'énergie au Canada tant dans les provinces de l'Ouest que dans les terres du Canada. Tout semble indiquer de plus que leur comportement n'a pas dévié de la constatation de Sampson au sujet des « sept sœurs ». Aux yeux de certains observateurs de la scène énergétique au Canada, elles ont de loin influencé le développement du secteur pétrolier beaucoup plus que les gouvernements fédéral et provinciaux. Il y a lieu de croire que le programme énergétique national n'est pas non plus à l'abri de leurs décisions.

L'importance du rôle des sociétés multinationales de nos jours est due à l'immensité des projets d'exploitation des sables pétrolifères et des gisements sous-marins et arctiques et de l'importance du transport nécessaire pour livrer le pétrole et le gaz au marché canadien et à l'exportation. L'économie d'échelle est telle qu'il faut d'énormes sources d'investissement. Les multinationales sont en mesure de fournir une bonne part du capital. Mais elles exigent en contrepartie une marge de profit adéquate qui leur permette aussi de continuer leurs activités d'exploration ainsi que d'exploitation. En conséquence, elles détiennent une arme politique puissante et au dire d'un historien des sables pétrolifères, elles n'ont pas hésité de l'utiliser pour atteindre les objectifs qu'elles s'étaient donnés. En particulier, un cas mérite d'être examiné : les sables pétrolifères<sup>(79)</sup>.

Le problème d'extraire le pétrole des sables pétrolifères canadiens a préoccupé les scientifiques du Conseil national de la recherche depuis les années 20. C'est au seuil des années 50 que des méthodes d'extraction étaient développées et rendaient possible l'exploitation des sables. C'était aussi la période où les puits de pétrole albertains étaient découverts et, compte tenu du coût relativement bas de leur développement, ils étaient immédiatement exploités. Leur accès, les réserves et le transport de leur pétrole, surtout aux États-Unis, comme nous l'avons vu, avaient attiré les sociétés multinationales avec le résultat que les sables pétrolifères étaient mis de côté : « Si le travail des gouvernements provinciaux et du Dominion avait

continué, le développement des sables pétrolifères aurait pu facilement commencer dans les années 50. Cependant, sous les auspices de l'industrie pétrolière et de la politique pétrolière continentale, leur développement était retardé de près de deux décennies<sup>(80)</sup>. »

Au début des années 70, l'exploitation des sables devenait enfin un sujet d'actualité. En 1972, le Conservation and Utilization Committee du gouvernement de l'Alberta recommandait l'exploitation des sables et signalait qu'il était possible « de contrôler la croissance ordonnée et le développement des sables bitumineux pour le bénéfice ultime de l'Alberta et du Canada afin que la technologie canadienne se développe, que les Albertains trouvent des emplois satisfaisants et bénéfiques dans une économie diversifiée et que l'environnement soit protégé et gardé pour l'usage futur »<sup>(81)</sup>. Le gouvernement albertain engageait néanmoins un expert américain pour étudier l'exploitation des sables et celui-ci recommandait que le travail soit remis aux sociétés multinationales. Ces dernières manœuvraient avec intelligence et habileté entre Ottawa et Edmonton et, réunies dans la Société Syncrude, elles recevaient en 1973 le droit d'exploiter les sables dans les conditions avantageuses qu'elles avaient posées. C'était peu après la publication par le gouvernement fédéral de son premier rapport sur une stratégie énergétique.

La crise de l'O.P.E.P., comme nous l'avons vu, changeait sensiblement la situation. La lutte politique amorcée en 1973 reprenait de plus belle. Le Canada était placé devant un nouveau dilemme, dilemme qui reste d'ailleurs toujours d'actualité : « On nous offre maintenant des programmes accélérés pour les sables pétrolifères, des superports sur la côte est, un gazoduc dans la vallée Mackenzie et la menace facile que si les sociétés pétrolifères ne reçoivent pas de grands profits et carte blanche pour leurs arrangements d'exportation avec leurs sociétés mères américaines, l'énergie restera alors dans le sol et les canadiens, semble-t-il, n'auront qu'à geler dans la noirceur »<sup>(82)</sup>.

Le projet Syncrude était commencé. Des problèmes d'ordre technique ne permettaient cependant pas que la production escomptée soit réalisée. De plus, au fur et à mesure que le gouvernement fédéral modifiait sa stratégie énergétique et visait l'autosuffisance, l'exploitation des sables pétrolifères et des gisements sous-marins dans l'Arctique et au large des côtes de l'Atlantique promettait, malgré le financement énorme que cela impliquait, d'être le seul moyen d'atteindre les buts visés. En même temps, comme nous l'avons vu, Ottawa insistait pour que le prix du pétrole canadien soit sensiblement inférieur au prix mondial. Ce n'est pas uniquement l'Alberta qui s'opposait à la politique fédérale surtout au programme énergétique national. Les compagnies pétrolifères réagissaient en 1980-81 en diminuant sensiblement le nombre de forages. Selon la Canadian Petroleum Association, plus de cent tours de forage avaient quitté le Canada et il était calculé qu'il y aurait 1 900 puits de moins en 1981 qu'il n'y en avait eu en 1980<sup>(83)</sup>.

Le mécontentement des sociétés pétrolières se manifestait toujours un an après la publication du programme fédéral lors d'une conférence sur le programme à Calgary où participaient entre autres le Ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources fédéral et des représentants de sociétés financières des États-Unis<sup>(84)</sup>. Ces derniers signalaient que le programme fédéral n'était pas bien vu dans les centres financiers étrangers, surtout américains, principalement parce qu'il allait à l'encontre des engagements que le Canada avait signés en tant que membre du G.A.T.T.<sup>(85)</sup> et parce que les investisseurs étrangers considéraient les arrangements fiscaux et réglementaires canadiens si compliqués et le taux de profit si bas que le Canada cessait de les intéresser<sup>(86)</sup>. La Canadian Petroleum Association affichait aussi son opposition et dans son rapport de 1980, elle donnait treize raisons pour-

quoi, tout en reconnaissant le bien-fondé de la politique d'autosuffisance, elle ne pouvait accepter les moyens dans le programme préconisait. Elle représente 162 compagnies impliquées dans l'exploration, la production et les pipelines et responsables de 80 % de la production pétrolière et gazière du Canada <sup>(87)</sup>.

Le témoignage le plus récent du mécontentement des sociétés pétrolières s'est manifesté en février 1982 lorsque deux sociétés américaines, Amoco Canada Petroleum Ltd. et Chevron Standards Ltd. qui détenaient 18 % des actions dans le projet Alsands, troisième projet d'exploitation des sables pétrolifères, dont le coût prévu est de \$3,1 milliards, ont quitté le consortium. Selon le président de Chevron, les raisons principales sont l'impact des taxes fédérales sur les revenus de pétrole et de gaz naturel, l'incertitude des prix mondiaux futurs et le taux d'inflation au Canada<sup>(88)</sup>. Puis le 30 avril 1982, le gouvernement albertain annonçait l'abandon du projet Alsands<sup>(89)</sup>. Le projet ne pouvait être réalisé à cause du retrait de la participation financière des compagnies pétrolières.

Les sociétés multinationales posent en fait un problème particulier pour les relations intergouvernementales dans le secteur énergétique. Il s'agit des revenus, notamment de la marge brute d'autofinancement (cash-flow) pour continuer l'exploration et l'exploitation de sources énergétiques. Cette marge relève essentiellement de la part des revenus qui est donnée à l'industrie à partir des arrangements fiscaux entre les gouvernements fédéraux, provinciaux et l'industrie. Le programme énergétique national, comme nous l'avons souligné plus haut, changeait le pourcentage des recettes provenant de la production du pétrole et du gaz naturel de 45 à 33 pour l'industrie. Or ces changements n'étaient pas reçus avec enthousiasme par l'industrie qui, comme le démontre David Crane, avait réussi à plusieurs reprises dans le passé à bloquer tout changement majeur de structure de prélèvements et de taxes dans le secteur énergétique <sup>(90)</sup>. Le retrait d'investissements, la diminution de forages et d'explorations devenaient ainsi des armes non seulement de protection des revenus de l'industrie (même s'il y avait une diminution temporaire au départ), mais aussi de pression auprès des deux niveaux de gouvernement. Toute diminution de production résultait nécessairement en une diminution de revenus des gouvernements. De surcroît, cela donnait une arme politique aux gouvernements provinciaux qui n'hésitaient pas d'accuser Ottawa d'avoir provoqué la riposte de l'industrie par son programme énergétique.

La réalité financière de l'industrie, au moins pour les multinationales, avait cependant changé fondamentalement depuis la hausse constante du prix du pétrole imposée par l'O.P.E.P. Pour la période 1968-1974, la marge brute d'autofinancement avait totalisé \$7,1 milliards ; quatre ans plus tard, soit pour la période 1974-1978, la marge avait passé à \$15,5 milliards et les perspectives s'annonçaient encore plus grandes pour les années à venir <sup>(91)</sup>. Même avec les changements que proposait le programme énergétique national, les revenus de l'industrie étaient suffisants pour financer d'autres activités d'exploration et d'exploitation. Face au différend entre Ottawa et l'Alberta, l'industrie se rendait toutefois compte qu'elle avait intérêt à s'opposer au programme fédéral, d'autant plus que la hausse du prix du pétrole canadien au niveau mondial ne pouvait qu'améliorer sa marge brute d'autofinancement.

## L'ENJEU

Il n'est pas nécessaire d'étudier le domaine de l'énergie pour conclure qu'il y a des problèmes intergouvernementaux au Canada. Les débats et les conférences qui eurent lieu en 1980-81 sur le rapatriement de l'Acte de l'Amérique du Nord britanni-

que en ont fait état d'une façon encore plus éclatante. Ce qui distingue toutefois les problèmes intergouvernementaux dans les questions énergétiques, c'est l'enjeu en question. Il s'agit davantage que d'un simple accord entre niveaux de gouvernement ou de répartition de pouvoirs. C'est l'avenir des Canadiens et l'indépendance de leur pays qui sont touchés. Aussi est-ce la raison pourquoi la résolution des problèmes intergouvernementaux dans le domaine de l'énergie prend tant d'importance.

Les problèmes de l'énergie reflètent d'abord la perception du fédéralisme qu'ont les deux niveaux de gouvernement. Pour Ottawa, sa politique doit être nationale et pour la mettre en œuvre, il faut au gouvernement fédéral des moyens fiscaux adéquats. Au cœur de la politique fédérale sont les péréquations. La hausse du prix du pétrole a sensiblement changé le régime des péréquations et c'est pour cette raison qu'Ottawa insista sur un nouveau régime fiscal. Il le conjuga à la revendication des provinces centrales de garder le prix du pétrole bas. Il en résulta une réaction plutôt forte de la part des Albertains <sup>(92)</sup>.

Cette réaction provenait non seulement d'une prétendue perte de revenus, mais aussi de la perception albertaine du fédéralisme canadien : les provinces doivent être fortes, car ce n'est qu'avec des provinces fortes que le gouvernement fédéral peut être fort <sup>(93)</sup>. Cette prise de position vient, comme nous l'avons vu, de l'article 109 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. Or c'est là tout le problème : « Il est très probable que dans un système fédéral, les Canadiens continueront de connaître des juridictions divisées, fragmentées et contradictoires des ressources. C'est une réalité dont devra toujours tenir compte la gestion des ressources. Il est aussi vraisemblable que cette situation empêchera le développement de toute vraie politique nationale des ressources » <sup>(94)</sup>.

Si le système fédéral canadien se caractérise par des juridictions divisées, fragmentées et contradictoires, on doit aussi reconnaître qu'il accuse un degré d'interdépendance où entrent en jeu non seulement la division des pouvoirs, mais aussi des procédés d'ajustement et d'accommodation. La responsabilité revient toutefois tant aux provinces qu'au gouvernement fédéral comme le signale un observateur du secteur énergétique : « Le fait que l'Alberta possède le pétrole et le gaz naturel ne veut pas dire que la politique provinciale peut être développée indépendamment de la politique du gouvernement fédéral » <sup>(95)</sup>. Ceci est d'ailleurs de première importance dans le secteur énergétique, où, selon un sous-ministre ontarien, la politique énergétique a des incidences sur la politique économique du pays et de chaque province tout comme la politique économique touche directement la politique énergétique des deux niveaux de gouvernement <sup>(96)</sup>.

Quel que soit le degré d'interdépendance, il faut reconnaître aussi que les deux niveaux de gouvernement se sont réservés des moyens d'action à eux seuls. La création de Petro-Canada est la manifestation la plus évidente de la part d'Ottawa d'un désir de donner aux Canadiens l'occasion de participer au développement du secteur énergétique au Canada. La Saskatchewan, comme nous l'avons vu, a créé un Heritage Fund. Plus important encore est celui de l'Alberta. Ses activités sont fort diversifiées et donnent à la province une marge de manœuvre financière et politique assez importante <sup>(97)</sup>. Notons aussi que l'Ontario est un actionnaire important dans Suncor, première exploitation des sables bitumineux en Alberta.

Malgré le degré d'interdépendance, malgré les moyens d'action indépendants, les problèmes intergouvernementaux existent toujours et doivent être résolus. Il y va non seulement de la sécurité énergétique du Canada, mais de l'avenir du pays. Il s'agit d'abord du problème de l'approvisionnement. Quel doit être le niveau d'importations ? Quelles sont les réserves ? A quel prix leur exploitation ? Quelles

sont les conséquences pour l'environnement de cette exploitation ? Bien qu'il y ait une multitude de données sur l'avenir énergétique du Canada <sup>(98)</sup> et du monde <sup>(99)</sup>, les chiffres ne sont pas catégoriques, ce sont plutôt des estimations. Il y a aussi des questions d'ordre technologique. Notons par exemple que des désastres comme la perte de la station de forage Ocean Ranger en février 1982 au large de Terre-Neuve peuvent avoir des conséquences sérieuses à long terme aussi bien qu'à court terme. Enfin il y a la question du rôle des sociétés multinationales. Jusqu'à quel point le gouvernement doit-il s'appuyer sur elles ? Est-ce que le programme énergétique national abandonne vraiment l'avenir énergétique du Canada dans les mains de ces sociétés comme le suggère un groupe de pression canadien <sup>(100)</sup> ?

Au-delà des questions de sources et d'approvisionnement en énergie, il y a la question encore plus fondamentale du style de vie. Compte tenu de l'importance des découvertes de pétrole dans l'Arctique, les Canadiens sont-ils prêts à accepter les conséquences pour l'environnement dans le Nord de l'exploitation du pétrole dans la mer de Beaufort et son transport par tanker ou par oléoduc sur des kilomètres de terres vierges sans connaître les dangers ? Ne serait-il pas plus prudent de procéder avec lenteur comme l'a suggéré le juge Berger dans son rapport sur l'enquête qu'il a menée dans le Grand Nord <sup>(101)</sup> ? Ou John Livingstone, a-t-il plutôt raison de dire que « le seul plan ou la seule politique qui sauvera l'Arctique est l'exclusion de l'homme industriel » <sup>(102)</sup> ? Quelle doit être la position vis-à-vis des énergies de remplacement ? Les approches sont multiples. Comme nous l'avons vu, le Comité spécial de la Chambre des communes met l'accent sur l'hydrogène et l'hydroélectricité. Une étude de l'université Harvard penche vers la conservation et l'énergie solaire <sup>(103)</sup>. Enfin, ne serait-il peut-être pas sage d'adopter une politique de croissance zéro en énergie comme le suggère David Brooks <sup>(104)</sup> ?

## CONCLUSIONS

Pour arriver à des décisions de fond, il faudrait un débat public de longue durée. Et ce débat s'impose, car il est question non seulement de l'avenir immédiat des Canadiens, mais surtout de celui de leurs enfants et petits-enfants.

A court terme, il faut le règlement des problèmes intergouvernementaux par un meilleur accommodement entre Ottawa et les provinces. Même si le programme énergétique national suscite de part et d'autre une vive opposition <sup>(105)</sup>, il n'en reste pas moins qu'il offre au pays entier un moyen d'assurer son avenir énergétique et économique. Cette responsabilité qu'a assumée le gouvernement fédéral doit être toutefois tempérée d'une plus grande sensibilité aux revendications provinciales. D'une part, le gouvernement fédéral doit chercher à coordonner sa planification en matière d'énergie avec les provinces dont la majorité a élaboré un programme énergétique provincial. D'autre part, l'adoption rapide du prix mondial du pétrole semble nécessaire. Cela encouragerait davantage la conservation, assurerait l'utilisation du pétrole de l'Ouest à travers le pays et, sur le plan politique, signalerait enfin aux provinces de l'Ouest que leur avenir intéresse aussi les autres Canadiens. Afin d'éviter une dislocation économique soudaine dans les provinces centrales et maritimes, il serait sans doute de bon aloi d'offrir des encouragements fiscaux régressifs et à courte durée (3 à 8 ans) aux gouvernements pour qu'ils les utilisent dans les secteurs qui seraient les plus vulnérables à la hausse du prix.

Le gouvernement fédéral devrait aussi continuer dans la voie de la « canadianisation » de l'industrie et encourager les provinces à y participer. La participation du

secteur public devrait être toutefois inférieure à celle du secteur privé. Ottawa et les provinces devraient d'ailleurs encourager les investisseurs canadiens à investir davantage dans l'industrie du pétrole au Canada.

Il y aurait aussi lieu de revoir le partage des revenus afin de donner aux sociétés canadiennes, dont l'économie d'échelle n'est pas encore à la hauteur des multinationales, une meilleure marge brute d'autofinancement. Comme il a été suggéré : si les gouvernements acceptaient une baisse modeste de leurs revenus auxquels ils pourraient s'attendre d'une augmentation du prix futur du pétrole et du gaz naturel au fur et à mesure que le prix canadien atteignait le prix mondial, ils auraient toujours une totalité de revenus supérieure à celle qu'ils reçoivent maintenant. Mais ils permettraient à l'industrie d'avoir une marge brute d'autofinancement suffisante pour poser les engagements nécessaires qui permettraient au Canada de se mettre sur la voie d'un niveau raisonnable d'autosuffisance. Cette réduction du niveau de prélèvements et de royalties doit être accompagnée de changements structureaux dans les systèmes de prélèvements et de royalties pour mobiliser les réinvestissements de l'industrie dans le pétrole et le gaz naturel là où on en a besoin — dans nos développements frontaliers dans le Nord, au large des côtes et dans les sables pétrolifères<sup>(106)</sup>.

Une telle politique permettrait de contrôler les activités des sociétés multinationales et d'affranchir le Canada éventuellement de leur influence.

Enfin, il devrait y avoir un effort beaucoup plus sérieux de recherches en énergie de remplacement. Les deux niveaux de gouvernement devraient être impliqués ainsi que les universités et l'industrie privée. Peut-être est-ce dans un tel projet que le pays retrouverait la voie de la coopération et de l'interdépendance et assurerait l'avenir énergétique du Canada.

## NOTES

1. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1973.
2. *Ibid.*, p. iii.
3. *Ibid.*
4. 15 juin 1973.
5. James Laxer, **Canada's Energy Crisis**, Toronto: James Lewis & Samuel, Publishers, 1974, p. 71.
6. *Ibid.*, p. 53.
7. A.D.P. Heeney, Livingston T. Merchant, **Canada and the United States**, Ottawa: Queen's Printer and Controller of Stationery, 1965, p. 42.
8. Laxer, p. 79.
9. Edgar J. Dosman, **The National Interest. The Politics of Northern Development 1968-75**. Toronto : McClelland and Stewart Ltd., 1975, p. 189.
10. Cité dans Laxer, p. 86.
11. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1976.
12. *Ibid.*, p. iii-iv.
13. *Ibid.*, p. 41.
14. *Ibid.*, p. 41-42
15. C.A. Hooker, R. MacDonald, R. van Hulst, P. Victor, **Energy and the Quality of Life. Understanding Energy Policy**, Toronto : University of Toronto Press, 1981, p. 43.
16. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1978.
17. Energy, Mines and Ressources Canada, **Energy Futures for Canadians: Long-Term Energy Assessment Program**, Ottawa, Supply and Services Canada, 1978, p. 262.
18. Ottawa, Énergie, Mines et Ressources Canada, 1980 (dorénavant, P.E.N.).

19. *Ibid.*, p. 10.
20. Chambre des communes, **Procès-verbaux et témoignages** du Comité permanent des Ressources nationales et Travaux publics, Bill C-48, Fascicule n° 16, le mardi 20 janvier 1981, première session de la trente-deuxième législature, 1980-1981, p. 3.
21. Ottawa, Approvisionnement et Services, 1981.
22. *Ibid.*, p. 63.
23. *Ibid.*, p. 61.
24. *Ibid.*, pp. 81-85 et 205-213.
25. P.E.N., p. 19.
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*, p. 21.
28. « Le gouvernement du Canada est conscient que le programme énergétique national représente à maints égards un écart fondamental par rapport à l'orientation actuelle de la politique. » *Ibid.*, p. 56.
29. *Ibid.*, p. 17.
30. *Ibid.*, p. 120.
31. Toronto, Ministry of Energy, 1977.
32. Hooker *et al.*, p. 61.
33. Toronto, Ministry of Energy, 1979.
34. Energy Ontario, **Alternative Transportation Fuels for Ontario: A Policy and Strategy**, Toronto: Ministry of Energy, 1981, p. 3.
35. Ministry of Energy, **Energy from Waste: A Program for Ontario**, Toronto : Ministry of Energy, 1980, p. 6.
36. Energy Ontario, **A Solar Energy Strategy for Ontario**, Toronto: Ministry of Energy, 1980 p.2.
37. Ministry of Energy, **Ontario Energy Review**, Second Edition, Toronto : Ministry of Energy, 1981, pp. 41-42.
38. Energy Ontario, **Annual Report of the Ministry of Energy, Year Ended March 31st, 1981**, Toronto : Ministry of Energy, p. 4.
39. William G. Davis, **Building Ontario in the 1980's: Board of Industrial Leadership and Development (B.I.L.D.)**, Toronto, Ontario : Government Bookstore, 1981.
40. Le gouvernement de Joe Clark voulait une hausse des prix du pétrole de \$0,18 le gallon dans le budget présenté par le ministre des Finances, John Crosbie, le 13 décembre 1980.
41. Ontario Economic Council, **Policies for Ontario's Energy Problem**, Toronto : Ontario Economic Council, 1980, p. 40.
42. Québec, ministère des Richesses naturelles, 1971.
43. *Ibid.*, pp. 129-144.
44. Direction générale de l'Énergie, **La politique québécoise de l'énergie : assurer l'avenir**, Québec : Service des communications, 1978.
45. *Ibid.*, p. 29.
46. Office national de l'énergie, **L'énergie au Canada, offre et demande 1980-2000**, Ottawa : Approvisionnement et Services, Ottawa, 1981,
47. L'Alberta s'absente et l'Ontario ne soumit pas de mémoire. *Ibid.*, p. 15.
48. *Ibid.*, p. 15.
49. *Ibid.*, p. 16.
50. Energy Planning Organization, **Energy... A Plan for Nova Scotia**, Halifax : Department of Mines and Energy, 1979, p. S-5.
51. Halifax : Department of Mines and Energy, 1980.
52. *Ibid.*, pp. 12 + 34.
53. **L'énergie au Canada**, p. 16.
54. **A White Paper Respecting the Administration and Disposition of Petroleum Belonging to Her Majesty in Right of the Province of Newfoundland**, St. John's : Ministry of Mines and Energy, 1977, p. 51.
55. St. John's, Newfoundland Information Services, 1980.
56. Petroleum Directorate and Department of Development, **Economic Impact of Future Offshore Petroleum Exploration**, St. John's : Petroleum Directorate, 1981.
57. Government of Newfoundland and Labrador, **Guidelines for the Approval of a Hibernia Development Programme Submitted to Mobil Oil Canada Limited**, St. John's : Petroleum Directorate, 1981.

58. Victoria : Ministry of Energy, Mines and Petroleum Resources, 1980.
59. **An Energy Policy Statement**, p. 11.
60. **L'énergie au Canada**, p. 15.
61. Saskatoon, Government of Saskatchewan, 1980.
62. **Ibid.**, p. 2.
63. **Ibid.**, p. 29.
64. **L'énergie au Canada**, p. 15.
65. Cité dans Laxer, p. 89.
66. Larry Pratt, "Whose Oil is It ?" dans Larry Pratt and Garth Stevenson, eds., **Western Separatism. The Myths, Realities and Dangers**, Edmonton : Hurtig Publishers, 1981, p. 157.
67. St. John's, Office of the Premier, 1980
68. **Ibid.**, p. 22.
69. P.E.N., pp. 45-6.
70. **Discussion Paper**, p. 22.
71. **Ibid.**, p. 19.
72. Cette stratégie économique albertaine est présentée dans Larry Pratt, "The state and province-building: Alberta's development strategy" in L. Panitch, ed., **The Canadian State: Political Economy and Political Power**, Toronto : University of Toronto Press, pp. 133-162.
73. Pratt, "Whose Oil is It?" , p. 164.
74. Brian L. Scarfe, « The Federal Budget and Energy Program, October 28th, 1980 : A Review », **Canadian Public Policy/Analyse de politiques**, VII(1), 1981, p. 5.
75. **The Globe and Mail**, 25 mars 1982.
76. **The Globe and Mail**, 26 mars 1982.
77. **The Seven Sisters: The Great Oil Companies and the Word They Shaped**, New York : The Viking Press, 1975.
78. **Ibid.**, p. 311.
79. Le récit qui suit est tiré principalement de l'ouvrage de Larry Pratt, **The Tar Sands. Syncrude and the Politics of Oil**, Edmonton : Hurtig Publishers, 1976.
80. **Ibid.**, p. 43.
81. Cité dans **ibid.**, p. 27.
82. **Ibid.**, p. 25.
83. Canadian Petroleum Association, **Energy, The Challenge of the Eighties. Annual Report 1980**, Calgary : Canadian Petroleum Association, 1980, p. 2.
84. On retrouve un résumé de plusieurs communications dans le **Financial Post/Western Business** du 7 novembre 1981.
85. Discours de Harald B. Malmgren, de Malmgren, Inc. à Washington et Malmgren, Golt, Kingston and Co. Ltd., à Londres, le 28 octobre 1981, ronéotypé.
86. Discours de Bernard J. Picchi de Salomon Brothers Inc. de New York, le 28 octobre 1981, ronéotypé.
87. Canadian Petroleum Association, pp. 1-3.
88. **The Globe and Mail**, 2 février 1982.
89. **The Globe and Mail**, 1<sup>er</sup> mai 1982.
90. David Crane, **Controlling Interest. The Canadian Gas and Oil Stakes**, Toronto : McClelland and Stewart, 1982, chapitre 6.
91. **Ibid.**, p. 194.
92. On retrouvera un bon résumé des débats dans Wendy Dobson, **Canada's Energy Policy**, Montréal : C.D. Howe Institute, 1981.
93. Government of Alberta, **Harmony in Diversity: A New Federalism for Canada. Alberta Government Position Paper on Constitutional Change**, Edmonton : Government of Alberta, 1978.
94. Bruce Mitchell and W. Derrick Sewell, "The Emerging Scene" in Bruce Mitchell and W.R. Derrick Sewell, eds., **Canadian Resource Policies: Problems and Prospects**, Toronto : Methuen, 1981, p. 7.
95. J. Peter Meekison, "Federal-Provincial Relations" in H. Redekop, ed., **Approaches to Canadian Politics**. Scarborough, Ont. : Prentice-Hall of Canada Ltd., 1978, p. 177.
96. Donald W. Stevenson, "Energy Issues Facing Canada: Three Perspectives", in Livia M. Thur, ed., **Energy Policy and Federalism**, Toronto : The Institute of Public Administration of Canada, 1981, pp.151-169.

97. Voir "The Alberta Heritage Savings Trust Fund", **Canadian Public Policy/Analyse de politiques**, VI (supplément/numéro spécial), 1980, pp. 141-280.
98. Voir par exemple **L'énergie au Canada**, pp. 115-200.
99. Voir par exemple The World Energy Conference, **World Energy Resources 1985-2020**, New York : I.P.C. Science and Technology Press, 1978.
100. GATT-Fly, **Power to Choose: Canada's Energy Options**, Toronto : Between the Lines, 1981, p.124.
101. T.R. Berger, **Northern Frontier, Northern Homeland**, 2 vols., Toronto : James Lorimer & Co., 1977. Le juge Berger proposa d'ailleurs un moratoire de dix ans pour étudier les conséquences du développements des sources énergétiques dans l'Arctique.
102. John Livingston, **Arctic Oil, Toronto: Canadian Broadcasting Corporation, 1981, p. 137.**
103. Robert Stobaugh and Danile Yergin, eds., **Energy Future: Report of the Energy Project at the Harvard Business School**, New York : Random House, 1979, p. 216.
104. David D. Brooks, **Zero Energy Growth for Canada**, Toronto: McClelland and Stewart, 1981.
105. Par exemple T.J. Courchene et al., **Reaction : The National Energy Program**, Vancouver : The Fraser Institute, 1981.
106. **Canada's Resources and the National Interest**. A Report by an Independent Task Force on the Development of Canada's Mining and Petroleum Resources. Initied by the Canada West Foundation. 1977, p. 30.

## **THE FATE OF CANADA BETWEEN UNDERDEVELOPMENT AND POSTINDUSTRIALISM**

**Alexander J. MATEJKO**

*University of Alberta*

The growing gap between the Quebecois and the anglophones in Canada is only one of the recurring problems of the country which in many respects is still one of the best off in the world. Canadian society has remained very rich (GNP \$9,000 per capita in 1977) even if the real GNP growth has stayed around only one percent during the second half of the 1970s. However, Canada is still a semi-peripheral country dependent on the U.S. economically as well as culturally (Mardsen & Harvey 1979: p. 225). This is particularly evident in the control of Canadian market exercised by the foreign owned big corporations (Marchak 1979) but also in the difficulties to establish a clear collective awareness and an unequivocal national identity.

Canada has to play an active international role and her multiethnic content may be in this respect even an important asset but there is a need to reinforce adequately the collective consciousness of Canadians of their world place as well as world responsibility. The semi-peripheral status of Canada remains still a burden of the colonial past and there is a growing awareness among Canadians, especially the young generation, that the provincial and ethnic parochialisms endanger the country not less than undeveloped economic structure, dependence on foreign capital and heavy unemployment.

### **THE ECONOMIC BASIS**

The standard of living in Canada is high in several dimensions. The share of food expenditure in the total family budget is a reliable indicator of social wellbeing because this expenditure remains in absolute numbers relatively stable with the growth of family income. According to 1977 data (personal consumer expenditures) Canadians spend fifteen percent on food and non-alcoholic beverages, two percent on tobacco and approximately three and a half percent on alcoholic beverages. Together on all these three items Canadians spend less than people respectively in Scandinavia, Holland, West Germany and the U.K., as well as much less than in Italy (40 percent in 1973) and in the richest among the East European countries. For example, in Poland food takes almost three times more of the personal consumer expenditures than in Canada. The personal expenditure on food, tobacco and alcoholic beverages has declined in Canada during the period 1962-1977 from 25 percent to 20 percent, while at the same time the share of expenditure on recreation, entertainment, education and cultural services has doubled and now is the same in Canada as in the U.S.

Canadians have comfortable housing conditions even if the cost of housing has grown quite substantially. Life of married Canadians is concentrated mainly at home with shopping being done to a large extent in large neighbourhood shopping centres. Two-thirds of Canadian families own their homes and that is one of the highest indicators in the well-to-do societies. Even in the cities with over 100,000

population only 40 to 50 percent of inhabitants live in apartments, and the rest in their own homes. In Canada the occupancy congestion of housing (the average number of inhabitants per room) is approximately the same as in Sweden or the U.K. but much better than in Japan, France, Hungary and Czechoslovakia. Almost all Canadian households have refrigerators and TV sets; nine-tenths of them have bathrooms, vacuum cleaners, and electric ranges. Over half have one automobile (23 percent have two or more) and color TV sets. Almost a half have automatic washers and clothes dryers.

The wellbeing of Canadians depends to a large extent on international trade which in 1977 was equal to 21 percent of the GNP, the same as in West Germany. The relative competitive power of Canada on the world markets is a crucial factor in the welfare of the total population. Less than one-tenth of Canada's exports are finished products (excluding motor vehicles and auto parts); the raw materials and the resource-based products such as wheat, lumber, pulp and paper are the basic export goods on which Canada has to depend. In exchange for her minerals, Canada is importing more manufactured goods per person than any other major nation: twice the European average and four times the U.S. average. It is not surprising that the domestic manufacturing industry suffers. The capacity utilization in the Canadian industrial sector has diminished from over ninety percent in the 1960s and the early 1970s to not much over 80 percent in the period 1975-78. Among other things, the sales of "Made-in-Canada" colour TV sets have decreased from around 600,000 in 1973 to one-fourth of this number in 1978.

Manufacturing is underdeveloped and the third sector seems to be overdeveloped. In the period 1951-1975 the primary industries have diminished in the total employment from 23 to 7 percent manufacturing and construction together from 33 to 27 percent, and all remaining service-oriented industries have grown from 44 to 64 percent. In comparison with several developed countries, Canada has developed much faster her services but has remained much behind in the transformative sector (Singelman 1978: p. 111). The growing oil trade deficit and substantial subsidies in order to keep the domestic oil price down, as well as the growing oil consumption (private automobiles consume 30 percent of Canada's oil) all add to the economic problem. Because of the adverse climatic conditions, in Canada the energy consumption is twice as high per person as in West Germany. Over half of the energy comes from oil. Due to the depreciation of the Canadian dollar (17 percent against the U.S. dollar in the period 1976-1978) exports have grown more quickly and imports have grown more slowly than before but not enough to secure a much better balance of payments (deficit of almost two billion dollars at the end of 1978).

The great dependence of Canada on the U.S. is one of the most important factors in the whole life of the country. Seventy percent of imports and exports related to the U.S. make Canada very dependent on the current developments in that country. In the period 1963-1973 the share of merchandize exported to Europe (including the U.K.) diminished from 24 percent to 14 percent, while it grew to the U.S. from 56 to 68 percent. U.S. investors control 27 percent of Canadian non-financial assets, 29 percent of corporate sales and 39 percent of corporate profits (1975 data). Foreign interests control 58 percent of all Canadian manufacturing, 98 percent of chemical processes, 74 percent of gas and oil, and 65 percent of mining. Direct foreign investment constitutes only one percent of the GNP in the U.S. but 21 percent in Canada (1975 data). The U.S. investment in Canada constitutes one-quarter of the U.S. total foreign investment. Approximately one-fifth of the Canadian labour force are employed by these foreign controlled

industries. Canadians invest mostly in the U.S. which makes the dependence of Canada on the U.S. even deeper. From the total Canadian direct investments abroad in 1975, 53 percent were located in the U.S. and 10 percent respectively in Brazil and in the U.K.

The development of the Canadian economy would require the opening of new markets and some great investments allowing it to match the toughening international competition. So far investments play a lesser role in Canada than among her competitors. In the period 1965-1975 Canada spent 22 percent of the GNP on fixed capital investment in comparison with 33 percent in Japan, and 25 percent respectively in France and Germany. In the early 1960s the cost of labour in Canadian manufacturing was about 60 percent of the U.S. level but in the middle 1970s, before depreciation of the Canadian dollar, it fluctuated temporarily much above the U.S. level. Canada is not able anymore to compete on the international markets on the basis of lower labour costs. Also, inside the country there is a constant pressure for higher wages, often in excess of productivity gains.

The Canadian society remains as a free enterprise economy but the role of the public sector has grown substantially. The government spends or transfers 43 percent of the GNP (only 20 percent in 1950) in comparison with 32 percent in the U.S. In 1975 the government owned 19 percent of assets, 5 percent of sales and 9 percent of pretax profits in comparison with respectively 48, 61 and 47 percent owned by Canadian private business and respectively 38, 34 and 44 percent owned by foreign companies. Over one-fifth of all working Canadians are employed in the public sector. In the period 1951-1973 the share of employment by public administration, defence, community, recreation business and personal service grew from 18 to 33 percent; it nearly tripled in public administration from 1946 to 1975. There is general pressure on the public sector to support the development of a welfare state even at the expense of a higher deficit (it has grown from 1 to 5 percent of the GNP in the period 1971-1978), indebtedness (one-third of the GNP), inflation, and the growing labour costs. The federal deficit has consequently jumped from \$4 billion to almost \$11 billion in the short period 1975-1978.

## **CHANGES WITHIN THE SOCIO-DEMOGRAPHIC STRUCTURE**

The economic problems of present day Canada have, among other things, a socio-demographic basis. The population is just not large enough to secure a satisfactory domestic market for its mass production and the vastness of the Canadian territory makes the transportation of goods and people relatively expensive. Only five percent of Canada's land is appropriate for commercial crops but one-fifth of the country's foreign exchange comes from agriculture. More than 70 percent of the population live on approximately 0.1 percent of Canada's land. Over 90 percent of the population is urbanized (urban population plus the rural non-farm population) however there is still a vivid farming and pioneering tradition.

The present day Canadian population is characterized by a high life expectancy, the transformation of the demographic balance between various age groups, the diminishing size of households, the growing role of one person households, and the relatively high rates of territorial and job mobility of the population, as well as by changes in the family patterns. The latter are not only influenced by the growing educational levels of women and their gainful employment but also by the relatively high standards of a society which is highly urbanized and consumer-oriented.

The decline of the population growth in Canada due to lower fertility and also lower immigration has great consequences for the domestic market as well as for the manpower balance. The dependency rate becomes more favourable when the relative number of children declines, but at the same time in the long run any country becomes handicapped in its growth when there are not enough people in the younger age categories.

The immigrants contribute not only as new manpower (if there is a demand for their work) but also as consumers (Thomas 1973). In the late 1940s and the 1950s Canada has gained a great deal from European immigration. Traditional fears among local Anglo-Saxons that the arrival of foreigners would undermine the unity of the country have proven to be unjustified. Immigrants from the lower social classes are very pleased with the new opportunities for themselves in Canada. As Richmond has found in his research, the experience of immigrants of downward occupational status mobility, followed by recovery or improvement of status, has led to higher levels of their satisfaction and adaptation to Canada. The occupational status dislocation is associated with an increased probability of the immigrant's identifying closely with Canada (Richmond 1967: p. 275).

Canada has traditionally depended on external human resources and simultaneously until recently had delivered her own people to the U.S. Net migration constituted close to half of the total population increase in the first decade of the 1900s and around one-fourth in the period 1950-1970. In the seventies the numerical size of immigration has diminished considerably, but the same trend has occurred with new emigration. Now the latter is equal to around 40 percent of the former. More than a third of the new Canadian population comes from immigration and this is related to the much lower natural increase. The yearly total growth of the population in Canada has diminished from three percent per year in the 1950s to almost two percent in the 1960s and only around one percent in the 1970s. There is a problem of whether or not this low growth rate will be enough in the long run to secure a promising future for the whole country.

In addition, various age groups show highly unequal growth rates. In the period 1971-76, the whole Canadian population increased by 7 percent, the population sixty-five and over by 15 percent, and the children age fourteen and below decreased by 8 percent; the age group twenty to thirty-four has increased by 20 percent. This means that the adult population has grown in numerical importance.

The changing life styles of present day Canadians influence the size and the role of the family as a basic social unit. Families are in general becoming smaller. The average size of Canadian households has declined from four persons in the beginning of the 1960s to three persons in the late 1970s. The share of one or two member households has grown in the period 1966-1976 from 25 to 40 percent. In 1976, 17 percent of all households were of the nonfamily variety; over half of these were single households. The share of one person households has grown in the period 1951-1971 from 7 to 13 percent of all Canadian households. The husband-wife families still represent nine-tenths of total families even if the divorce rate has grown from 138 to 236 per 100,000 population during the period 1971-1976 (36 in 1961). More than half of the divorced of either sex fall within the thirty to forty-nine age group. The Canadian divorce rate is less than half of the U.S. divorce rate but much higher than in several European countries or in Mexico.

A very important fact is that not only do the families become smaller but in addition the mobility of Canadians is quite high. Half of the population moved in the period 1971-1976, and in most cases crossed a municipal boundary. The mobi-

lity between various provinces involves approximately four percent of the population per year. People from Quebec move mostly to Ontario and the West. Recently the West has become the major beneficiary of the general population mobility. The job mobility in Canada is higher by 20 percent than in the U.S., by 50 percent when compared to France and by three times in comparison with West Germany. In 1975, approximately two-fifths of all participants in the labour force changed their jobs, entered the labour force or left it, or became unemployed (People and Jobs 1976).

The growth of mobility and consumerism in Canada correlates with the growth of deviance. Canada is still not experiencing crime rates equal to the U.S. but the Canadian rates have doubled (per 100,000 population) in the period 1964-1974 in cases of murder, rape, and theft, etc. They are particularly high in big cities. The growth of violent and property offences was even faster among adults than among juveniles. Also, the percent of women in property crimes has grown in the period 1962-1974 from 7 to 18 percent.

## THE CHANGING VALUES

Traditionally religion used to provide a strong social bond and cohesion in society but in the Canadian case it did not work this way from the beginning because of the denominational diversity. Catholics among Canadians have grown in the period 1921-1971 from 39 to 46 percent. On the other hand among the Canadian Roman Catholics only one-fifth are British and three-fifths are French. The uni-ethnic denominations do exist in Canada (Jewish, Ukrainian Catholic, Greek Orthodox, Mennonites, Hutterites) although they are numerically overshadowed by the ethnic mixture in other religious groups. For example, among people of Polish ethnic origin, traditionally Roman Catholic, in 1971, 29 percent were not Roman Catholics.

It is known from public opinion polls that during the 1960s and 1970s church attendance has slumped in Canada quite severely. Among Catholics it has diminished from almost 90 percent to around 60 percent, among Protestants from over 40 percent to less than 30 percent. The most severe drop in attendance appears among French-speaking Catholics, followed by English-speaking Catholics. Regular attendance at church is still much higher among Catholics than among Protestants; however even among the Catholic Anglophones one-third do not attend church regularly. The older people attend church more often than the younger ones.

Christianity becomes exposed to questioning and criticism. The churches are experiencing difficulty in maintaining moral authority over their members. The young generation is particularly vulnerable to anticlericalism and secularization. In this respect it is quite characteristic that in the period 1961-1971 the number of small children per one thousand Catholic women in the age 15-44 declined from 666 to 403. Survey data show that Catholics do not differ very much from Protestants in the utilization of contraceptives.

All this does not necessarily mean that Canadians are becoming atheists or agnostics. Only one-tenth of Canadians in comparison with one-fifth in the Benelux countries, the U.K. and France think that religious beliefs are not at all important for them (Social Indicators 1977: p. 55). Canadians are now too preoccupied with the practicalities of their daily lives and leisure to consider seriously the philosophical basis of their existence. Religion in Canada still remains the part and parcel of

a relatively comfortable style of life and probably only some higher measure of social instability may stimulate a more active approach to the religious problems.

What are the other factors which bring people together in Canada? Anti-American feelings are quite often interpreted as unifying Canadians. How much negative orientation towards the U.S. really does exist in Canada may be a matter for debate. According to 1974 comparative survey data, only a little over 20 percent of the Canadian respondents, approximately the same among the elite as among the general public, felt that proximity of their country to the U.S. is too close; this was similar as in France but much less than in Italy, Brazil, Mexico or Japan. On the other hand, the Canadian general public felt in a little over 20 percent of the cases that the proximity of their country to the U.S. was not close enough — not much less than in West Germany or among the French elite (Social Indicators 1977: XLIX).

Canada is an ethnic mosaic although the progress of reduction of the whole society to the two statutory ethnic groups appears to be quite fast with the spread of mass education and the socio-economic upgrading of several ethnic groups that traditionally used to be underprivileged. Canadians with English or French as their mother tongue constitute close to 90 percent of the whole population. The French are strong in Quebec (80 percent) and in New Brunswick (33 percent). Among the nonstatutory groups are mainly Germans (2 percent) Italians and Ukrainians (1 percent). The English language is used daily at home in Canada by almost all ethnic Scandinavians, 80-90 percent of ethnic Dutch, Germans and Jewish, three-quarters of ethnic Ukrainians and Poles, half of Asians, but only two-fifths of Italians and one-seventh of French.

It is interesting to ask whether present day Canada differs in any substantial respect from the image of **The Vertical Mosaic** created by John Porter (1965) on data from the 1950s and the early 1960s. This image still dominates the Canadian social sciences, inspiring research (see, among others, Clement 1975, 1977), as well as stimulating debate on the nature of Canadian society (Heap, ed, 1974). The image of an ethnically fragmented and inegalitarian society ruled at the top by the Canadians of British origin has still its validity. According to data provided by D. Olsen for the period 1953-1973, in the state elite the British have remained heavily over-represented, the French slightly under-represented, and all the others most heavily under-represented (Panitch 1977: pp. 199-218). The traditional establishment is still well-entrenched and closely linked to the U.S. business circles. This establishment shows an evident tendency of self-perpetuation (Clement 1975). Porter located the sources of Canadian retardation in "a fragmented political structure, a lack of upward mobility into its elite and higher occupational levels, and the absence of a clearly articulated system of values, stemming from a charter myth or based in an indigenous ideology" (Porter 1965:558). These sources of weakness are still with us and in some fields they have become even much more acute.

On the other hand some new trends have entered the Canadian scene and have become of a growing importance. One of them is the rising educational level of the whole population, and especially the young generation. In 1976 almost two-fifths of Canadians had at least the secondary education. In 1975, among Canadians 25 years old, one-fourth had at least some college education when in 1955 high-school graduates constituted only a quarter among the young people at the same age level. The post-secondary enrollment in the Canadian population aged 18-24 was in 1976 not much behind the U.S. (level 19.5 versus 24 percent). The level of aspirations in Canada is rapidly becoming uniformly high

thanks to the impact of mass education. The class and ethnic differences in educational aspirations are diminishing even if the actual attainment remains unequal. Canada spends on education over twice as much per pupil as the U.K., West Germany, Japan or France; the fees paid by the university students cover only 11 percent of the actual cost.

The ethnic factor seems to change its role in comparison with the past. Most of the ethnic groups have shared in the socio-economic achievements of the country and their relative positions have improved — even if their relation versus the establishment has not much changed, except in the case of the Quebecois. In the anglophone Canada English dominates universally at the family home but many “ethnics” still preserve their traditional allegiances without meeting any substantial discrimination. There is a partial fulfillment of the prediction by Porter that cultivation of the ethnic differentiation would necessarily lead to the weakening of the Canadian identity and perpetuation of the social inequalities. The case of Quebecois should be in this respect treated separately from the other ethnic groups. Porter is right that “ethnic differences have been important in building up the bottom layer of the stratification system in both agricultural and industrial settings” (Porter 1965: p. 73). However, he had underestimated the processes of educational and economic upgrading experienced by several ethnic groups during the 1960s and the 1970s.

What keeps the nonstatutory ethnic group communities alive is to a large extent status competition (Lopata 1976). The prestige hierarchy inside an ethnic community has been for many “ethnics” a convenient and fully acceptable occasion for status crystallization. Having in general great difficulties to establish their status outside of their own community because of language difficulties, differences in the religious background, low educational level and the lack of strong achievement motivation, immigrants from the foreign countries have had to rely mainly on their own religious congregations, mutual benefit associations, centres of patriotic activity, families, friends and neighbours. The internal diversity and incohesiveness of most ethnic groups and the long tradition of internal splits and struggles may be explained by the intensive search for status. For example, the fund raising activities have remained in many cases highly decentralized probably because this has enabled a large number of local leaders to enjoy power and prestige. Conflicts between various ethnic leaders and officers frequently have dramatized the status competition.

## **SOCIAL INEQUALITIES**

Canada does not belong to the countries with a particularly high inequality of incomes (Sawyer 1976) yet this inequality is evident and quite persistent. The share of the lowest 20 percent of Canadian households has been from the 1950s until now four percent of the total income, while the upper 20 percent of households have consistently controlled over two-fifths of the total income.

The income tax and the transfer payments reduce to some extent these income disparities. Progressive taxation takes away only one or two percent from the lowest income recipients whereas it absorbs around 20 percent of the income over \$20,000. The transfer payments account for a major portion of income at the lowest income level and only for a few percent at the income level over fifteen thousand dollars (1974 data).

In spite of the redistribution effected by the government the distribution of incomes remains very uneven. In the mid-1970s one-third of all families and two-thirds of the unattached individuals earned less than a half of the average family income. On the other hand, one-seventh of all families earned over one and a half of the average family income and one-twentieth of all families earned at least twice as much as the average family net income (after tax). Over two-fifths of all families earned more than the average net income but less than double the average net income. The disparity of income before tax between the highest quintile and the lowest quintile has increased in the period 1965-1975 from nine times to eleven times. According to the analysis done by D.W. Henderson and J.C.R. Rowley (1977) for the period 1965-1973, there has been an overall trend towards greater inequality in the distribution of total income across all family units.

There are also the pronounced disparities of the income distribution between the rural and urban population as well as between the regions (Mardsen & Harvey 1979: pp. 147-156). Inhabitants of the urban areas are better off if one ignores the local differences in the costs of living; people in the Atlantic Provinces and in Quebec are worse off than the residents in the rest of Canada, while the people in Ontario, British Columbia and Alberta are better off. From a cross-regional perspective there are also some substantial differences in the social inequality of the family incomes. While in Ontario and B.C. the higher income categories dominate the whole structure, in the Atlantic Provinces and in Quebec the lower income categories are relatively more numerous and the income inequality manifests itself more evidently whereas the Prairies are in-between.

The income disparities between various groups of the Canadian population have become aggravated along with the progress of inflation. It is a well-known fact that even under the temporary wage and price controls in Canada the occupational groups with strong bargaining power had managed to considerably improve base wage rates, and salaries, as well as varied employee benefits. On the other hand the occupational categories with low bargaining power have been on the losing side. The well-to-do people are in many respects in a more privileged position because they own their homes (four-fifths in comparison with three-fifths on average among all Canadians), and spend relatively less on food, transportation and housing (40 percent in comparison with 70 percent among the low income people). Their assets are in real estate, commercial assets, shares, bank deposits, etc. According to the estimate of the Economic Council of Canada, inflation has financially helped "the relatively young middle-and-upper-middle-class people who had purchased homes prior to, or at the beginning of the period" of inflation (Economic 1976: p. 23). The losers "have been the poorest and oldest groups, and those among the very rich who held large amounts of financial assets" (*Ibid.*).

Not only in Canada but also in several other developed countries there are pockets of poverty that survive or even grow not because of some evident negligence among their members or among the society in general, but because of much more objective reasons.

For example, take the case of the Canadian Indians and Inuit. The number of Indians has grown since the turn of the century from 128,000 to around 300,000 (among Inuit even more: from 2,000 to around 20,000) due to the decline of death rates, particularly among infants, improved health of the population and the high natural increase. Housing conditions have also improved. At the same time Indians have remained relatively uneducated, dependent on the Federal Government for their basic income, vulnerable to heavy drinking and violence, without any real opportunity to find permanent

employment and stability. Two-thirds of them have remained on reserves (73 percent in 1960) which at least provide them with the opportunity to obtain some governmental assistance and to enjoy the ethnic community feeling. However, on the reserve in the great majority of cases there is no economic future. The numerical share of the younger generation is growing but without any employment opportunities for them, thus leading to an aggravation of the situation.

Indians are just a small part of the whole army of people who for various reasons are not gainfully employed and have within the Canadian welfare society some guaranteed rights to obtain assistance.

## THE FUTURE OF CANADA

Canadians share with the remaining Western world the advantages of a fast historical growth of material wellbeing but also face its socio-moral costs characteristic of the developed market society overburdened with social welfare services while at the same time reaching its limits of growth. The Canadian society enjoys the status of a service-oriented welfare state at a high level of consumption. However, the hard realities shared by Canada and several other Western countries make necessary a gradual change towards a conserver society. In order to maintain the present day high standard of living Canadians would have to export more and more of their natural resources in order to cover the rising cost of imports (the value of imported merchandise has grown by almost 50 percent in the period 1974-1978), promote their own manufacturing (it has grown by only 20 percent in the period 1973-1978), open more jobs for the young generation (the average unemployment rate for the period 1974-77 was over 12 percent in the 15-24 age group, and twice as much among these with only elementary education), secure industrial peace (Canada has one of the highest strike rates in the world), and make the public sector more efficient and productive. Canada's heavy dependence on the U.S. has helped historically to develop the economy but at the same time has also contributed to short-sighted consumerism and welfarism not adequately substantiated by the industrial development. Employment in manufacturing has grown in the period 1951-1975 by only 45 percent while the total employment has grown by 83 percent. Employment in Canada is at the relatively high level of 58 percent of the population in the age 15 years and over and the total labour income has almost doubled in the short period 1974-1978 exercising heavy inflationary pressure. However this has not assured an adequately stronger economic position of the country.

How much new economic initiative is promoted? Canada spends relatively much less on research and development than other developed countries. Over 90 percent of all gainfully employed people are paid workers; the share of self-employed has dropped in the period 1957-1976 from 17 percent to 9 percent. Big complex organizations dominate the market: in motor vehicles, iron and steel mills, petroleum refining, smelting and refining, electric wire and cable, distilleries and tobacco products over two-thirds of the production value are accounted for by four leading enterprises, and this means a high industrial concentration. For several years the public sector has been the major supplier of new jobs for Canadians.

The fast growth of employment in Canada (by 25 percent in the period 1971-1979), particularly in the public services, will not be able to continue, and the unemployment will grow or at least remain in the same high level of over 8 percent if there is not a major breakthrough in the economic trends and policies. The leisure and

the immediate consumption orientation have to be sacrificed for the sake of the long-range investments in manufacturing and other labour-intensive fields.

The multicultural character of the Canadian society may become a reality by exposing Canadians to the whole variety of cultures potentially available from the various segments of the whole society. It is necessary to make a very clear distinction between the socio-political considerations represented by various groups, and the problem of culture in the genuine sense of this word. The multicultural policy of the previous liberal government was oriented to the sponsorship of various group activities of marginal cultural importance, and not oriented enough toward the enrichment of the Canadian culture as gaining input from the national cultures with a universalistic value. In the "global village" of the modern world Canadians can succeed in the long run only by exposing themselves to universalistic ideas and experiences. Overcoming Canadian parochialism is perhaps what multiculturalism should be about.

Canada consists of people who differ in their religious and ethnic background but the impact of a market society reduces them to the role of consumers who all strive for the high standard of living, even if Canadians already belong to the most well-to-do citizens of the world. In this respect Canada follows closely the U.S. pattern of competitiveness in the materialistic and individualistic spheres. The country becomes exposed to the contradictions typical for a highly developed capitalistic society (Bell 1976; Matejko 1978). The progressing decline of religious beliefs and practices in Canada reinforces the one-sided egoistic approach to life and society that leads to the excessive demands and anxiety. The centrifugal tendencies in Canada originate to a large extent from the wide spread anomie which feeds dissatisfaction and makes people particularly vulnerable to negativism as an easy answer to the current problems of their own society. Primary groups, the basic sources of any genuine socialization, have become weakened by the development of a depersonalized mass society based on the general U.S. pattern.

Several major problems of present day Canada have their deep roots in the narrow scope of interests and concerns of individuals and groups who are unwilling or unable to reach beyond their own micro-world and pay serious consideration to the public interest of the whole country. In this respect there is an evident gap between the "organic solidarity" (Durkheim) based on the greatly developed modern division of labour, and the fragmentation of the socio-moral fibre of the society resulting from the cult of individualism. The manipulatory character of a mass society made in the U.S. and transplanted into Canada does not help to achieve a high level of collective maturity. The body politic, so effective in the struggle for popularity and votes, is helpless when dealing with the crucial disintegrative trends related to inflation, unemployment, poverty pockets, crisis of education, mutual relations between both statutory ethnic groups, aggravated industrial relations, industrial underdevelopment, etc. (M. Crozier et al. 1975: pp. 203-211).

The pressure from inside as well as from outside is growing and the critical issues of present day Canada need a new approach which would go beyond the traditional bureaucratic ways of policy formulation. It is not only the problem of less governmental secrecy and more skilled expertise but also an issue of showing the courage, imagination and ability by the whole country to entertain some new ways of problem solving. For example, it appears to be paradoxical that any full development of Canada's natural potential will not become possible without a considerable growth of immigration but at the same time under the current conditions of consumer spending, the provincial control of resources and the wide foreign control of the economy any substantial increase of the population through immigration

looks almost impossible. There is no chance that the natural increase will become in the foreseeable future the source of any substantial multiplication of Canada's human resources. Therefore, Canada needs more immigration on a selective basis to stimulate the economy not only in terms of the productive forces but also in terms of growing consumption.

With the widening employment of women, lower age of the first marriage and the growing divorce rate there is a problem of how to strengthen the family ties, and especially how to overcome the generation gap. In order to help families it seems necessary to mobilize several resources which would extend the scope of social bonds, neighbourhood associations, etc. and provide the nuclear families with some additional support. This is particularly valid for broken homes, households of the nonfamily variety, families of people who are new arrivals in a given area, etc. The network of the substitutive "extended family" institutions is of growing importance in the present day Canadian society. The example of Sweden is in this respect very illuminative and encouraging.

The mass consumer society may be highly beneficial for the aggressive and highly ambitious individuals, as well as for the business concerns, but it is disastrous for the socio-moral fabric of the society which becomes internally split into various conflictual interest groups and bureaucratized institutions among which each has only its own privatized goals in mind. The traditional socializing agencies, primarily the family, have become highly endangered under such circumstances. The welfare state has been in general unable to fulfill this role due to its impersonality, anonymity and bureaucratization.

We Canadians are still under the influence of a myth that the material abundance of the "post-industrial" society will automatically solve all our social, economic and political ills. The growing energy crisis makes us more and more aware that it may not work this way. The conserver society imposes on us the understanding of unavoidable material limits but at the same time hopefully will stimulate our understanding that the socio-moral resources are perhaps our most important asset. We have to learn how to organize our society in such a way that this asset would be fully utilized. Instead of depending on a society consisting of bureaucratically manipulated consumers and producers we should strive to develop a society consisting of autonomous groups open to spontaneity and eager to reconcile their own concerns with the public good. John Crispo is right claiming that "the ultimate choice now beginning to confront all modern industrialized societies is between highly bureaucratized and centralized corporate and technocratic systems and a series of reasonably well balanced and interdependent quasi-autonomous sub-systems. Collective bargaining could prove to be one of the first of these sub-systems of democratic pluralism to be jeopardized if the choice even begins to go wrong way. For this reason labour and management could be risking everything if they do not consider more carefully, earnestly and openly all of the alternatives which are still freely available to them" (Crispo 1978: p. 174).

Canada in terms of her employment structure and the demands of her population constitutes at the present time a post-industrial society but the industrial basis of common wellbeing has remained definitely underdeveloped. There is in the country an obvious need of the large-scale and long-range industrialization policy and the much better utilization of natural resources. The reform of the industrial relations system in the spirit of industrial democracy is practiced very effectively in Scandinavia and West Germany and this is one of the most important socio-technical tasks of national importance.

Canada deserves more participatory democracy (Porter 1961), better economic policy, more reasonable utilization of natural resources, larger employment opportunities for Canadians (not necessarily only in services). However, in order to secure a better future for the whole country it is necessary to stimulate a much more effective socialization in all fields of the collective activity. During the 1970s the strike activity has doubled and Canada has been endangered in her wellbeing by the lack of industrial peace. The wages are growing together with inflation (wage close to \$300 per week on average in the beginning of 1979 and 10 percent inflation); the middle class standard of living has become a common expectation even if only part of the population is financially able to achieve this standard; quite many Canadians live beyond their means. The liberal values of the Canadian school system reinforce the progressing "revolution of rising expectations". The rights of citizens are given priority over their responsibilities. The voluntary nature of military service also contributes to the spirit of wellbeing and individualism as the most important human attributes of Canadians.

In the conserver society an effective socialization is of crucial importance in addition to a formalized social discipline. As long as the model of a conserver society might become a growing necessity for Canada, there will be an evident interest in some basic transformation of the current patterns of social organization. Probably in the long run it will be unavoidable to restrict several immediate satisfactions of Canadians but at the same time to offer them more occasions of co-responsibility and co-decision making.

## SOURCES

- Andrew ARMITAGE (1975): **Social Welfare in Canada**, McClelland & Stewart.
- André BEAUCAGE (1976): **An Outline of Canadian Labour Relations System**, Ottawa: **Labour Canada**.
- Daniel BELL (1973): **The coming of Post-Industrial Society, Basic Books**. (1976): **The Cultural Contradictions of Capitalism, Basic Books**.
- James BENNET and Jacques KRASNY (1977): **Health Care in Canada**, Toronto; **The Financial Post**.
- M. BURNSTEIN et al. (1975): **Canadian Work Values**, Ottawa; **Information Canada**.
- Canada Year Book 1978/79** (1978): Ottawa: Supply and Services Canada.
- S.D. CLARK (1976): **Canadian Society in Historical Perspective**, McGraw-Hill Ryerson.
- Wallace CLEMENT (1975): **The Canadian Corporate Elite**, Toronto: McClelland & Stewart. (1977): **Continental Corporate Elite**, Toronto, McClelland & Stewart.
- Charles J. CONNAGHAM (1976): **Partnership or Marriage of Convenience?**, Ottawa: **Labour Canada**.
- John CRISPO (1978): **Industrial Democracy in Western Europe. A North American Perspective**, Toronto: McGraw-Hill Ryerson.
- Michel J. CROZIER, Samuel P. HUNTINGTON and Joji WATANUKI (1975): **The Crisis of Democracy**, New York: **New York University Press**.
- CRYSDALE, STEWART and LES WHEATCROFT, eds. (1976): **Religion in Canadian Society**, Macmillan of Canada, **MacLean-Hunter Press**.
- CRYSDALE, STEWART and Christopher BEATTIE (1977): **Sociology Canada**, Toronto: **Butterworth**.
- The Current Industrial Relations Scene in Canada** (1976): Kingston: Queen's University, Industrial Relations Centre.
- CURTIS, James E. and William G. SCOTT, eds. (1973): **Social Stratification: Canada**, Prentice-Hall of Canada.
- DROUIN, Marie-Josée and B. BRUCE-BRIGGS (1978): **Canada Has a Future**, McClelland & Stewart.
- Economic and Social Indicators** (1975): Ottawa: **Information Canada**.
- Economic Council of Canada** (1975): **Twelfth Annual Review — Options of Growth**, Ottawa: **Information Canada**. (1976): **Thirteenth Annual Report. The Inflation Dilemma**, Ottawa: Supply and Services Canada. (1977): **Fourteenth Annual Report. Into the 1980s**, Ottawa: Supply and Services Canada.

- Dennis FORCESE (1975): **The Canadian Class Structure**, McGraw-Hill Ryerson.
- John D. HARBON (1974): **Canada Without Quebec**, Musson Book Comp.
- James L. HEAP, ed. (1974): **Everybody's Canada: The Vertical Mosaic Reviewed and Re-examined**, Toronto: Burns & MacEachern Ltd.
- S.W. HENDERSON and J.C.R. ROWLEY (1977): **The Distribution and Evolution of Canadian Family Incomes 1965-1973**, Discussion Paper No. 91, Ottawa: Economic Council of Canada.
- Harry H. HILLER (1976): **Canadian Society**, Prentice-Hall of Canada.
- Household Facilities by Income and Other Characteristics** (1978): Statistics Canada, (13-565).
- W.E. KALBACH and W.W. McVEY (1971): **The Demographic Bases of Canadian Society**, Toronto: McGraw-Hill.
- The Labour Force: Flows into Unemployment** (1978): Statistics Canada (71-001).
- Robert LAXER (1976): **Canada's Unions**, James Lorimer and Comp.
- Helena LOPATA-ZNANIECKI (1976): **Polish Americans: Status competition in an ethnic community**, Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Ronald MANZER (1974): **Canada: A socio-political report**, Toronto: McGraw-Hill.
- Lorna R. MARDSEN & E. HARVEY (1979): **Fragile Federation: Social Change in Canada**, Toronto: McGraw-Hill Ryerson.
- Patricia M. MARSHAK (1975): **Ideological Perspectives on Canada**, McGraw-Hill Ryerson. (1979): **In Whose Interest? An Essay on Multinational Corporations in a Canadian Context**, Toronto: McClelland & Stewart.
- Alexander J. MATEJKO (1977): **Contradictions of the Service-Oriented Society and their Socio-technical Implications**. Paper for the Congress of Planning, Legislation and Freedom. Rotterdam: Erasmus University. (1978): **Limits of the Welfare State Growth**. Paper for the 9th World Congress of Sociology. Uppsala. (1979): **The Canadian Labour Market and Its Impact on Blue Collar Workers**. Paper for the 3rd Conference on Blue Collar Communities. Windsor.
- Wilfred B.W. MARTIN and Allan J. MACDONNELL (1978): **Canadian Education. A Sociological Analysis**. Prentice-Hall of Canada.
- Gerald B. McCREADY (1977): **Profile Canada: Social and economic projections**. Georgetown: Irwin-Dorsey.
- Mobility Status** (1978): Statistics Canada (92-828).
- Peter C. NEWMAN (1975): **The Canadian Establishment**, Toronto: McClelland & Stewart.
- Out of School — Into the Labour Force** (1978): Statistics Canada (81-570).
- Leo PANITCH, ed. (1977): **The Canadian State: Political economy and political power**. University of Toronto Press.
- People and Jobs** (1976): Ottawa: The Economic Council of Canada.
- Perspective Canada** (1974): Ottawa: Information Canada. (1977): Ottawa: Supply and Services Canada.
- John PORTER (1961): "Power and Freedom in Canadian Democracy" in **Social Purpose for Canada**, ed. M. Olivier, Toronto: University of Toronto Press. (1965): **The Vertical Mosaic. An Analysis of Social Class and Power in Canada**, Toronto: University of Toronto Press.
- Anthony H. RICHMOND (1967): **Post-War Immigrants to Canada**, University of Toronto Press.
- M. SAWYER (1976): "Income Distribution in OECD countries" **OECD Economic Outlook. Occasional Studies**, Paris: OECD.
- Joachim SINGELMAN (1978): **From Agriculture to Services. The Transformation of Industrial Employment**, Beverly Hills: Sage Publications.
- Social Indicators 1976** (1977): Washington: **The U.S. Government Printing Service**.
- Statistics Canada (1975-77): **Income after Tax, Distributions by Size in Canada 1971, 1972, 1973, 1974**. Ottawa, Cat. 13-210.
- Structural Aspects of Domestic and Foreign Control in the Manufacturing, Mining and Forestry Industries** (1978): **Statistics Canada** (31-523).
- Lorne TEPPERMAN (1975): **Social Mobility in Canada**, McGraw-Hill Ryerson.
- Brinley THOMAS (1973): **Migration and Economic Growth**, Cambridge: At the University Press.
- Women in the Labour Force** (1975): Ottawa: **Information Canada**.



## LETTRE DU CANADA FRANÇAIS

Axel MAUGEY  
Université McGill

Au Canada français, la nouvelle décennie littéraire se présente sous les meilleurs auspices. D'aucuns craignaient que l'histoire fût la parente pauvre des années à venir ; eh bien non ! anthologies, dictionnaires, textes critiques et essais se succèdent à un rythme appréciable : celui de la fécondité.

Longtemps tournée vers les obsessions d'antan, que ce soient les sarcasmes voltairiens ou les jeux de mots plus récents de Maurice Duplessis, la gent littéraire préfère aujourd'hui élucider un passé encore méconnu et préparer les stratégies de l'avenir.

Depuis 1940, chaque décennie a vu un groupe de créateurs réagir contre les harcèlements d'une société peu encline à tolérer leur fantaisie, leur présence, leur génie. Sur ce projet, Jean Lemoyne et plusieurs autres essayistes de talent ont laissé des pages émouvantes.

D'abord, peintres et poètes, fouettés par le « refus global » de Paul-Émile Borduas, rendirent un hommage justifié à la culture nouvelle défendue contre vents et marées par les maîtres du modernisme européen. Puis, dans les années 50, autour des Éditions Erta et de l'Hexagone un mouvement irréversible naquit : il réussit à instaurer une relation nouvelle entre le créateur et le public. Rapidement, « l'engagement » eut son mot dire.

A la mort de Maurice Duplessis (1959), la jeunesse impatiente commença à remettre en question toutes les institutions du Canada français. La revue *Cité libre* où écrivait notamment Pierre Elliot Trudeau avait mené le combat contre le régime de l'Union nationale ; en un rien de temps, deux autres revues de qualité virent le jour : *Liberté* en 1959 et *Parti pris* en 1963. Leur influence fut considérable dans les années 60. Grâce à elles, la « nouvelle culture » ne se fit pas attendre longtemps. Par ailleurs, « profitant » dans le domaine linguistique de l'expérience « terroriste » de la revue française *Tel quel* et d'autres mouvements, des groupes formalistes et structuralistes se formèrent au Québec et au Canada, autour de la Revue *La Barre du jour*.

Nul doute que la décennie, qui commença en 1970, fut riche en événements de toute sortes. La critique moderne obtint notamment ses lettres de noblesse. S'il semble manifeste que la période des années 60 s'avéra particulièrement féconde dans le domaine poétique et romanesque, cela ne signifie point que les années 1970 faillirent à l'attente. D'autres revues moins politisées que les précédentes virent le jour : les *Herbes rouges*, la revue de théâtre *Jeu* ; toutes révélèrent que les préoccupations prenaient des orientations moins marquées, plus intimistes aussi.

Rien d'étonnant donc, après une longue période de remises en cause, de réflexions, de recherches et d'expériences multiples que l'histoire occupât enfin la place qu'elle méritait de droit. Depuis la nouvelle décennie, la production littéraire s'est hissée à un niveau rarement égalé.

Jamais encore un groupe de journalistes n'avait songé à parler aussi clairement des coulisses de l'information. *Les Journalistes* <sup>(1)</sup>, titre même de ce volume, montre à quel point la société québécoise a évolué depuis le début des années 50. Un tel

livre-document est précieux pour les Français. Faire la connaissance de ces hommes qui se mesurent sans cesse à l'actualité permet de comprendre bien des attitudes, bien des mentalités aussi, d'un peuple original.

Michel Roy, Lysiane Gagnon, Louis Martin, Joan Fraser, Paul-André Comeau, Florian Sauvageau et Jacques Godbout (romancier et essayiste connu), pour ne citer qu'eux, honorent une profession trop souvent décriée. Ce livre passionnant, écrit par quatorze des meilleurs journalistes du Québec, nous donne une foule de renseignements non négligeables sur les mœurs politiques des trente dernières années. Tout journaliste en herbe se devrait de lire attentivement le texte de Michel Roy : « L'évolution des pratiques journalistes au Québec ». Quel plaisir de constater que pour quelques-uns, la passion d'informer n'implique pas forcément la manipulation des consciences ! Gageons qu'un tel témoignage « au pluriel » obtiendrait un vif succès en France, à condition que ce livre soit convenablement diffusé.

Lauréat du prix France-Québec 1980, Rober Major apporte lui aussi une contribution indéniable à l'histoire encore récente. Son livre, *Parti pris : idéologies et littérature* <sup>(2)</sup>, analyse intelligemment la trajectoire d'une revue qui a marqué les jeunes générations des années 60. Il permet de mieux voir les faiblesses du livre de Lise Gauvin sur le même sujet. Refusant les clichés usuels, le voyage risque d'être tumultueux tant les écoles poétiques modernes se télescopent ici, avec, ajoutons-le, un intellectualisme assez rare.

Toujours dans le domaine de l'histoire fort récente, signalons la parution d'un ouvrage collectif préparé par Nicole Brossard : les *Stratégies du réel* <sup>(3)</sup>. Ici, pour la première fois, vous avez la possibilité de fréquenter seize écrivains ou écrivaines de l'avant-garde. Mais attention, pour certains lecteurs, le voyage risque d'être tumultueux tant les écoles poétiques modernes se télescopent ici, avec, ajoutons-le, un intellectualisme assez rare.

Outre Nicole Brossard déjà mentionnée, Yolande Villemaire, André Roy, Jean-Yves Collette, France Théoret, François Charron et quelques autres nouveaux poètes appartiennent à ce groupe de « conquistadores » à la recherche d'on ne sait trop quel Eldorado. Un conseil amical : munissez-vous de votre Freud ; vous ne le regretterez point ! On peut ne pas toujours priser une religion où l'inconscient trafiqué offre assez rarement cette musique de l'âme si chère à Apollinaire... Quoi qu'il en soit, un tel effort de lecture permet de suivre les combats par toujours grands d'un certain nombre d'écrivains qui se considèrent à la « pointe du progrès ».

Ceux qu'exaspèrent la poésie dite hermétique trouveront fort délassants deux livres sur Montréal et son histoire. Le premier, *Montréal perdu* <sup>(4)</sup> de Luc d'Iberville Moreau, fait revivre une époque, pas si lointaine, où les automobiles étaient absentes de la métropole. N'est-il point fascinant de se promener dans le centre de Montréal... sous la neige en 1865 ? Les photos resuscitent un monde parfois féérique qui ne peut que nous séduire. Le second, *Montréal et ses environs* <sup>(5)</sup>, avec des photographies en couleur de Michaël Drummond et une préface du même Luc d'Iberville Moreau, « éternise » mille détails de la ville moderne, de la vie moderne. Passé et présent se côtoient ; images insolites et vestiges appréciés des amoureux forment une ronde poétique inoubliable. Découvrir Montréal et ses environs à travers ces deux livres vous enchantera.

Glissons du domaine de l'urbanisme et de l'architecture à celui de l'art pour saluer la parution du livre de Jean-Pierre Duquette sur *Fernand Leduc* <sup>(6)</sup>. Grâce à cet essayiste de talent, nous suivons l'évolution d'un peintre — disciple de Paul-Émile Borduas — peu connu des Français mais assez original. Un tel essai bibliographique nuance ici et là l'histoire des premières années de « l'art nouveau » au

Canada. Bien écrit, ce volume dégage la personnalité de Fernand Leduc et nous invite à découvrir un peintre rigoureux et impitoyable envers lui-même. Chose rare. Un seul regret : la mauvaise qualité des photos.

Tous les amateurs de civilisation canadienne française attendaient avec impatience la publication du deuxième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*<sup>(7)</sup> (période : 1900 à 1939). Maurice Lemire, le directeur de la publication, et ses collaborateurs : Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc ont fait là un travail important.

Une fois en possession de cet ouvrage, l'homme cultivé aussi bien que le chercheur ou le passionné pourra s'initier aux mille détours d'une culture déjà pleine de ressources si l'on considère l'époque choisie. Tout bibliophile se doit de posséder un tel volume de 1363 pages. Il fait suite au premier tome intitulé : *Des origines à 1900*<sup>(8)</sup>. Toujours chez le même éditeur.

Jusqu'à une date récente, il n'était guère facile d'avoir une vue d'ensemble sur les lettres françaises du Canada. Si dans les années 60, quelques anthologies avaient déjà su débroussailler le terrain, elles restaient somme toute assez parcellaires. Il était donc normal que Gilles Marcotte, qui fut l'un des premiers à encourager le renouveau des lettres canadiennes, devint le directeur de l'*Anthologie de la littérature québécoise*<sup>(9)</sup>.

A ce jour, quatre tomes sont disponibles. Le premier : *Écrits de la Nouvelle France*, permet d'aborder quelques-uns des meilleurs textes produits à l'époque. L'introduction de Léopold Leblanc a le mérite d'être claire et synthétique. On peut regretter que Louis le quatorzième et ses descendants n'aient point écouté ces voix venues d'Amérique. Elles eussent pu sauver le trône des descendants d'Hugues Capet.

Dans le deuxième tome qui célèbre la *Patrie littéraire* (1760-1895), René Dionne nous invite à faire un voyage à travers 135 ans de luttes incessantes pendant lesquelles les Canadiens défendent un patrimoine sans cesse menacé. Rigueur et jugement critique sûr ne sont pas les moindres qualités de notre guide. Il a su donner une place de choix à cet historien trop peu connu du grand public français : François-Xavier Garneau. Un nom à retenir. Son histoire du Canada en dit long sur la résistance d'un tel peuple aux méfaits de l'assimilation. En elle, rêves et réalités s'entremêlent et dessinent les premiers traits du génie canadien, si bien révélé, par la suite, par Alexis de Tocqueville et André Siegfried.

Le troisième tome qui couvre une période continue de mutations pas toujours bien reconnues s'intitule : *Vaisseau d'or et croix du chemin* (1895-1935) ; elle résume intelligemment quarante ans de vie littéraire et de bouleversements majeurs. Entre les premiers vers d'Émile Nelligan, le poète maudit, et ceux d'Alfred Desrochers qui nous a quittés dernièrement, il y a eu, ne l'oublions pas, la Première Guerre mondiale, les vagues du surréalisme, la montée des fascismes et pour schématiser à l'extrême la crise économique de 1930. Dans ce volume, Gilles Marcotte, le maître d'œuvre de cette anthologie, nous l'avons déjà mentionné, et François Hébert soulignent les hésitations d'une littérature qui se cherche, d'un imaginaire qui a besoin de se renouveler. A part les quelques « ténors » de la période considérée, d'autres auteurs méritent que l'on s'intéresse à leurs œuvres.

Venons-en au quatrième tome de cet ensemble passionnant. Son titre paraît fort judicieux : *L'Âge de l'interrogation*. Ce volume couvre la période qui va de 1937 à 1952. René Dionne et Gabrielle Poulin ont fait tous deux des choix qui les honorent. Ici, Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier et Anne Hébert, ces quatre poètes de la solitude, rompue par la suite, occupent la place qui leur revient naturellement.

Gilles Marcotte peut être fier de son Anthologie ; pour la première fois elle offre la possibilité au lecteur de découvrir directement telle ou telle œuvre. Elle ne s'embarrasse pas des échantillons critiques, parfois insuffisamment incisifs, qui encombraient certaines pages de l'*Histoire littéraire* de Pierre de Grandpré <sup>(10)</sup>.

Déjà précieuse, la nouvelle décennie l'est assurément. Les œuvres de synthèse ne se succèdent-elles pas à un rythme extraordinaire ? Témoin de cette fécondité, la publication récente de deux volumes du critique littéraire René Dionne (déjà nommé) et d'un ouvrage de Gabrielle Poulin.

On ne peut que féliciter le premier d'avoir eu la volonté de mener à bien une deuxième édition de son si précieux *Répertoire des professeurs et chercheurs en littérature québécoise et canadienne française* <sup>(11)</sup>. Un tel répertoire accueille 195 spécialistes. Grâce à ce document, nous pouvons constater la vitalité d'un domaine si nécessaire à la compréhension profonde des œuvres.

Quant à son *Histoire littéraire du Québec* <sup>(12)</sup>, elle aussi vient à point. Originale, diversifiée, abondante, cet ouvrage fort utile s'avère un complément indispensable pour tous ceux qui veulent connaître l'état actuel des lettres canadiennes. L'Université d'Ottawa peut s'enorgueillir de posséder un tel critique.

Gabrielle Poulin, auteur de nombreuses études sur le roman canadien, publiées notamment dans la Revue *Relations* <sup>(13)</sup>, l'une des meilleures revues d'ici avec *Vie des arts* <sup>(14)</sup>, a eu raison de réunir un certain nombre de ses textes dans un beau livre : *Romans du pays (1968-1979)* <sup>(15)</sup>.

Indispensable, ce volume l'est, car il donne une vision tout à fait personnelle de l'évolution romanesque au Canada français depuis dix ans. A une époque où règne encore une « littérature éclatée », Gabrielle Poulin a su mettre de l'ordre dans la maison un peu à la façon d'un Pierre de Boisdeffre dans *l'Île aux livres* <sup>(16)</sup>. Soit dit en passant, voici une agréable rencontre pour tous ceux que l'évolution de la culture française et francophone attire. Le livre de Gabrielle Poulin, comme celui de Pierre de Boisdeffre, s'adresse au grand public.

Signalons aussi un livre plein d'intérêt, celui de Michel le Bel et Jean-Marcel Paquette : *Le Québec par ses textes littéraires (1534-1976)* <sup>(17)</sup>. Ce survol assez facile peut servir d'introduction à ceux qui voudraient s'initier au Québec par la voie de sa littérature.

Que la plupart des auteurs et des critiques canadiens soient tournés vers leur pays, nul ne saurait le leur reprocher. Mais en cette « terre neuve », il existe aussi des humanistes qui savent qu'au-delà des mers et des siècles, brillent d'autres accents, des chefs-d'œuvre ayant permis à l'humanité de s'épanouir. Que la « terre canadienne » compte donc parmi ses fils quelques amoureux de la Grèce n'a rien d'étonnant. N'est-elle pas notre mère à tous ?

La publication récente d'un volume de *Mélanges* <sup>(18)</sup> offert au professeur Maurice Lebel témoigne de la ferveur dont jouissent ici les humanités. Plusieurs fois lauréat de l'Académie française, ce docteur *honoris causa* de l'Université de Rennes (1975), titulaire de la croix de commandeur de l'ordre du Phénix (Grèce) sert les lettres anciennes, françaises et canadiennes depuis plus de quarante ans.

Cet ami de la France, ce passionné des lettres françaises qui, tout au long de sa carrière, a toujours œuvré dans le sens du rapprochement entre nos deux pays reçoit ici, en retour, les graines qu'il a semées au cours d'une vie riche de mille découvertes et de mille travaux. Cet hommage rejaillit sur l'ensemble de la francité.

Oui, disons-le sans ambages, la nouvelle décennie offre toutes les qualités d'une période faste. Elle marque une nouvelle étape dans la connaissance de la littérature québécoise.

## NOTES

1. Éditions Québec-Amérique, 1980.
2. Cahiers du Québec / Hurtubise, HMM éditeur, 1980.
3. La Nouvelle Barre du Jour, 1980.
4. Éditions Quinze, 1980.
5. Éditions Hurtubise, HMM, 1980.
6. Cahiers du Québec / Hurtubise, HMM, 1980
7. Éditions Fidefs, 1980.
8. Éditions Fides, 1978.
9. Éditions la Presse : Tome I, 1979 ; Tome II, 1979 ; Tome III, 1980 ; Tome IV, 1980.
10. Éditions Beauchemin.
11. Éditions Naaman, 1980.
12. Éditions Bellarmin, 1980.
13. La Revue **Relations** est une publication des Éditions Bellarmin.
14. Revue **Vie des Arts**, 373, rue Saint-Paul ouest, Montréal, H2Y 2A7.
15. Éditions Bellarmin, 1980.
16. Seghers, 1980.
17. Éditions France-Québec, 1980.
18. Les Éditions du Sphinx, 1980.

On peut se procurer les ouvrages cités à la Librairie du Québec, 70, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris, tél. 544.49.37.



## 1. POSITION DES PROBLÈMES

Le roman québécois, comme toute autre activité artistique qui s'étale dans le temps, s'est vu divisé en périodes, en courants, en séries. Quelle que soit l'appellation, l'un des spécialistes de l'histoire littéraire du Québec, David Hayne, fait remarquer que, pour le XIX<sup>e</sup> siècle par exemple, ce qui frappe d'abord en ce qui concerne les tranches chronologiques, c'est l'absence quasi totale d'entente<sup>(1)</sup>. Ce désaccord traverse également le XX<sup>e</sup> siècle, où non seulement les divisions chronologiques, mais les appellations mêmes (roman de la terre, roman urbain, psychologique, etc.) font l'objet d'une remise en question. Face à l'évolution du roman québécois, l'observateur récolte ainsi l'impression d'un cheminement soit discontinu, où chaque série de textes n'entretient aucun lien avec les séries voisines, soit même négatif, les séries se niant ou s'annulant les unes les autres.

Dans cet article, nous ne proposerons pas un nouveau critère de périodisation : laissons cette tâche aux historiens de la littérature. Mais il n'en demeure pas moins permis de se risquer à proposer certains *cycles* de l'évolution du roman québécois. Telle sera la direction de notre entreprise.

Posons d'entrée de jeu que notre approche méthodologique ne relève pas de l'histoire littéraire, et ne prétend donc pas résoudre l'un de ses principaux problèmes, la périodisation. Pour être honnête, il faudrait avouer que la division en cycles qu'on va proposer ici s'est édifiée sous un jour fortement empirique ; mais, malgré (?) ce parti pris méthodologique, nous croyons que cette division est de nature à apporter quelques lumières nouvelles sur l'évolution *continue* et *unifiée* du roman québécois. En effet, nous croyons que le parcours tracé par la production romanesque québécoise est, sinon finalisé, du moins orienté ; on devrait donc faire apparaître ce cheminement continu à partir des cycles qui seront étalés.

Toutefois, avant de passer à l'étude de ces cycles, il nous semble opportun de préciser cette notion elle-même. Le mot *cycle* renvoie, habituellement, à une suite de phénomènes récurrents : on pense ici au cycle liturgique, ou au cycle des saisons. Sur le plan littéraire, on désigne par cycle une « série de poèmes épiques ou romanesques se déroulant autour d'un même sujet et où l'on retrouve plus ou moins les mêmes personnages » (Robert). Cette optique présidera, *mutatis mutandis*, à l'emploi que nous ferons de ce mot. En effet, nous entendrons par cycle une tranche chronologique du roman québécois où la dispersion apparente des œuvres se trouve unifiée par un principe de cohésion ; englobant ainsi le roman québécois en divers cycles, nous montrerons également, par la succession de ceux-ci, une lecture en continuité de cette production littéraire.

C'est, bien sûr, l'établissement de ces cycles qui soutient la seule question vraiment importante de notre réflexion. Une part essentielle de cet établissement revient, nous l'avons dit, à l'observation : c'est en comparant, en confrontant les œuvres qu'on arrive à repérer des groupements, des associations. Mais certains « modèles » (le mot étant employé dans un sens très lâche) apportent souvent un concours indispensable ; pour notre propre recherche, l'ouvrage d'Edwin Muir, *The Structure of the Novel*, représente une contribution précieuse.

Ce n'est pourtant pas qu'il s'agisse là d'une publication récente ! Paru en 1928, *The Structure of the Novel* se propose de répondre à deux ouvrages critiques antérieurs, *The Craft of Fiction* et *Aspects of the Novel* <sup>(2)</sup>. Après avoir fait la critique de ces deux textes, Muir cherche à découvrir les principes fondamentaux qui structurent l'œuvre romanesque singulière. Il est ainsi amené à reconnaître trois types de romans, qu'il appelle « The novels of action and character », « The dramatic novel », « The chronicle ». Et, après avoir donné des explications sur ces trois structures, Muir les nomme, du moins dans le cas de la première et de la deuxième catégorie, « Romans de l'espace » et « Romans du temps ». Quant à la troisième catégorie, qui garde le nom de « Chronique » chez Muir, elle est baptisée, par Michel Zéraflla, « Romans de l'histoire » :

Une troisième forme romanesque, la chronique, procède des deux autres en ce sens que l'individualité psychologique se heurte au mouvement inéluctable de l'Histoire... <sup>(3)</sup>.

Relevons tout de suite que, selon Muir, ces trois structures servent à caractériser non pas un groupe de romans, mais une œuvre singulière ; qu'une œuvre-occurrence ne s'inscrit pas nécessairement sous une seule de ces structures, bien qu'il y en ait toujours une qui domine ; et, enfin, qu'aucune de ces structures n'occupe de position diachronique nécessaire à travers l'évolution littéraire. Or, suivant Muir quant à la *substance* même des trois structures, nous allons nous écarter de l'usage qu'il en fait : nous les utiliserons pour caractériser des cycles plutôt que des œuvres, et nous assignerons à ces structures ou cycles une insertion diachronique précise et quasi nécessaire, chaque cycle appelant le suivant. Nous proposons ainsi trois cycles dans le roman québécois, et nous divisons le dernier en deux temps :

1. Les romans de l'espace (1837-1940) ;
2. Les romans du temps (1940-1960) ;
3. Les romans de l'histoire (1960...) :
  - a) L'histoire personnelle (1960-1975) ;
  - b) L'histoire collective (1975...).

Et nous allons consacrer le corps de cet article à donner les caractères propres à chacun de ces cycles, à les éclairer à l'aide d'exemples puisés dans notre corpus, et à montrer, ainsi, l'unité de l'évolution du roman québécois, de ses origines jusqu'à nos jours, unité que nous avons déjà suggérée ailleurs <sup>(4)</sup>, sans l'avoir démontrée.

## 2. LES CYCLES DU ROMAN QUÉBÉCOIS

### 2.1. Les romans de l'espace (1837-1940)

Quels sont les contours essentiels du roman de l'espace ? Celui-ci, remarque d'abord Muir, s'inscrit dans le registre des valeurs sociales plutôt qu'individuelles. Ainsi, non seulement l'action est-elle centrale et « exemplaire », et le personnage, secondaire, mais en plus ce dernier est, selon la terminologie de Forster, « plat » : ses attributs, tout au long de l'œuvre, ne changent pas. Ces personnages, ajouteraient pour sa part Muir, ont le caractère exigé par leurs actions. Mais ces actions mêmes, par quoi sont-elles régies ? La pauvreté des personnages et l'exemplarité de l'histoire se trouvent subordonnées à la catégorie de l'espace.

L'espace, dans ce cas, n'est pas un cadre vide où se manifesteraient le personnage et la diégèse. Il s'identifie à un ensemble de valeurs, données tout de go et sous un aspect d'immutabilité : hors de cet espace, point de salut. Ce n'est donc pas

le personnage, mais l'espace qui sert de support au monde des valeurs, si bien que le personnage qui s'en éloigne fait figure de transfuge, voire de traître et, inéluctablement, court à sa perte : les valeurs, ancrées dans cet espace, ne sont pas exportables. En contrepartie, demeurer ou retourner dans cet espace-valeur offre une assurance de bonheur... Dans une étude sur le passage de la mentalité primitive à la conscience rationnelle, et où philosophie et anthropologie se mêlent, Georges Gusdorf décrit l'espace mythique d'une manière qui éclaire la notion d'espace que nous appliquons ici au roman :

On pourrait donc parler ici d'espace anthropologique, à la mesure du groupe humain dont il est l'un des chiffres. L'espace n'est pas le cadre d'une existence possible, mais le lieu d'une existence réelle qui lui donne son sens. Au-delà de l'horizon, la pensée, qui adhère étroitement au genre de vie, ne peut plus se déployer. Elle ne rencontre que le vide. La réalité géographique n'existe pas en elle-même, indépendamment de la réalité humaine. La notion d'univers, loin de correspondre à une sorte de jeu d'esprit, recouvre un ensemble de significations prochaines et vitales<sup>(5)</sup>.

Nous croyons pouvoir désigner par « roman de l'espace » le premier cycle du roman québécois, qui s'étend de ses origines jusqu'aux années 40 environ. La cohésion de ce type de roman est garantie par l'espace-valeur, fortement qualifié, et que nous appellerons *eutopie*. Ce terme, nous l'empruntons à Claude-Gilbert Dubois<sup>(6)</sup>, pour désigner l'espace-valeur positif, auquel s'oppose, tout naturellement, la *cacotopie*. L'eutopie, dans les romans du premier cycle, est représentée surtout par la campagne, la cacotopie, par la ville, la forêt, les États-Unis. Nous ne prétendons pas que cette première distinction soit vraiment originale. En effet, André Vanasse en a esquissé les traits dans sa présentation de *La Terre paternelle* : « Roman à thèse, le roman paysan ne peut structurer sa problématique que sur un "ailleurs". » En affirmant que le bonheur ne doit exister que là où l'on trouvera une charrue ou un bœuf, il s'oblige du même coup (les lois du roman l'exigent) à prouver que celui qui cherchera ailleurs n'y pourra trouver que déchéance<sup>(7)</sup>. Cependant, l'originalité de ce premier cycle apparaîtra par son opposition (et sa continuité) avec le deuxième cycle, celui des romans de temps. Mais avant d'aller plus loin, tournons nos regards vers quelques romans de l'espace.

*La Terre paternelle* se propose comme modèle du genre, par son titre qui indique l'espace eutopique, et par sa structure événementielle : nombreux seront les personnages qui, dans la foulée de Charles Chauvin et de sa famille tout entière, s'éloigneront de l'eutopie pour dévaler la pente des malheurs. Et, à l'opposé, pour confirmer l'hégémonie de l'eutopie, cette même famille, réintégrant la terre paternelle à la fin du récit, verra « renaître dans son sein la joie, l'aisance, et le bonheur... »<sup>(8)</sup>. De même, un récit comme *Charles Guérin* peut, à l'instar de *La Terre paternelle*, relever des romans de l'espace : si son titre, l'écartant du récit de Lacombe, ne comporte pas de référence spatiale, le dernier chapitre (l'épilogue) compense largement, puisqu'il s'intitule « eutopiquement » : *La nouvelle paroisse*<sup>(9)</sup>.

On n'insistera pas davantage sur ce premier cycle, du moins dans sa première partie, qui nous conduit au seuil du xx<sup>e</sup> siècle. C'est à ce moment que la belle facilité du roman de l'espace ne s'exerce plus aussi commodément, et que des écrivains comme Albert Laberge<sup>(10)</sup> transforment l'eutopie en cacotopie. Mais le meilleur représentant de ce tournant du roman de l'espace reste, encore ici, *Maria Chapdelaine*.

Nous dirons donc ici que Maria n'hésite pas entre deux prétendants, Eutrope Gagnon et Lorenzo Surprenant, mais entre deux espaces : l'espace de moins en

moins eutopique d'Europe, et l'espace de plus en plus attirant de Lorenzo. La mère Chapdelaine avait pourtant déclaré auparavant que « c'est encore parmi les Canadiens que les Canadiens sont le mieux »<sup>(11)</sup>. Mais au début de ce nouveau siècle, l'espace a perdu cette consistance de naguère, et n'assure plus la cohésion de l'action. L'espace-étalon, Maria l'a perdu comme norme de décision. Son hésitation préfigure la fin de l'hégémonie eutopique, mais elle crée en même temps un vide, une nouvelle exigence pour une solution de rechange au récit de l'espace, le récit du temps. Premier personnage aussi inquiet et aussi fortement individualisé, Maria a proféré les mots fatals : « Pourquoi rester là...? »<sup>(12)</sup>.

Les récits suivants, jusqu'en 1940, fermeront le cercueil. Dans *Trente Arpents*, par exemple, ce sera la cacotopie totale, signalant ainsi la mort du roman de l'espace : Euchariste Moisan ne trouvera de lieu favorable ni sur la terre, qui le trompera, ni à la ville (aux États-Unis), où il mourra dépossédé.

De ce premier cycle, celui de l'espace, on tirera les principales observations suivantes :

a) le titre indique souvent la spécialité : *La Terre paternelle*, *Jean Rivard le défricheur*, *Restons chez nous*, *Trente Arpents* ;

b) la fonction centrale, dans le sens que Vladimir Propp donne à ce mot, est celle de l'éloignement<sup>(13)</sup> : éloignement de Charles Chauvin, Paul Pelletier, Charles Guérin, et, éloignement velléitaire, celui de Maria Chapdelaine ;

c) on assiste à une transformation interne quant à l'espace lui-même. Dans la première étape (1837-1900), l'eutopie et la cacotopie sont nettement identifiées ; à partir de 1900 cependant, l'eutopie perd sa consistance, si bien qu'à la fin de ce cycle, on est en droit d'affirmer que c'est la cacotopie totale.

Que signifie la fin de ce cycle ? C'est que l'eutopie comme étalon de l'action, comme « mesure de toute chose », est désormais érodée : il faudra donc déplacer la problématique de l'espace au temps.

## 2.2 Les romans du temps (1940-1960)

Revenons à Edwin Muir et à ce qu'il a dit de ce deuxième type, celui du temps. Dans le roman du temps, l'espace est plus ou moins donné et est devenu, dans la meilleure des hypothèses, un lieu neutre, cadre des actions. L'important, désormais, c'est le personnage qui, privé d'un espace qualitatif qui assurait son orientation, doit se prendre en mains, se construire à travers une nouvelle dimension, la dimension temporelle. Dans le cycle du temps, les valeurs s'enracinent donc tout à la fois dans l'individuel et dans l'universel : l'individu enfin affranchi d'un système de valeurs extrinsèque entreprend sa propre édification et, par la même occasion, soude sa destinée à celle de ses semblables, pour qui il peut devenir un « modèle de la condition humaine ». La colonne vertébrale de ce nouveau roman ne peut plus être l'espace, négateur de l'individualité et du devenir ; le temps fournit à l'individu l'instrument de sa destinée qui, observe Muir, ne pourra être que l'équilibre ou la mort.

Chronologiquement, ce cycle couvre deux courants traditionnels : le roman urbain et le roman psychologique. Nous allons examiner un texte de chacune de ces deux séries, *Bonheur d'occasion* et *Poussière sur la ville*. Mais avant, nous proposons un coup d'œil sur un récit qui constitue une excellente charnière entre le roman de l'espace et celui du temps : *Le Survenant*, de Germaine Guèvremont.

Le cycle du temps s'ouvre avec *Le Survenant*, dont le premier chapitre est riche d'enseignements. Tout concourt, dans la scène initiale, à reconstituer une sorte de musée du cycle spatial, plus particulièrement de l'eutopie : le nom même

de la famille (Beauchemin), l'heure du souper (l'espace chaleureux de la cuisine, point focal de l'eutopie autour de laquelle tout s'enroule), la mesure avec laquelle Alphonsine manœuvre le bras de la pompe et Didace coupe le pain. Mais ne soyons pas dupes. Il n'y a là que pseudo-eutopie : la mesure de Didace et d'Alphonsine relèvent plutôt de l'habitude monotone, et ce lieu apparemment favorable au bonheur qu'est la cuisine s'insère dans un espace cacotopique, le Chenal du Moine, c'est-à-dire l'eau stérile, la vie niée. Et surtout, l'arrivée du Survenant inverse toute la structure du roman de l'espace : on n'a plus ici un personnage qui s'éloigne de l'eutopie, mais plutôt un étranger qui vient comme innervé l'espace pseudo-eutopique, et en vérité cacotopique des Beauchemin, un étranger dont le geste central, relié à l'eau, sera de faire jouer la pompe avec force et, par sa façon même de se laver, d'apporter « une vertu nouvelle à un geste pourtant familier à tous »<sup>(14)</sup>. Le Survenant, on le sait, mettra en marche des personnages comme Didace, Alphonsine, qui semblaient programmés jusqu'à la fin de leurs jours ; il leur injecte une vertu nouvelle, celle du temps.

Le Survenant fait donc figure d'un générateur d'énergie, et la force, la vitalité qu'il déploie indique à chacun qu'ils sont l'unique ouvrier de leur vérité. Mais on a l'impression qu'avec son départ final, le mouvement temporel qui avait été amorcé tombe en panne. La vie du temps reste à conquérir, et le roman social représentera la première expression massive du cycle temporel.

Dans *Bonheur d'occasion*, qui nous servira d'exemple, l'horizon de références fourni par l'espace s'est estompé pour ne laisser place qu'à un monde fêlé. Les cendres de l'espace animeront pourtant le cycle du temps : englués dans la cacotopie, les personnages chercheront, par une sorte de geste compensatoire, à se doter d'une histoire personnelle, fondée sur le temps. Azarius Lacasse, par exemple, cherche à se construire l'image d'une destinée : accablé par un sentiment de dégradation dans un monde édulcoré, il scrute les images de sa vie, retourne aux premiers temps où il était menuisier, « en ce temps-là », où il vivait heureux et où les bruits familiers du travail constituaient « une partie claire, nette, importante de sa vie »<sup>(15)</sup>. Puis, admet-il, « il y avait eu une fêlure », la voie inexorable de la dégradation. La seule riposte à cette désagrégation, Azarius la connaît, c'est la construction temporelle de soi : « Il sentait qu'il fallait remonter à ce moment même de son existence pour comprendre ce qui lui était arrivé. Dès lors, les images se superposaient avec une vitesse implacable<sup>(16)</sup>. » L'homme nouveau, à peine sorti du giron spatial, doit naître au temps, dans le temps ; mais il n'y a pas de naissance facile. L'être qui ouvre les yeux au temps ressent une angoisse profonde et, malhabile à manier sa mémoire, chutera dès ses premiers pas. Témoin Azarius, et aussi Florentine, sa fille qui, même si elle apercevait « la vie même de sa mère comme un long voyage gris, terne, que jamais, elle, n'accomplirait »<sup>(17)</sup>, échouera à maîtriser le temps, à manipuler son destin personnel. Le seul qui s'accorde vraiment une force de reprise sur le temps, c'est Jean Lévesque. Soupesant ses souvenirs pour ce qu'ils valent vraiment, il réussira à se donner un avenir, si incertain soit-il.

*Poussière sur la ville*, exemple type du roman psychologique, porte à sa plus haute expression le roman du temps. Comme Azarius, mais dans un tout autre contexte, Alain se retrouve lui aussi devant un monde désagrégé : sur le plan spatial, la cacotopie de Macklin et, sur le plan de sa vie personnelle, la possibilité d'un échec conjugal. L'avertissement du Kouri, d'abord « comme une angoisse », fait perniciosément son chemin et disloque les pièces d'une existence déjà vulnérable : « Ce bureau n'est pas le mien et la femme qui dort ou lit en haut ne m'appartient pas. J'ai rêvé et, somnambule, je m'éveille dans la maison d'un autre »<sup>(18)</sup>. Le temps représente alors le seul recours pour une mise en ordre des choses, pour « relier entre elles ces images d'un passé tout neuf »<sup>(19)</sup>. L'entreprise d'Alain, à tra-

vers une série de souvenirs importants (l'arrivée à Macklin, le cinéma, etc.), tendra à appliquer un sceau de signification à la vie. Même devant la mort de son épouse, Alain continuera son combat, celui qui consistera à « voir les images une à une, leur donner un sens »<sup>(20)</sup>. La cacotopie de Macklin n'aura pas raison d'un être qui lui a toujours opposé une quête temporelle.

Avant d'aborder le troisième cycle, on résumera ainsi le chemin parcouru par le roman québécois. Dans le premier cycle, le roman présentait une sorte d'adéquation entre l'espace réel et l'espace vital ; plus encore, l'espace vital dépendait, pour l'établissement de ses valeurs, de l'espace réel. L'individu se retrouvait en quelque sorte dé-centré par rapport à lui-même et sur-centré par rapport à un espace bourré de significations. Le deuxième cycle déblaye la voie : le répertoire des références spatiales est oblitéré, et le roman du temps, plaçant dans son centre l'individu, fait de celui-ci le responsable de sa vérité. Ce mouvement, qui est ainsi passé du sens révélé (roman spatial) au sens construit (roman temporel), nous entraîne inéluctablement vers le troisième cycle, le roman de l'histoire.

### 2.3 Les romans de l'histoire (1960...)

L'accession au cycle des romans de l'histoire signale, en même temps, l'introspection des valeurs personnelles. En effet, le foyer de vérité, dont on a observé qu'il s'est rétréci de l'espace au temps, passe aussi vers un nouvel objet : l'individu lui-même. Au cycle historique, l'enjeu consiste désormais non seulement à construire une vérité, ce qui était le propre du roman du temps, mais à construire sa vérité et, en définitive, se construire soi-même. On peut cependant remarquer deux stades dans le cycle de l'histoire : celui, d'abord, où l'histoire se donne comme résolument personnelle et celui, ensuite, où elle atteint sa dimension collective. On examinera maintenant ces deux temps.

En 1963, André Renaud faisait remarquer « l'allure autobiographique de la production romanesque actuelle »<sup>(21)</sup>. Sept ans plus tard, Roland Bourneuf arrivait au même constat : « Nombreux sont les romans écrits à la première personne, journaux intimes, mémoires libres, autobiographies plus ou moins déguisées... »<sup>(22)</sup>. Et pourtant, au moment où Bourneuf posait ce jugement, les « vraies » autobiographies<sup>(23)</sup> n'étaient pas encore parues : celles de Jasmin, Filion, etc. Ces remarques et, surtout, l'observation même de la production romanesque depuis 1960, mettent en relief un courant de fond qu'on ne saurait négliger, représenté par l'autobiographie. Cette ligne directrice représente le premier temps du cycle de l'histoire, l'histoire personnelle, et qu'on situera avec plus ou moins de bonheur entre 1960 et 1975.

Avant d'examiner quelques romans témoins de cette époque, il importe de s'interroger sur la signification de l'apparition de l'autobiographie. On est convenu de dire, un peu plus haut, que l'entrée dans le cycle de l'histoire tournait l'acte littéraire non plus seulement vers un bricolage des significations, comme dans le cas du roman « cas de conscience », mais particulièrement vers une connaissance et une construction personnelles. Ce sol désigne le seul lieu où l'autobiographie puisse croître. En effet, l'autobiographie réclame d'abord un rejet des références extérieures que proposait le roman spatial : « La voie de l'autobiographie s'ouvrira d'autant plus et d'autant mieux que le rapport entretenu par l'homme avec lui-même aura priorité sur le rapport... au monde »<sup>(24)</sup>. Ce genre exige ensuite une accession au domaine temporel, conquête qu'a faite le deuxième cycle : « Autobiography... requires a man to take a distance with regard to himself to reconstitute himself in the focus of his special unity and identity across time »<sup>(25)</sup>. L'autobiographie, dominante à l'âge historique, révèle l'accession à l'espace intérieur où la personne, amputée de

ses références avec le cosmos, avec la divinité, se confronte à elle-même et doit se construire un miroir littéraire de soi : « It is obvious that autobiography is not possible in a cultural landscape where consciousness of self does not properly speaking, exist »<sup>(26)</sup>. L'homme autobiographique, « mesure de toute chose », sait que « connais-toi toi-même » veut dire « écris-toi toi-même ».

On ne prétend pas ici réduire la production romanesque québécoise des années 60 au seul genre de l'autobiographie, quand on connaît la diversité qui caractérise la production littéraire de cette période ! Pourtant, on ne peut balayer du revers de la main les vellétés autobiographiques, tout d'abord, puis les autobiographies elles-mêmes qui ont marqué cette époque.

Vellétés autobiographiques ? Oui, surtout au début des années 60<sup>(27)</sup>. Témoin plusieurs récits, où un personnage (plutôt qu'un narrateur-auteur, ce qui est le cas pour l'autobiographie proprement dite) tente d'écrire son histoire. Ainsi, dans *Le Grand Roman d'un petit homme*, d'Yves Thériault, le personnage Arsène cherche, par sa mémoire à s'objectiver, à se donner un portrait personnel dans l'écriture : « En le relisant, sorti de moi, j'arriverai peut-être à me trouver moins malheureux »<sup>(28)</sup>. Dans cette même foulée, Émile Drolet, dans *La Ville inhumaine*, veut « recréer une vie »<sup>(29)</sup> par une remontée dans le temps, une quête de soi où l'autobiographie affleure. Un personnage s'installe au centre d'une œuvre — et d'un monde — où il fait toutes sortes de détours et de contorsions pour se tailler une place. Lisons le roman de Jacques Ferron, *La Nuit*, avec les mêmes yeux : le personnage, François, qui a vécu dans l'oubli de soi, rencontre Frank, une nuit, nuit où il recouvre une mémoire perdue, où il accueille les morceaux éparpillés de son existence et les rassemble par la force centripète de l'autobiographie : « J'avais retrouvé mon âme perdue, après une longue maladie... Je vivrai désormais à l'abri du monde, au centre de moi-même et au centre de tout »<sup>(30)</sup>. On signalera l'apport décisif de deux autres romans à la cause autobiographique : *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* et *Prochain Épisode*. Dans le roman de Marie-Claire Blais, l'entreprise de Jean-Le Maigre représente une des premières tentatives autobiographiques : « J'ai une idée, dit-il, je vais faire mon œuvre posthume ! »<sup>(31)</sup>. Jean-Le Maigre de se lancer dans une autobiographie livrée sous une forme de récit métadiégétique (p. 49-73). Et que penser du narrateur de *Prochain Épisode* ? Lui aussi tente un effort de mémoire qui coïncide avec l'effort autobiographique : « Tout le monde a compris, révélait Aquin, que j'ai joué sur mon autobiographie comme s'il s'agissait de la fiction »<sup>(32)</sup>. On ne multipliera pas les exemples, bien qu'il soit tentant de relever le vécrire de François Galerneau<sup>(33)</sup>, où la vie et l'écriture se soudent dans la conjonction autobiographique, ou encore les efforts d'orientation (scripturale) de Tinamer de Portanqueu pour se placer « au milieu de toute chose, exactement au centre du monde »<sup>(34)</sup>. Mais on se rappellera surtout la ligne directrice de cet article, c'est-à-dire les cycles du roman québécois et la montée de la notion de personne. Ces romans que nous venons de signaler, et en particulier cette dernière citation de *L'Amélanquier*, traduisent tous cet affranchissement de la personne, caractéristique de l'âge historique et de son premier stade, l'âge autobiographique. Le début des années 70 présente par ailleurs un sol plus que favorable à l'éclosion de ce genre littéraire, dans sa manifestation la plus pure. Ainsi se succéderont *Souvenirs pour demain* (J. Racine), *Mon mal vient de plus loin* (P. Toupin), *Le Cœur a ses raisons* (P. Toupin), *La Petite Patrie* (C. Jasmin), et la trilogie de Jean-Paul Filion, *Le Premier Côté du monde*, *Les Murs de Montréal* et *Cap Tourmente*, pour ne citer que ces cas.

Nous avons signalé, plus haut, une deuxième phase du cycle historique, « l'histoire collective », qui fait suite à « l'histoire personnelle », c'est-à-dire l'autobiographie. Puisque nous situons ce cycle vers 1975, il va sans dire que le terrain est

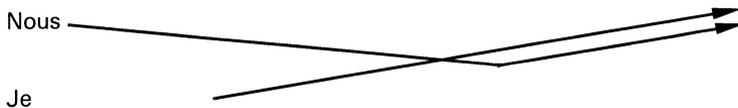
mouvant et que, face à une production qui confine à notre quotidien, on ne pourra proposer ici que des remarques exploratoires. Ainsi, on remarquera depuis sept ou huit ans, quantité de récits qui relèvent de la chronique, du récit historique ou de genres apparentés. On ne pourra ici que rappeler quelques titres : *Les Enfants du sabbat* (Anne Hébert), qui reconstitue le climat d'avant 1960 ; la trilogie de Michel Tremblay ; *Il n'y a pas de pays sans grand-père* (Roch Carrier) ; plus près de nous encore, *Le Canard de bois* (Louis Caron), qui se déroule à l'époque de la Rébellion de 1837-1838. Ces récits soulèvent la question d'un accomplissement du cycle historique, celui dont Muir disait que l'expression littéraire était la chronique. Mais, par la même occasion, un curieux renversement s'opère : étant passé de la dimension collective, lors du cycle de l'espace, à une dimension individuelle, au cycle du temps et au premier stade du cycle historique, nous voici revenu au point de départ, c'est-à-dire -

dire à une dimension collective ! Retour de l'histoire sur ses pas ? Non, il ne faut pas s'y méprendre : ce nouveau « nous » s'écarte du cycle de l'espace en ce qu'il est constitué de « je » maintenant conscients d'eux-mêmes, si l'on peut dire. La communauté n'engendre plus, selon les mots de Pierre Vallières, « l'unanimité du silence » : un cheminement dialectique nous/je, cheminement peut-être irréversible, crée ici un « nous » porté à un nouveau stade d'élévation.

## CONCLUSION

Cet article s'est efforcé, sinon de démontrer, du moins de proposer une vision continue et progressive du roman québécois en trois cycles. Avant de signaler quelques-uns des problèmes posés par cette optique, résumons-la dans le tableau suivant :

CYCLE DE L'ESPACE	CYCLE DU TEMPS	CYCLE DE L'HISTOIRE	
1837-1940	1940-1960	<i>histoire</i> <i>personnelle</i>	<i>histoire</i> <i>collective</i>
		1960-1975	1975...



Nous sommes bien sûr conscient des problèmes soulevés par cet article, particulièrement en ce qui a trait au corpus et à la conception de la littérature qui est véhiculée. En effet, l'envergure du corpus et de l'objet d'étude en général, c'est-à-dire une interprétation du roman québécois tout entier, ne peut conférer à notre recherche qu'un seul mérite, celui de proposer une direction du travail. C'est là que réside cependant la valeur de l'esprit de géométrie : établir des jalons qui, nous le croyons, pourraient s'avérer féconds. Nous ne pensons pas que ce qui est en cause puisse être la *vérité* de nos propos, mais leur *vérification*, qui s'avérerait une tâche considérable. De plus, notre travail est (sciemment) muet sur les causes de cette évolution. Ici encore, les voies seraient multiples, et sans doute une entreprise qui s'efforcerait de faire apparaître les conditions matérielles de pareille évolution com-

pléterait notre étude en lui donnant un aspect beaucoup moins idéaliste qu'il ne pourrait sembler ici. Mais, en revanche, qu'on ne croie pas que notre proposition des « cycles » n'émane que de notre propre construction intellectuelle : édiflée sous un jour que nous avons initialement qualifié d'empirique, elle aura atteint son but en déblayant une voie dont les ressources et la fécondité, quant à nous, ne font aucun doute.

## RÉFÉRENCES

1. David HAYNE, « Problèmes d'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle québécois », dans **Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français**, 2 (1980-1981), p. 49.
2. Edwin MUIR, **The Structure of the Novel**, London: Hogarth Press, 1928/1960 ; Percy Lubbock, **The Craft of Fiction**, London: Cape, 1921/1965 ; Edward M. Forster, **Aspects of the Novel**, Harmondsworth: Penguin Books, 1927/1962.
3. Michel ZÉRAFFA, **La Révolution romanesque**, Paris : UGE, 1962/1972, p. 45.
4. Voir notre article, « Sémiotique, histoire littéraire et philosophie : le cas du Québec », dans **The French Review**, 56, n° 3 (février 1983).
5. Georges GUSDORF, **Mythe et métaphysique**, Paris : Flammarion, 1953, p. 50.
6. Claude-Gilbert DUBOIS, « Éléments pour une géométrie des non-lieux », dans **Romantisme**, 1-2 (1971), p. 187-199.
7. Patrice LACOMBE, **La Terre paternelle**, Montréal : HMH, 1846/1972, p. 23.
8. *Id.*, p. 118.
9. Pierre-Joseph-Olivier CHAUVEAU, **Charles Guérin**, Montréal : Guérin, 1846/1973, p. 350.
10. Albert LABERGE, **La Scouine**, Montréal : L'Actuelle, 1918/1972.
11. Louis HÉMON, **Maria Chapdelaine**, Montréal : Boréal-Express, 1914/1980, p. 60.
12. *Id.*, p. 193 (nous soulignons).
13. Cf. Vladimir PROPP, **Morphologie du conte**, Paris : Seuil, 1928/1965, p. 36.
14. Germaine GUÉVREMONT, **Le Survenant**, Montréal : Fides, 1945/1966, p. 22.
15. Gabrielle ROY, **Bonheur d'occasion**, Montréal : Stanké, 1945/1977, p. 160.
16. *Id.*, p. 161.
17. *Id.*, p. 120.
18. André LANGEVIN, **Poussière sur la ville**, Montréal : CLF, 1953, p. 16.
19. *Id.*, p. 38.
20. *Id.*, p. 212.
21. **Livres et auteurs canadiens**, Montréal : Jumonville, 1963, p. 5.
22. **Livres et auteurs québécois**, Montréal : Jumonville, 1970, p. 265.
23. Nous proposons, contrairement à Philippe Lejeune, des degrés de l'autobiographie ; voir notre article « L'autobiographie plus ou moins », à paraître dans **Dalhousie French Studies**.
24. Georges GUSDORF, « De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire », dans **Revue d'histoire littéraire de la France**, 6 (1976), p. 969.
25. Georges GUSDORF, « Conditions and Limits of Autobiography », dans **Autobiography : Essays Theoretical and Critical**, sous la direction de James Olney, Princeton : Princeton University Press, 1956/1980, p. 35.
26. *Id.*, p. 30.
27. Nous avons traité cette question dans un article à paraître dans **Essays on Canadian Writing**.
28. Yves THÉRIAULT, **Le Grand Roman d'un petit homme**, Montréal : Éd. du Jour, 1963, p. 9.
29. Laurent GIROUARD, **La Ville inhumaine**, Montréal : Parti pris, 1964, p. 23.
30. Jacques FERRON, **La Nuit**, Montréal : Parti pris, 1965, p. 121-122 (nous soulignons).
31. Marie-Claire BLAIS, **Une saison dans la vie d'Emmanuel**, Montréal : Éd. du Jour, 1965, p. 31.
32. **La Presse**, 30 avril 1966, p. 11.
33. Jacques GODBOUT, **Salut Galarneau !**, Paris : Seuil, 1967, p. 154.
34. Jacques FERRON, **L'Amélanchier**, Montréal : Éd. du Jour, 1970, p. 170.



## THE SCAPEGOAT: A THEMATIC STRUCTURE OF GERARD BESSETTE'S SHORT FICTION

Alexandre L. AMPRIMOZ

*University of Manitoba*

Mainly known as a Quebec novelist and a critic specializing in psychological approaches to literature, Professor Gerard Bessette<sup>(1)</sup> has now proven, with the publication of *La Garden-Party de Christophine*, that he can also excel in the art of short story writing<sup>(2)</sup>.

"L'Accident", like the five other stories included in this intriguing collection, works out of a narrative structure that seems to be a central generative process in Bessette's fiction: the expanding revenge of a frustrated narrator (sometimes identified with his anti-hero) against selected figures of oppressive authority.

Since the stories' structure and the theme of revenge cannot be separated, the reader is led to analyse what could be identified as a thematic structure; that is, a narrative code dependent on a particular constellation of themes. From such a group one should be able to select the specific form of revenge that induces all others as minor variations. However, such a study can only be the result of a retroactive reading. The presentation of the functional units of the six stories seems, therefore, to become an essential prerequisite in order to close in on the author's psychoanalytic perspectives.

The protagonist of "L'Accident" is Thanase, an embittered veteran of World War II. One cold and rainy evening he goes out with Ruby, a loose woman who drinks like a fish and loves to dance. This occasional partner is far from being Thanase's favourite: she is too skinny and he usually prefers to go to a whorehouse where "one can choose" what one likes best—"meatballs" (p. 10) in the veteran's case.

More than thin girls, Thanase dislikes "capitalists" (p. 21). Among them the most detestable is Mike, his boss at the garage, who makes him work "like a horse" (p. 22). This is at least what Thanase explains to Marie—a repulsive waitress he feels obliged to court because she gives him credit—when she tells him: "It looks like you spent the night on a clothes line" (p. 22).

As he recalls the good times he had during the war Thanase feels very nostalgic and a comparison with his present state makes him miserable:

It really wasn't worth the trouble to win that medal in Flanders. During the war, things were tough sometimes, we bitched, but we had good times too... But now what pleasure did he get out of the life he was leading? (p. 12)

This wartime perception is extended throughout the entire narrative. We notice, for instance, that Thanase's only ally is Jim Lacasse, a veteran and a mechanic just like the protagonist of "L'Accident". Also, their heavy drinking, bitterness and dissatisfaction with the present world make them casualties of peace mainly because, after the war, the government hasn't kept any of its promises to them. But "L'Accident" doesn't begin with a description of its various characters and it is only after the completion of the reading that one gets a notion of the veteran's frustrated condition.

The opening scene of the story presents Thanase and Ruby on the side of the road involved in a loud argument. The car the mechanic has driven into the ditch seems to have "a nose like an accordion" because it hit "a large oak tree" (p. 12). Ill-humoured, tired and drunk, Thanase and Ruby take turns trying to signal down the rare vehicles that go by but the hours pass and no one stops.

Finally, a man picks up Ruby while Thanase, who was resting in the car, realises too late that she has abandoned him to the cold night. By now the veteran becomes particularly worried by the fact that the car he has borrowed without permission belongs to his boss.

Dawn finds Thanase still contemplating a way to return the car without being caught by Mike who, of course, would not hesitate to fire his employee on the spot. After having gotten a ride from a stranger (who stopped only because Thanase had splattered red paint on his face and wrapped a white rag around his head), the war veteran phones his friend Jim who comes to his rescue with a tow truck and brings the damaged car back to Mike's garage. There, comforted by a bottle of rye left by Jim, Thanase tries to think of a way to get out of his impossible situation.

Not long before opening time Thanase finds a most satisfying solution: he sets the garage on fire. This allows him to erase all traces of the accident and fully enjoying his revenge. In addition, he doesn't have to go to work after a very trying night. This method is particularly safe because the neighbourhood is already plagued by a pyromaniac and especially sweet to Thanase because Mike has only insured fifty percent of the garage's value.

The narrative structure of "L'Accident" is vaguely reminiscent of at least two of Bessette's novels. In *Le Libraire* the narrator, Hervé Jodoin, is a clerk at the only bookstore in a small town<sup>(3)</sup>. There he sells a censored volume to a student and consequently gets his boss, whom he dislikes, into trouble. In the end, Hervé goes to Montreal to sell all the forbidden books and keeps the money instead of sending it back to his former boss.

Many analogies can be drawn between *La Commensale* and "L'Accident"<sup>(4)</sup>. Both narratives give us a vivid image of the conflict between the private man and the harassment of a society whose capitalistic structures are secured by church and state.

Jerome Chayer, the hero of the novel, is a brilliant accountant for The Plumbing Supply Company. He usually has lunch with Paulo who, one day, decides to quit his job because, like everyone else, he rightly resents being exploited by the boss, M. de Repentigny. Since "for health reasons" Jerome cannot have lunch alone, he manages to convince Madame Bessière (de Repentigny's secretary and former lover) to have lunch with him. But by taking the lady to an expensive restaurant he ends up being late for work for the first time. The employee's acid temper clashes with the boss's rigidity and, consequently, Jerome is fired. Chayer's vengeance leads, step by step, to his imprisonment.

But the experience of Jerome Chayer is touching beyond any political concern because it reveals a man who, not wanting to be hurt by any form of communication, walls himself within a cell of irony. But society manages to involve him in his own destruction. The plot which, in spite of the humour, reads like a Greek tragedy, stresses in a modern way the helplessness of the individual against the machine of the state.

Nevertheless Jerome Chayer, like Thanase, seems socially immature. There is, however, a difference between the two characters: the former can only celebrate

his own failure; the second appears to be a successful criminal. Finally, this anatomy of revenge is linked to the theme of the oppressed worker: a theme found again in two other Bessette novels, *La Bagarre* and *Les Pédagogues*<sup>(5)</sup>. In the first of these two novels Bessette sets his story in Montreal and deals with the city's transit workers; in the second one he attacks the obscurantist system of education that dominated Quebec before 1960.

The remaining five stories of *La Garden-Party de Christophine* follow less conventional narrative structures and one feels "L'Accident" is the only story that Bessette, had he wanted to, could have turned into a novel.

"L'Emplatre", the second story of the collection, doesn't seem to bear Bessette's distinctive mark. Vaguely reminiscent of *Old Man Goriot* it could have been entitled "Old Man Denaud."

The plot is rather thin but the reader is touched by the text's emotional impact: Leon and his young wife Shirley exploit Denaud's love for their son Richard.

The child is ill and the parents want to treat his "cold" with modern methods while Denaud believes in old wives' remedies. The old man seems somewhat paranoid but without his financial support in general and his room and board payments in particular, Leon and Shirley wouldn't be able to survive.

After a fight with his daughter-in-law, Denaud leaves Leon's house and, not knowing where to go, ends up in a tavern. He falls and is brought back to his son's home. Later, a misunderstanding leads Denaud to believe that his old-fashioned remedy has saved Richard's life and that Shirley has apologized and recognized the old man's wisdom.

The usual Bessette irony is far from being absent in this story and Denaud is often portrayed as a ridiculous old fool. Nevertheless, the description of pure sincere love transpires throughout the text. The impact of such a psychological state can be felt at the end of the story. Then Denaud, who has deeply disliked Shirley all along, forgives her and, in a moment of relative objectivity, admits—at least to himself—the fact that she is after all the mother of his beloved grandson: "Wasn't it she who... had given the old man a reason for living, comfort in his old age?" (p. 38). Later, in his final reconciliation of his pride and his prejudice, Denaud falls asleep thinking, "Life is going to go on like before. I won't need to move out. I'll see the little one everyday..." (p. 39).

"Grossesse", the third story of *La Garden-Party de Christophine*, deals with the fears and anxieties of Sylvaine, a pregnant woman who finally succeeds in controlling the phobia created by her morning sickness. Like one of the characters of *Le Cycle*<sup>(6)</sup> (perhaps the most morbid of Bessette's novels), Sylvaine spends a good deal of time trying to vomit into the toilet bowl and kneeling next to it. If "Grossesse" is not the most pleasant story it is at least coherently constructed around a fundamental image: circularity. In fact, Sylvaine is obsessed by roundness: the float in the toilet tank is compared to an egg and she thinks that a ball is going up and down in her stomach. Even the clouds seem to be "pot-bellied" (p. 46) for Sylvaine who also likes to observe "the round and firm mass" (p. 49) of her breasts.

"Romance", the fourth story of the collection, is a caustic text that ridicules the concept of "human experience" in general and the philosophy of Montaigne in particular. This type of writing cannot easily be defined—not even by those who are very fond of genre distinctions. In the end, "Romance" might be an experimental prose poem and it is quite indicative that the text was first published by *La Barre du Jour*, the Quebec literary publication that has made of Avant-Garde a fine tradition.

The anti-hero of "Romance" is Norbert Allaire-Ducul. In French, the pun is obvious: "Norbert looks like an ass." At fifty, this protagonist finds life very grotesque and decides to jump off a bridge; although not before having managed to amuse the reader. The text seems humorous in spite of its tragic content because it is presented more like a game than a narrative.

Norbert, like Jerome Chayer (the hero of *La Commensale*) is a maniac of punctuality. Among other things, he remembers that once he lived "for three months and fourteen days with a waitress whose breasts and vagina were exceptionally elastic" (p. 56). Finally, what "Romance" proves is that Bessette is not afraid to experiment with form and, furthermore, he can do it in an amusing way.

The fifth story of the collection is "L'Extrême-Onction." It deals with the final hours of Etienne Beaulieu, a friend of the narrator. Beaulieu is a kind but firm atheist who is emotionally blackmailed by his Catholic family. Indeed, in the end the old man can hardly refuse to receive the last rights because he doesn't want to disappoint his granddaughter of whom he is immensely fond. This story basically falls into the Bessette anticlerical rhetoric already present in some of his novels such as *La Bagarre* and *Les Pédagogues*.

The last and longest story of the collection, *La Garden-Party de Christophine* (pp. 75-121), is the only one that wasn't previously published and is dated "Kings-ton, le 4 février 1980" (p. 121). Here again the genre cannot easily be defined since we are overhearing the conversation of a couple celebrating their wedding anniversary by getting drunk on an entire case of cheap wine. Some of the directions inserted into the dialogue give the story the aspect of a play: "(Pausing, meditatively taking a sip)" (p. 97).

Nothing happens during the entire evening while Lupien and Yanette discuss how to get out of going to Christophine's party. The tone of the conversation evokes a less cruel but a far less refined version of Edward Albee's *Who's Afraid of Virginia Woolf?* In this case it is the absent Christophine who is excessively ridiculed.

The common point of all the stories included in the collection *La Garden-Party de Christophine* (pp. 75-121) is that they all belong to what Northrop Frye calls "the low mimetic"<sup>(7)</sup>. To be more specific one could say that Bessette's fiction is close to a type of savagery that indulges in the castigation of the scapegoat. Each one of the stories seems to be a variation on such a theme.

In "L'Accident" the narrator tries to present Mike, the owner of a small garage, as the emblem of capitalism. The emphatic denunciation of the ruling class is no longer made by Thanase, or at least we are not too sure how the point of view slides from a hyperbolic subjectivity to the calm evidence of aphorisms:

The capitalists were responsible for the way veterans were now treated; they, after having lined their pockets by manufacturing weapons, were now preventing yesterday's heroes from getting decent jobs. Everybody knew that. (p. 21).

Perhaps the most rhetorical device is the "Everybody knew that", because it allows a prejudiced position to parade as an objective statement<sup>(8)</sup>. The phrase could of course be ironical but in a rather unstable way<sup>(9)</sup>. So, it is with such value judgments that the narrator tries to render Thanase's crime not only excusable but plainly acceptable. The psychological and moral textures of the story appear then as being extremely superficial in comparison with such masterworks as *Crime and Punishment*. The same comment could be made about the other stories.

"L'Emplatre" presents the point of view of the scapegoat through the old man, while "Grossesse" shows the identification of the pregnant woman with the typical victim. In fact Sylvaine imagines, or perhaps observes, that her husband slowly begins to reject, if not persecute her. Similarly, "Romance" portrays the idiot as the marginal victim of society finally pushed to suicide. In "L'Extrême-Onction" the scapegoat is the non-believer and this seems to be most convincing since historically one must recognize that persecution is often a consequence of religious ideology. Finally, *La Garden-Party de Christophine* introduces the scapegoat as the absent foreigner (Christophine is from France).

In each one of these stories someone must pay for the narrator's unhappiness and suffering. It seems that between his novels and his short stories Bessette has exhausted the possibilities of a thematic structure: the sacrificing of the scapegoat<sup>(10)</sup>. If his fiction, when compared to masterworks, seems superficial, one must nevertheless recognize that it is satisfying. The value of *La Garden-Party de Christophine* resides in the presentation of a fine writing exercise, in the belief in a grammar of narrative. Gerard Bessette's heroes have too many scores to settle and at best they can carry through one revenge only. In "L'Accident" only Mike "pays" for his sins—Ruby remains unpunished. This example defines Bessette's favourite narrative structure: 1) A hero is a victim of a series of injustices; 2) he selects one antagonist for his revenge; 3) the revenge must preferably be a profitable one; 4) the hero must be either a winner or at least a beautiful loser. How many different stories can be written with this outline? Gerard Bessette in his novels in general and in *La Garden-Party de Christophine* tries to answer his own question.

## NOTES

1. Born in 1920 in Saint-Anne-de-Sabrevois, Quebec and educated at the Université de Montréal, Gérard Bessette was a professor of French at Queen's University. He has edited collections of short stories and collaborated in the writing of literary textbooks. His critical works like **Les Images en poésie canadienne française**, 1960 or **Trois romanciers québécois**, 1973 reveal a method of literary analysis based on the writings of Sigmund Freud and Charles Mauron.
2. Gérard BESSETTE, **La Garden-Party de Christophine: Nouvelles**, Montreal: Québec/Amérique, 1980. Unless otherwise indicated, all translations are mine and subsequent references to this text will be directly incorporated in the article. It should also be noted that five of the six stories were previously published in Quebec literary magazines but that critics paid little or no attention to them.
3. Gérard BESSETTE, **Le Libraire**, Paris: René Julliard; Montreal: Cercle du livre de France, 1960. English translation by Glen Shortliffe: **Not for Every Eye**, Toronto: Macmillan, 1962.
4. Gérard BESSETTE, **La Commensale**, Montreal: Les Éditions Quinze, 1975.
5. Gérard BESSETTE, **La Bagarre**, Montreal: Cercle du Livre du France, 1958 and **Les Pédagogues**, Montreal: Cercle du Livre de France, 1961. English translation of **La Bagarre** by Marc Lebel and Ronald Sutherland: **The Brawl**, Montreal: Harvest House, 1976.
6. Gérard BESSETTE, **Le Cycle**, Montreal: Éditions du jour, 1971.
7. Northrop FRYE, **Anatomy of Criticism: Four Essays**, Princeton: Princeton University Press, 1957, pp. 41-43.
8. Gérard BESSETTE uses this technique in other instances. In **La Commensale** for instance, Paulo's favourite phrase is: "It's a known fact."
9. I refer here to the distinction between "stable" and "unstable" irony that Wayne C. Booth has studied in **The Rhetoric of Irony**, Chicago & London: The University of Chicago Press, 1974.
10. Gérard BESSETTE is not only Quebec writer dealing with this thematic structure of revenge. However, others generally prefer to treat the question in a fantastic rather than in a realistic mode. The following example will suffice here to illustrate this point: Jacques Godbout's **L'Isle au dragon**, Paris: Seuil, 1976. The hero of the novel, Michel Beuparlant ("the beautiful talker"), decides to remain on the lovely Green Island that the Americans intend to use as a dump for radioactive waste. Every day he writes another chapter in his lifelong fight against Mr. William T. Shaheen, president of Pennsylvania & Texas International, the company that turns beautiful landscape into atomic wastelands. To communicate with the outside world, Michel is reduced to the romantic gesture of throwing his daily chapter out to sea in a bottle. In a flashback, Michel meets William T. Shaheen for the first time near Lake Louise. There, as Marilyn Monroe's chauffeur, the hero witnesses the viciousness of Shaheen who takes advantage of the star because he is financing the movie. Michel Beuparlant, a young idealist, refuses to cooperate with the "dirty old man" and falls in love with Marilyn Monroe. He imagines that the star thanks him with a kind and meaningful look. From then on reality and imagination merge in the novel. Michel is fired, but he meets Shaheen again. The businessman encourages Beuparlant to study engineering and join the company. Now Michel hears about the DAC (Atomically Controlled Dumps) and all the corruption associated with the project. Shaheen's plan is to inspire fear in order to exploit people more easily. Michel's indignation grows as he discovers the immoral aspects of Western society:

I had always imagined that the devil spoke English and wore a tie, that one day he would ask me to go with him, but Shaheen didn't move, ah! if I had had a few drops of holy water to startle him! Holy water on the devil's skin evaporates as on a white-hot wood stove...

How is Michel going to fight the great imperialist machine so well constructed by Shaheen? With imagination, of course. He becomes a dragon hunter. To be instructed in so occult a profession he goes to Paris. The French school sends him, after his theoretical training, to hunt his first dragon under the supervision of a senior hunter. The apprenticeship takes place in another country familiar to readers of Godbout's novels: Africa. We have no trouble recognizing Ernest Hemingway as his mentor. Papa presents him with a gold needle which, when placed into someone's shoulder, gives Michel the power to summon that person and turn him into a slave. Naturally it is Shaheen who gets the shot in the shoulder. This brings the American to Dragon's Island where Michel gives him a sumptuous last supper, then uses him as live bait for the creature that lurks under Green Island. Shaheen is finally swallowed up by the monster which escapes with the hunter's approval and benediction. The message might be: beware the exploitation of myths and mistrust the apparent docility of poets.

## A CANADIAN CRITIQUE OF ROUSSEAU : GEORGES BUGNET'S LA FORÊT

Cécile Aurore LA FONTAINE

University of Alberta

*« Là-bas, s'ils veulent mettre un homme aux prises avec la nature, ils n'ont d'autre ressource, tel Daniel de Foe, que de la placer hors d'Europe »<sup>(1)</sup>.*

Georges Bugnet had already tried his hand at a long poem, "Le Pin du maskeg" (1924), and a novel, *Nipsya* (1924), about Western Canada, its untamed regions and its indigenous people, when in the 1930's, at the height of his creative power, he undertook to write what was to become, in his words, "[un roman] proprement canadien", *La Forêt* (1935)<sup>(2)</sup>. The aim of this French author, who had emigrated to Canada in the first years of the century and who now had behind him thirty years of life on the prairies, was to compose what he perceived as being the reality of Canadian life. This question of writing a novel which would best reflect what is typically Canadian or which would bring to the foreground the distinguishing traits of this nation, as opposed to any other country, is one that has indubitably preoccupied most authors before and after Georges Bugnet from Louis Fréchette to Rudy Wiebe.

Georges Bugnet's notion of what a Canadian novel should be like was very forthright and explicit. As a pioneer, Bugnet had been for some time in a position to observe the land and its people and identify the differences that existed between this new country and his European homeland. One of the most striking dimensions of this adopted country, according to the author, was the awe-inspiring and even terrifying expanses of land and forest. To a European whose idea of "la nature sauvage" limited itself to untended gardens and Alpine meadows, the wild prairie in the Rich Valley district of Northern Alberta was intimidating. In *La Forêt*, Bugnet presents what he considers to be the Canadian dilemma, the struggle between man and nature, but more specifically, between the inexperienced intruders and the land which is at once formidable and a relentless enemy to exploit. Bugnet depicts, in this novel, sets of characters that manifest this conflict: on the one hand, the Métis trappers who firmly hold to their isolation and the white settlers born in Canada who choose to leave cities to live in harmony with the rigours of the land, and on the other hand, the newly arrived Europeans who are unfamiliar with the impenetrable forest and cannot withstand the wilderness of the region.

Many pioneers in Canada discovered that to survive amidst a rugged uninhabited prairie was a risky venture at best and more than likely an impossible dream. This testing of man's resourcefulness and strength, away from civilization, proved to be a challenge that many newcomers could not hope to win. This experience, in itself, was to Bugnet the essence of Canadianism, that is, a "Canadian" would find the resilience to live through this Robinson Crusoe-like experiment. The theme of *La Forêt*, the struggle between man and his environment, is also crystallized in miniature in a short play written by Bugnet based on his novel and featuring an old trapper and the European couple. In his speech to the French

pioneers, the trapper clearly advises them to leave this country. The husband's hardy and tenacious work to clear the land and build a homestead is indeed admirable but the wife's fears, her isolation, and their inability to feel at home prevent them from fully embracing this life in nature. In comparing his own joy and acceptance of the Canadian frontier with the European couple's *dépaysement*, the trapper must entreat the outsiders to go back to a life of greater ease and sophistication within society. Their trial of living a simpler life in the backwoods or this "retour à la nature" has failed:

... pour une âme, pour un cœur comme le vôtre, trop cultivé, trop raffiné, c'était un véritable suicide que de venir, si loin des sociétés humaines, sur une terre comme celle-ci... Le retour à la Nature... Ah, oui, le retour à la Nature... ma pauvre enfant, maintenant, comme beaucoup d'autres, maintenant vous savez ce que c'est.

Pour vivre avec la nature, monsieur, et n'y point perdre, il faut être de ses enfants. Les autres, voyez-vous, elle les repousse, et parfois rudement, sans pitié... vendez tout... retournez aux sociétés polies et douces. La terre canadienne, monsieur, la terre canadienne encore vierge, elle est trop forte pour vous...<sup>(3)</sup>.

\*  
\* \*

The actual enterprise of beginning a life as a woodsman in the hinterland of Canada conjures up, for a reader, images of Jean-Jacques Rousseau and his call to rediscover the pleasures of solitude and physical well-being in a life alone with nature. In fact, disciples of Rousseau such as Bernardin de Saint-Pierre and Chateaubriand did indeed choose the more remote regions of America to situate the pastoral life of their heroes. It is extraordinary that the literature about the colonization of Canada, especially of the settling of the west, did not make more profuse direct or indirect allusions to Rousseau's vision, notably his idea of the benefits of man in nature in contrast to the evils of civilization.

The memory of Rousseau's enchanted reminiscences about nature, his little Charmettes (*Confessions*), the Edenic garden at Clarens (*Julie ou La Nouvelle Héloïse*), and his beloved island (*Rêveries du promeneur solitaire*), became in a sense a measure with which Bugnet, the pioneer, botanist and writer, could compare the ideal with the real. The poverty and toil of a settler provided the realistic background from which someone like Bugnet could examine the justifiability of Rousseau's postulations. *La Forêt* can be seen as a critique of Rousseau's thought founded on the concrete experiences of an Alberta farmer<sup>(4)</sup>. On two occasions in the novel, Rousseau is openly mentioned; first as spokesman of rustic life and secondly as champion of a philosophy of overindulgence in feeling. On one point, Rousseau is commended, and on the other, he is castigated. The husband in *La Forêt* praises the philosopher who captivated whole generations with his invitation to leave the extravagant for the simple: "parbleu, c'est Rousseau, et son meilleur disciple, Tolstoï, qui ont raison. L'humanité devrait simplifier ses goûts, revenir à la nature et au travail. Avec leur absurde civilisation, ils deviennent complètement fous"<sup>(5)</sup>. However, the husband, again in a direct reference to Rousseau, condemns this thinker for his role as leader in what was to become the Romantic movement:

Tout ça, c'est la faute de Rousseau, oui, de Rousseau, qui pensait juste mais pleurnichait trop, et de Goethe, Byron, Chateaubriand, et toute la bande des

romantiques. Au lieu de voir l'homme et le monde tels qu'ils sont, ils ont barbouillé de leur moi toute la terre, et jusqu'à la lune qui en est demeurée incurablement mélancolique. Du sentiment, on a passé à la sensibilité... (pp. 98-99).

The above intertextual references glaringly illustrate the importance, even the uncommon presence, of Rousseau in a prairie novel<sup>(6)</sup>. These two specific allusions, one of praise and one of reproach, indicate how the novel, with respect to the French philosopher's thought, is structured on spheres of tension and contradictions. The novel at times advocates and at other times rejects Rousseauist beliefs. Just as *La Forêt* depicts a world of antithesis by contrasting, for example, the native with the immigrant, it also presents characters who embody extreme and opposing attitudes to central issues at the heart of Romanticism. Apart from the entire novel considered as a *roman à thèse* verifying Rousseau's premises concerning the regenerative value of rudimentary life in nature, two other fundamental ideas are also broached: Romanticism and primitive education. Consequently, the critique of Rousseau in *La Forêt* revolves around these three distinct levels of conflict. The last two topics arise from particular events in the narrative and are debated either by the husband or the wife. The European couple's eventual departure from Canada appears as a condemnation of Rousseau's major hypothesis. However, on the subject of Romanticism and education, the couple hold irreconcilable views.

It would only be fair to state at the outset that Georges Bugnet is an obdurate classicist. Not surprisingly, whenever possible, in both novels and essays, he inserts tirades against some of the worst pitfalls and aberrations of the Romantic movement. This inveterate stance is very evident in *La Forêt*. When the husband meditates on the modern texts he is reading, such as Flaubert's *Madame Bovary*, he lashes out against their unreserved glorification of the self and the senses. One of the excesses so apparent in the Romantic school was its seeking out the sensational and the abnormal. Indeed, the later Romantics wallowed in their taste for the artificial and the decadent. Ultimately, this movement towards self-indulgence degenerated to the point where the artistic creation was no longer answerable to, or representative of, reality but only gave vent to an inner sanctum of dreams and passions. For Roger, whose life as woodsman has not granted him the leisure to read or even write journal articles as he had done in France, the whole question raised by the Romantic movement regarding the supremacy of art over reality has become academic. No beautiful description in a Romantic novel could ever equal the actual forest and lake before him. Art can never expect to be more than a pale reflection:

Mais, dit Louise, ne trouves-tu pas certaines descriptions de Chateaubriand bien plus belles que le plus bel endroit de ce pays !

...  
Il n'y a pas de pourtant. Ma forêt, par exemple, pour des yeux *civilisés*, peut ne pas égaliser en beauté les descriptions des écrivains artistes, mais elle est ma forêt, et elle est vivante. Puis-je ne pas la préférer ?

...  
L'art !.. L'art humain aura beau faire, il ne sera jamais qu'artificiel. Il ne vaudra jamais la vie (p. 100, we underline).

To demonstrate how crucial this universal problem of the relation between art and reality is to Bugnet, we can find a parallel episode to Roger's argument in a previous novel, *Nipsya*. In this case, the young Métis heroine speaks for the author. Her response to an inquiry about her preference for the object itself rather

than the painting startles the European. Accustomed to the more traditional and cherished notions of the primacy of art over reality, the Hudson's Bay clerk cannot comprehend the girl's reasoning:

C'est la beauté du tableau qui est remarquable.

— Ce n'est pas très beau. Ce n'est pas vivant.

— Mais ne trouvez-vous pas que le peintre a bien su les représenter ?

— Je ne sais pas. J'aime mieux les vrais arbres.

... Jamais auparavant il n'avait songé à examiner les affirmations qu'on a posées à la base de la *civilisation* comme des axiomes évidents. Et voici que, devant ces interrogations *primitives*, il se mettait à douter de la sagesse des siècles<sup>(7)</sup>.

The author takes great pains to emphasize, after this succinct discussion, that this opposition between the poles of art and reality should be placed within the framework of another conflict the cultivated man's appreciation of art versus the native's and prairie born's innate inclination for the real.

A related grievance levelled against Romanticism in Georges Bugnet's *La Forêt* is again only briefly noted in the novel but pursued at greater length in essays. For example, in the article with the suggestive title "Nature is Not Sad", Bugnet condemns Romantic writers for their anthropomorphism, in other words, for their belief that there is a correspondence between their own emotional impressions and the exterior world<sup>(8)</sup>. A forest in autumn or winter, according to the classicist Bugnet, should not be seen as forlorn or sorrow-laden or as a projection of man's feelings. At the height of the Romantic age, the excessive sensibilities of artists and their inordinate self-centredness marred their comprehension of reality. For Bugnet, the hardships of the prairie experience were an antidote to this idyllic European Romantic view<sup>(9)</sup>. In the Bois de Boulogne, one may feel a certain intimacy and personal involvement with nature but in the vast untame Canadian prairie, man is a mere dot or point on the horizon. Bugnet appreciates the Romantics for their rediscovery of nature but he quarrels with their over-sentimentalization. He wishes that man would adopt a more rational and realistic vision of nature. To counteract this effusion of sentimentality, one of Romanticism's ingrained flaws, Bugnet looks to classical literature, to "Boileau instead of Victor Hugo"<sup>(10)</sup>.

Bugnet offers Pascal as the prototype of a classical author whose dispassionate vision of nature coincides perfectly with his own. In order to write a realistic novel about man on the frontier, Bugnet sought out the impassive portrayal of nature as found in an author not usually recognized for his depiction of nature. In his reading of Pascal, Bugnet considered the famous thought of the disproportion of man and the universe as an extraordinarily severe and accurate statement on nature: "Le sentiment de la nature, plein, élevé, profond, on le trouve dans Pascal contemplant les deux infinis"<sup>(11)</sup>. It remained impossible for prairie settlers, like Roger and Louise, to think or to feel that nature could partake of their sufferings, their aloneness, their destitution. The "sheer physical fact of the prairie", to use Kreisel's words, does not permit a romantic view of nature<sup>(12)</sup>. The extreme disparity between man and the environment in *La Forêt* testify to the author's penetrating skill in creating a most un-romantic nature. Indeed, the descriptive passages about the forest and the homesteaders in the novel convey in both language and tone the same Pascalian dialectic of disjuncture between the grandeur and magnitude of one and the atom-like existence of the other. Many of these antitheses oscillate between the forest with its "immensity" and "timeless serenity" and the wife's "powerlessness" and "helplessness": "L'antique forêt semblait se soumettre

sans révolte à la destruction qui lui venait aux mains d'un éphémère pygmée" (p. 89), or "Elle sentait bien que leurs vies n'étaient qu'une misérable chose au milieu de ces sérénités éternelles" (p. 168). The echo of Pascal is most clear in one poignant scene where Louise, in a moment of terror measures herself against the forest:

Devant les sérénités de ce froid, implacable comme sans haine, de ce firmament immense et énigmatique, de cette énorme forêt qui l'avait faite ici prisonnière, Louise sentit son âme s'emplir de frayeur et de désolation. Si faible et sans défense, en face de ces puissances à la fois formidables et paisibles, elle frissonnait sous une impression de vide infini ... (p. 138)<sup>(13)</sup>.

Not only did Bugnet make important reservations about Romanticism, he also carefully scrutinized Rousseauist ideas concerning "negative" education as propounded in the influential treatise *Emile*. After the birth of their child, the European couple were compelled to envisage, with mixed feelings, the problem of his education in the wilderness. Although the husband enthusiastically espouses the idea of a natural education, the wife cautiously approves and then disdains this type of informal pedagogy. All in all, due to Rousseau's thesis about the moral integrity of a child, the preceptor emphasizes the awakening of the senses and the development of physical aptitudes. This program of education away from society is subsumed in the larger fundamental conflict between the goodness of primitivism and the evilness of culture. The Canadian prairie was a ready-made laboratory setting within which one could investigate and estimate if Rousseau's thought about natural education was feasible. Because of the native people, the Métis and the prairie-born already exposed to little formal instruction but much freedom, the Europeans in the new land could judge for themselves what were the benefits and limitations of Rousseau's ideal of education.

Depending on such circumstances as gardening on a warm spring afternoon or listening to the conversation of neighbors, Louise will find herself entertaining contrary moods with respect to Rousseau and education. There are moments when Louise, disinclined to accept a harsh, unruly life in nature, can grudgingly appreciate its beauty and sustaining qualities. There is one exceptionally peaceful interlude in the novel when the wife, having finally reached a point of reconciliation with her husband, enjoys the silence and breath-taking splendor of the lake and forest around her. The fragrant pines in May inspire her to imagine how Edenic it would be to have her young son grow up, like the flowers and animals, in perfect accord with his inner self and outside reality. She, who once lived in the city, knows how precious this equilibrium of peace and quietude can be. The bustling cities, more often than not, reek of corruption and violence. Her musings dwell on how the healthful environment would transmit itself to her son and thereby make of him a robust, blissfully innocent and morally upright individual:

Et Roger était persuadé que rien ne valait mieux que l'occulte éducation tirée, au début de la vie, d'un contact direct avec les pures activités terrestres et célestes. ... Peut-être, en effet, songeait-elle, y a-t-il là quelque chose de vrai. Peut-être, de tout ce qui nous entoure, cette petite âme neuve reçoit-elle inconsciemment des marques durables... peut-être ce tendre corps deviendrait-il plus robuste ici que sous un climat plus doux. Pourquoi mon petit ne recevrait-il pas, ici, dans son cœur et dans ses sens quelque éducation, et meilleure peut-être que s'il était entouré par tous les arts des hommes ? Pourquoi n'apprendrait-il pas, ici, à mieux entendre, à mieux voir, à mieux sentir ?... cette sauvage nature me serait une bien riche et bien belle école? (p. 150).

In time, her young son would mature and become like Rousseau's paragon, a skilled workman and as resourceful and solitary as Robinson Crusoe on his island<sup>(14)</sup>.

When Louise meets her remote neighbors, her dreams of a rustic education for her child quickly fade. Although acknowledging the generosity and industriousness of the pioneers, she is repelled by their lack of sophistication and unpolished demeanor. While visiting the French-Canadian family, Louise Bourgoïn and Madame Roy engage in a heated controversy about education. Madame Roy, with her characteristic practicality and directness, lauds the merits of growing up in the wilderness and the able-bodied and virtuous individuals it shapes: "Moi je pense que les enfants qu'on élève sur une terre, loin des villes et des mauvaises fréquentations, on a bien plus de chance d'en faire des vrais bons hommes, des garçons forts et bien travaillants" (p. 212).

Louise cannot share the restrictive vision of a simple existence on the land. Working as a labourer on a homestead cannot offer a young man the hope of aspiring to intellectual pursuits and a professional position. Hence, a natural education should be supplemented with formal instruction in areas of general knowledge and culture. Is it not ignoble, according to Louise, to have a high degree of moral rectitude and yet remain intellectually impoverished. Should not a mother expect a more "superior" way of life for her son; that is, that he not settle for the occupation of a woodsman but strive to become more accomplished and well-educated. Evidently, in seeking out the latter, he will have to leave the farm for the city:

Mais la jeune mère n'était point aussi insoucieuse du confort et des dignités de ce monde. Elle n'aurait pu réduire l'éducation de son fils à tant de simplicité laborieuse. ... — Rien n'empêche qu'un enfant puisse acquérir à la fois la science et la bonté. C'est ce que je souhaite pour mon cher petit Paul. Je voudrais faire de lui un homme supérieur dont je pusse être fière (p. 213).  
... ils s'en iraient enfin ... enfin ! — Et alors, revenue au milieu d'un monde civilisé, elle élèverait humainement son enfant (p. 215).

The question of education does not only concern the young child and the option, for the parents, of either raising him as a "little savage" or as a "superior" being. The leitmotif of education is also apparent in another fashion in the novel. The newly arrived settlers, who received a good education in France, are confident that their superior degree of knowledge will not only make them ingenious and successful pioneers but will also equip them to instruct and guide the less educated farmers. From the first, they propose to teach their neighbors how to be more productive and efficient: "... ce sont de braves gens, mais sans éducation. Et ils ne connaissent que la routine du métier. Je m'en vais leur montrer comment on s'y prend pour donner à une terre toute sa valeur. Tu verras ça" (p. 35). Because of their education, the couple expect to be recognized as privileged beings: they are to be looked upon as people of authority, indeed of "superiority". It is interesting that the author, with an undercurrent of irony and good humour, counterbalances their attitude of superiority, therefore contempt of others, with many instances where it is the experienced man of nature who has far more insight into survival in the wilderness. For example, in matters of building a barn too close to the house, of buying horses instead of oxen, or of burning stumps on a windy day, it is the neighbors' advice which the Europeans must reluctantly admit is the more reasonable. Notwithstanding their innumerable failures in the brushland, these more cultured settlers remain unscathed and profoundly convinced of their

superiority. Whenever the wife observes her husband in company with the uncouth trappers of French-Canadian farmers, she proudly basks in his unrivaled distinction: "sûr qu'il était, lui, de sa supériorité sur ces pauvres gens sans instruction, sûr d'un prompt triomphe, grâce à ses connaissances plus larges là où les autres ne pouvaient obtenir que de lents et piètres succès" (p. 118). Both scorn these peasants for their easy contentment with the toils of the land without feeling any desire for the elevation of the mind: "Ce sont de bien braves gens, et vaillants. D'un autre côté, ils ne faisaient que tourner dans le même cercle d'idées. Intellectuellement, c'était le désert" (p. 120).

The few sections of the novel dealing with the controversy about negative education and the lack of a cultural climate in the backwoods relate to a more pervasive debate. In a comprehensive way, *La Forêt* explores, through the experience of two European individuals living in the wilderness, whether a simple life alone in nature is conducive to the destruction or the amelioration of physical, moral and intellectual well-being. As a colonist, the husband tries to live his unique adventure to the fullest. His enthusiasm for the rugged hardships, his determined effort to clear the land and build a flourishing homestead are always undermined by his wife's spirit of discontent and aversion for the prairies. Whenever he praises too fervently the awesome challenges of primitive life, she defiantly denounces his accomplishments. For example, when Roger professes his endorsement of Rousseau's idea of a return to rustic life, Louise is adamant in her opposition and exacerbated by his obstinacy in pursuing this ignoble way of life: "pour elle qui désirait impatiemment le retour au pays de la plus parfaite civilisation, pour elle qui ne trouvait dans cette vie primitive que déceptions et duretés, elle percevait dans les paroles de Roger comme un piétinement sur des images vénérées" (p. 96). Consequently, the conflict of the supremacy of nature over civilization or vice versa is embodied in the couple's contradictory positions and their latent grievances frequently erupt in fierce disagreements. Whereas the husband pleads to remain in Western Canada for a few years until he has become more prosperous, she pleads for an immediate departure from this austere and inhospitable land.

The incongruity of Europeans unprepared for the barbarous Canadian terrain is vividly discernible right from the novel's opening scene. While stalking along their recently purchased territory, dressed in their delicate formal attire, the wife's veil and dress are caught and torn by lower branches and her high-heeled footwear cause her to slip and fall in the creek. This note of discord will have to diminish if the couple wish to firmly establish themselves as settlers on the homestead. To fit in with the surroundings, they will have to cast aside their overly stylish garments for more casual apparel. As in every other situation encountered, it is the husband who adapts himself more readily. The idea of the transformation of a person because of his exposure to a new environment will be a prominent touchstone for the French couple. Firstly, the husband senses that his body is becoming sturdier and more muscular as a result of the hard work, and secondly, that he is losing interest in his reading and forsaking his writing. Roger's weariness and aloneness, together with the demanding physical labour, slowly, even unconsciously, lead him to neglect his elegant dress and courteous manner. His grubby appearance becomes so distasteful to his wife that she reproaches him on many occasions for his deterioration. He counters her disparaging attacks by reminding her that in this harsh new land, he will have to discard his European civilized deportment:

Oui, j'avoue qu'entre ma tenue, mes mœurs d'aujourd'hui et celles que j'avais en France, il y a notable différence. Mais comment veux-tu qu'un pionnier du Nord-Ouest canadien s'habille et se conduise comme un homme de la haute

société ? Quand je nettoie l'écurie, puis-je revêtir un habit de soirée et des manières pleines de noblesse ? Obtiendrais-je tout l'effort de mes chevaux en leur faisant un discours académique ? (pp. 85-86).

As we have already mentioned, since the husband embraces his adventure wholeheartedly, he seeks to transform himself, as much as possible, into a Canadian pioneer. By way of contrast, the wife clings desperately to vestiges of propriety and elevated taste. She is keen to detect nuances, defects, slight changes not only in her husband's appearance but also in his moral and intellectual decline. One incident, in particular, forces her to acknowledge, with consternation, that her husband is definitely degenerating. It happens that two Slavic labourers are hired to help Roger with the felling of trees. When these workers first come to the hut for their meals, they are intimidated by the cleanliness and order. Although they feel awkward and embarrassed, they try to imitate their hosts. Gradually, however, the Slavic workers win over Roger to their level of lewd jokes and sloven disposition:

Aujourd'hui, imperceptiblement, son mari dégénérait. De sa perfection intellectuelle et morale les nuances les plus délicates semblaient s'effacer. Auprès d'hommes grossiers, il restait encore d'essence supérieure mais, déjà, il prenait avec eux des airs de ressemblance, de nouvelles intonations de voix peu décentes, des gestes plus communs, des poses sans élégance (p. 72).

This is one resounding proof that, despite Rousseau's claim of the moral rectitude of a simple life in nature, it was more difficult to uphold proper conduct than descend to vileness and profanity.

The husband defends himself against accusations of degeneracy by arguing that change or transformation is necessary for adaptation to conditions in this new land. But another event will demonstrate to him that the idea of a physical and moral metamorphosis may be less undeniable than he had imagined<sup>(15)</sup>. The husband, frustrated with his work, in a moment of extreme anger, beats his team of horses mercilessly. In the aftermath, he is appalled by his "actes d'une sauvage brutalité": "On dirait en effet que je subis une déformation. Est-ce excès de force physique inemployés ? Serait-ce débilité morale ?" (p. 190). He cannot understand how he could lose control of his emotions and passions to become an unthinking powerful beast. He feels apprehensive about this baseness within him which could rise up more violently in the future.

Such reflections on depravity and degeneracy diametrically clash with Rousseauist premises about the innate goodness of man. Apart from her husband's indomitable physical strength and moral laxity, Louise also deplores the fact that intellectual pursuits have been neglected and elevated dialogues no longer exist between them. It would be an insurmountable feat to keep alive an interest in the arts and culture, albeit European culture, in this desolate milieu. The wife blames her antagonists, the forest and the land, as the forces which are slowly depriving her husband of his former refinement and crushing any uplifting bent. According to his wife, nature is succeeding in transforming her husband into a base, unworthy and inferior being:

Tu ne vis plus guère que d'une vie physique. Tu perds tes goûts intellectuels. Tes conversations n'ont plus rien de relevé. Elles ne se tournent plus jamais vers les grandes questions qui nous passionnaient autrefois ... Tu en reviens toujours à ta terre. Elle te prend non seulement ton corps, elle accapare toute ton intelligence (p. 87).

Oh, cette forêt qu'il voudrait abattre, cette terre sauvage qu'il voudrait asservir et qui se vengent, sournoisement, par petits coups, lui enlevant tout ce qui faisait de lui un homme supérieur, le transformant en un être vulgaire, et qui devient brutal... (pp. 136-137).

There can be no conciliation in this debate between nature and civilization; in the end, the couple will have to choose between the land and its seemingly insipid existence or opt for the sophistication of the city.

The wife's antipathy for pioneer work is not shared by all characters in the novel. The French-Canadian neighbors find satisfaction and happiness in their farming occupations. Beyond the Québécois family's vigorous acceptance of a homesteader's lot in Western Canada, the Métis couple, in communion with the wild life, are disturbed by the influx of newly arrived settlers who will eventually destroy their mode of subsistence as trappers and hunters. Given the structure of the novel and its near exclusive focus on the European couple, it is difficult for the reader to have an impartial grasp of the situation. We hear the protestations of the Bourguoins but, since there are very few social gatherings, we are not often permitted to gain insight into the other settlers' genuine approval of rustic conditions. A person like Louise is impervious to arguments in favor of demeaning work on the land: "Elle ne comprenait guère la simplicité de ces âmes qui trouvaient tout naturel de mener si rudes existences. Leurs humbles ambitions lui paraissaient misérables. Pourtant elle enviait leur entrain, leur force, leur courage..." (p. 118). In brief, to give Rousseau his due, there are some individuals who completely thrive in nature, others who successfully acclimatize themselves, and still others who cannot tolerate or even comprehend doing without the advantages of society.

\*  
\* \*

The Canadian reality that Georges Bugnet proposes in *La Forêt* emerges directly from his critique of Rousseau. Whereas the European couple will ultimately leave the forest for a more comfortable home elsewhere, the Métis and French-Canadians, knowing the difficulties ahead, nevertheless accept the challenge of settling the prairies. Bugnet, using the dichotomy between a life in nature versus one in civilization, infers that the idea of Canadianism, even of a Canadian identity in the west in the 1930's, means essentially having an inherent disposition for the beauty as well as the severities of a primitive life in nature.

## FOOTNOTES

1. Georges BUGNET, *La Forêt, Le Canada Français*, 27, 5 (1940), p. 396.
2. Georges BUGNET, *La Forêt, Le Canada Français*, 27, 5 (1940), p. 399.
3. Georges BUGNET, *La Défaite, Le Canada Français*, 22, 1 (1934), pp. 50,58.
4. The suggestion that Roger write an article on the merits and shortcomings of Rousseau's thought permits us to consider the novel *La Forêt* as a "roman à thèse" debating this topic. *La Forêt*, Montréal: Éditions du Totem, 1935, p. 96.
5. Georges BUGNET, *La Forêt*, Montréal : Éditions du Totem, 1935, p. 96. All subsequent quotations from the novel will be indicated within parenthesis in the text.
6. David M. HAYNE's comprehensive compilations in the area of European — Canadian relations published regularly in *Canadian Review of Comparative Literature* have failed to uncover any study concerning the influence of Rousseau on French or English Canadian Literature. Even Jean Papein, the author of a doctoral thesis on Bugnet, does not refer to Rousseau: "Georges Bugnet, homme de lettres canadien: sa vie, son œuvre", Diss. Université Laval, 1967.
7. Georges BUGNET, *Nipsya*, Montréal : Éditions Édouard Garand, 1924, p. 47; we underline the antithesis.
8. A brief controversy erupted when Bugnet published the English article "Nature is Not Sad", *Canadian Bookman*, 6, 10 (1924), p. 209-210. In *Nipsya*, a dialogue between the Métis and the European again focusses on what Bugnet strongly believed to be an abhorrent residue of Romanticism: "Il (Monsieur Alec) avait toujours inconsciemment attribué aux choses inanimées ses propres impressions, et, de bonne foi, avait cru que la pluie était triste et le soleil joyeux... Son erreur, songeait-il, venait probablement de ce que, au lieu de regarder hors d'eux-mêmes ... les hommes s'étaient toujours faits centre de tout..." p. 46.
9. Desmond PACEY argues that the movement from romance to realism in Canadian novels began with such prairie writers as Stead, Ostenso and Grove. Georges Bugnet's *La Forêt* substantiates this contention: "Such realism as there was a distinctive pattern of life which could be clearly differentiated from that of Europe and even from that of the United States, and where the conditions of pioneer life were so forbidding that it was almost impossible to idyllicize them." "Fiction 1920-1940", *Literary History of Canada*, ed. Carl F. Klinck et al., 2nd ed., vol. II, Toronto: Univ. of Toronto Press, 1976, p. 186.
10. Bugnet's censure of Romanticism is repeated nearly verbatim in many essays published in the 1930's; for example in "Dialogue des Morts [Boileau et Hugo]", he writes: "Depuis Rousseau, ce que vous avez cultivé, ce n'est pas le sentiment, c'est la sensation physique de la nature..." : *Les Idées*, 2, 1 (1935), p. 8.
11. Bugnet, *La Forêt, Le Canada Français*, 27, 5 (1940), p. 391.
12. Henri Kreisel, "The Prairie: A State of Mind", *Transactions of the Royal Society of Canada*, 6 (1968); rpt. *Canadian Anthology*, eds. Carl F. Klinck and Reginald E. Watters, 3rd. ed., Toronto: Gage, 1974, p. 621.
13. The distinctive Pascalian rhythm and images become even more pronounced in the final section of Louise's meditation. Bugnet, steeped in Pascal, perhaps at times unknowingly paraphrases the apologist: "Que servirait de lutter contre ces majestés, calmes, occultes, devant qui l'homme et ses œuvres ne sont que de brefs et imperceptibles atomes pullulant un instant comme une poussière animée, puis résorbés, eux et leurs travaux, sous l'épiderme d'un globe infime qui, avant eux comme après eux, suit son propre destin, au long d'une route inconnue perdue dans un espace insondable ?" (*La Forêt*, p. 138).
14. We know, of course, that Defoe's *Robinson Crusoe* is the one book which is recommended reading for Rousseau's young student: "Ce roman ... sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Émile..." *Emile ou De l'éducation*, Paris: Bordas, 1973, p. 93. The *Robinson Crusoe* motif seems appropriate for Western Canadian literature. Georges Bugnet, for one, refers to the experience of his European couple in these terms: "Eh bien, Louise, ne la trouves-tu pas intéressante cette vie de Robinsons? Rien que nous deux, seuls avec la nature" (*La Forêt*, p. 10). In another context, Gabrielle Roy views her relation to the prairies as similar to that of *Robinson Crusoe* on his island: "Mais je n'étais pas encore prête à aimer totalement la Petite-Poule-d'Eau; ou, si déjà je l'aimais, c'était d'un cœur trop lourd d'ennui. Defoe, dans l'île de son personnage, n'eût pas écrit *Robinson Crusoe*." "Mémoire et création," *Fragiles lumières de la terre*, Montréal: Stanké, 1978, p. 196.
15. Gérard Tougas, the critic who has called *La Forêt* "l'un des trois ou quatre plus grands romans de la littérature canadienne", sees Roger's transformation not in its wider implications of a moral and intellectual decline but only as "les lentes métamorphoses de la personnalité sous la pression imperceptible mais décisive de la nature canadienne." *La Littérature canadienne-française*, 5<sup>e</sup> ed., Paris: Presses Universitaires de France, 1974, p. 136, p. 137.

## LA MORT DANS LE CYCLE DE MANAWAKA

André DOMMERMES

Université Paris X

En 1971, au cours d'une interview, la romancière Margaret Laurence déclare à Earle Toppings :

The thing that probably influenced my writing to a great extent was the number of deaths in the family. My mother had died when I was four and my father died when I was ten or eleven, and a very beloved grandmother died but a year after that<sup>(1)</sup>.

L'impact de ces événements marqua le futur écrivain d'une empreinte indélébile. Il serait imprudent de ne voir dans son œuvre qu'une célébration de la vie. Celle-ci, nous semble-t-il, est obscurcie par une vision dramatique qu'éclairent çà et là quelques foyers lumineux.

D'emblée *The Stone Angel* projette le lecteur en plein drame ontologique. L'ange de pierre le tient sous l'emprise de son regard aveugle. Tel le Sphinx posté sur la route de Thèbes, il incarne la puissance maléfique et obsédante du mal. Omniprésente, la mort frappe à l'aveuglette sans distinguer l'âge ou le sexe. La liste des victimes s'allonge de chapitre en chapitre : la mère de Hagar, la mère de Lottie, Dan, la première femme de Bram, Matt, Jason Currie, Dougall MacCulloch, Bram, Charlie Bean, le premier fils de Bram, Donnie, Arlene, John, Mr Oatley, enfin Hagar. Qu'elle soit naturelle ou accidentelle, la mort guette; elle rappelle à chacun qu'il est « semé corruptible »<sup>(2)</sup>. La vieillesse est le plus douloureux cheminement vers le néant. Le cimetière, le dépotoir et le *funeral home* sont les points marquants de la topographie.

Dans *A Jest of God*, la névrose de Rachel crée un clair-obscur troublant. Des exhalaisons méphitiques montent du sous-sol de la maison où Niall Cameron puis Hector Jonas passent des journées entières dans la compagnie silencieuse des cadavres. Le lecteur se souvient que le grand-père de Margaret Laurence a été morticien et qu'elle a vécu dans des lieux où les professionnels de la mort ont exercé leur métier qui remonte au temps des pharaons.

La planète de *The Fire-Dwellers* est mise à feu et à sang. Les chevaux de l'Apocalypse sont lâchés. La mort rôde sous des déguisements divers : accidents, meurtres, émeutes, guerres. Les hécatombes se multiplient. La métaphore du feu exterminateur sous-tend la vision cauchemardesque d'un monde déboussolé. La terreur avive les pulsions de mort. Stacey redoute et cultive à la fois ses phantasmes suicidaires. Elle songe au bonheur de ne point être née : "Not to be born would be not to have to die"<sup>(3)</sup>.

*A Bird in the House* entame un dialogue sournois entre le vécu et le fictif. Margaret Laurence se remémore. Elle tente d'exorciser les terreurs de son enfance dans ses récits d'autobiographie romancée. Sur la toile de fond historique de la crise de 1929 et des deux guerres mondiales, les drames personnels dessinent leurs arabesques noires.

La rivière du passé et du présent qui coule dans un sens ou dans l'autre charrie les humains et les souvenirs dans le dernier roman, *The Diviners*. Le scandale permanent de la mort épouvante enfants et adultes. Les survivants dévorent goulû-

ment leur portion de bonheur dans la Vallée des larmes. Ils s'accrochent à la vie comme les grands hérons bleus qui traversent le ciel sans avoir conscience de leur mort individuelle et de celle de leur espèce. Seuls les devins-sourciers ont percé le mystère.

On retrouve dans les cinq ouvrages la thématique traditionnelle : la précarité de la vie <sup>(4)</sup>, la fascination et l'horreur de la mort, l'écoulement du temps, la vieillesse, la déréliction. Margaret Laurence s'y intéresse en psychologue, en sociologue, en philosophe et en artiste. L'individu et le contexte dans lequel il s'insère sont au centre de sa visée. Quelques exemples nous permettront de montrer comment la mort des personnages laurenciens est significative : elle mime la relation de l'individu à la société et n'est jamais simple prétexte littéraire.

\*  
\* \*

Dans la fiction de Manawaka les déclassés occupent des points stratégiques, alors que dans la société contemporaine ils sont relégués à l'arrière-plan. Depuis que Riel a été pendu à Regina en 1885, les métis ont perdu toute espérance de recouvrer leur statut. Les anciens seigneurs de la prairie ont été spoliés de leurs terres. Une déchéance sociale et économique les empêche d'assumer leur identité d'individus à part entière. Les *half-breeds*, ces demi-hommes à mi-chemin entre deux races, sont bafoués et exploités par les blancs. Pour eux existence et mort coïncident par leur médiocrité. L'une et l'autre sont vidées de leur essence.

La mort abjecte des enfants de Lazarus Tonnerre, le Roi du Néant, le Sans-le-sou impérent, accuse une société unique qui marginalise les déshérités au nom d'une éthique fondée sur le succès et la supériorité ethnique. L'intoxication éthylique abrutit Piquette brûlée vive avec ses deux enfants dans sa bicoque :

My sister's death  
Fire and snow—  
Burned out her sorrow  
In the valley below <sup>(5)</sup>.

Autres immolations aux forces du chaos : celle de sa sœur Val, la prostituée morte à trente-sept ans dans les rues de Vancouver, défoncée par la drogue et l'alcool, et celle de Paul, son jeune frère, noyé dans des circonstances douteuses au cours d'une expédition en canoë avec des Américains. Quant à Jules, le baladin auquel un public asservi au goût du jour réclame des fadaises, il soigne son cancer de la gorge à coups de whisky et termine ses jours dans la géhenne.

Enfermé dans un monde sans issue où triomphent l'apparence et les convenances, Bram, après s'être révolté, s'abandonne au fatalisme de la désespérance. En lui assignant une mort inepte, Margaret Laurence souligne une fois encore l'échec d'un individu égaré dans le labyrinthe de l'insignifiance. Miné lui aussi par l'alcool et la maladie, il agonise lentement et crève comme un chien. Cet anticonformiste primaire, ce fou de la nature et de la liberté a été brisé par l'intolérance de la classe au pouvoir. De même que Jules, Bram s'est laissé aller à la dérive. Pour cet exilé la mort est aussi dénuée d'illusions que le fut sa brève existence.

L'attitude de John, le fils de Hagar, est une alternance de dissimulations et de provocations suicidaires. Enfant, avec ses amis métis, il s'amuse à ses risques et périls à marcher sur le pont de chemin de fer qui enjambe la Wachakwa. Adulte, à demi-ivre, il défie la mort : à l'extrémité du pont, le train heurte sa voiture de plein fouet. Jouets du destin, John et Arlene sont écrasés.

Une société mécanique implacable broie également le paria Buckle qui pratique une variante de la roulette russe. Il est déchiqueté par le camion auquel il a refusé le passage. Une mort atroce a mis un point final à l'existence aberrante de ce fils de prostituée, cet exhibitionniste malade de n'être pas aimé.

Pour ces marginaux la mort est plutôt délivrance que catastrophe. Comme leur vie, elle est une donnée globale qui n'est pas soumise à la réflexion discriminatoire, car le sujet vit au jour le jour les événements qu'il ne contrôle pas.

\*  
\* \*

Hagar au contraire passe au crible de son jugement le passé et le présent auxquels elle n'est jamais indifférente. *The Stone Angel* est avant tout la savante mise en œuvre d'une stratégie élaborée face au trépas. La subtilité des manœuvres, la finesse avec laquelle Hagar ruse attestent la distinction de son esprit. L'éducation qu'elle a reçue à Toronto dans l'institution pour jeunes filles de bonne famille lui a conféré la maîtrise du verbe; la fréquentation des grandes œuvres littéraires a délié son intellect. Une vieillesse confortable, à l'abri du besoin, lui a permis de rester à l'écoute d'elle-même et de pratiquer l'art introspectif.

Cette sensibilité explique en partie la virulence de la crise que traverse la nonagénaire. La menace d'expulsion qui résulterait de la vente de sa maison et de son transfert à Silverthreads met en péril son identité. Hagar perdrait l'assise dans le temps et dans l'espace que constitue son environnement familial.

Les objets que possède Hagar sont des fragments de vie, des lambeaux de passé qui collent à sa peau :

My shreds and remnants of years are scattered visibly in lamps and vases...<sup>(6)</sup>.

La carafe de cristal, cadeau de mariage qu'elle rejeta avec mépris, le fauteuil de chêne où s'asseyait son père, le vaisselier, tous ces témoins de sa vie ancrent leur propriétaire dans l'histoire. Ils sont les garants d'un espace temporel indispensable. La vaste maison permet à ces meubles et objets hétéroclites de prendre position et, du même coup, d'insérer Hagar dans une architecture stable, permanente, qui nie l'élusif d'un présent ravageur du moi.

En situant la menace au seuil du roman, Margaret Laurence déclenche un mécanisme. Les réactions de Hagar doivent être examinées dans le contexte d'une stratégie défensive cohérente. Hagar livre bataille à la mort qu'il convient de définir comme *reductio ad nihilum*. La contraction du temps est une première manifestation de ce processus réducteur. L'individu vieillissant s'insurge contre cette évidence odieuse. Nous venons de voir qu'une des causes de la révolte de Hagar est son refus d'évacuer l'espace familial, facteur de stabilité temporelle. Ce désir de pérenniser le temps est vivifié par la tactique de récupération que Hagar a appliquée dès son entrée en scène.

En mettant sa mémoire au service de sa volonté, Hagar construit un système ingénieux. Elle entreprend la remémoration de son passé avec une rigueur insolite. Après avoir remis l'horloge de sa vie à zéro, elle ranime ses souvenirs, étape par étape, et s'accorde le bénéfice d'un double temps : le temps contrôlé de la réviviscence et le temps sauvage ou temps réel.

L'accès aux archives de la mémoire s'annonce comme un rajeunissement, car il est retour à l'enfance, à la jeunesse, mais l'action de ce bain de jouvence est éphémère. Ce contretemps qui redéfile à travers la trame du souvenir ne tarde pas à

prendre un goût de mort. L'exigence chronologique postule en effet une origine et un terme. La réappropriation du passé, si tentante soit-elle, contient le germe de sa destruction, comme la naissance est porteuse de mort. L'anamnèse rapproche l'instant inéluctable où le temps remémoré conflue vers le temps vécu. Cette convergence s'effectue à la fin du chapitre VIII. Une fois la jonction accomplie, la re-création du temps ne peut se réaliser à nouveau sous peine de se figer dans une réitération mécanique négatrice de sa propre fin.

Ainsi Hagar a épuisé doublement le temps qui lui a été imparti, en le vivant dans sa chair, puis en l'exhumant et en le revivant dans sa quintessence par le truchement de la mémoire. Lorsque le temps du souvenir a été consommé, Hagar s'est trouvée à nouveau confrontée à l'affolant déclin du temps, le temps résiduel qui lui reste à vivre.

Une autre modalité du processus réducteur léthal est la contraction de l'espace physique, lente érosion de la liberté corporelle. En fuyant son domicile, Hagar veut échapper au piège qui se referme sur elle. Elle ne sera pas livrée comme un paquet, puis enchâssée à Silverthreads. En d'autres termes elle ne passera pas du monde de l'être au monde de l'avoir. Son départ est un acte délibéré, d'une logique impeccable. Hagar n'est plus la bourgeoise rivée au confort matériel, au code de la bien-séance. Elle rompt avec la routine et prend le chemin de la liberté. Comme Jules, comme Pique, comme tous les métis déracinés, elle répond à l'appel du large et nie son grand âge et ses handicaps.

La maîtrise forcenée de son corps lui assure l'élargissement d'un espace qu'on allait lui dérober. Le trajet à pied puis en autobus, la descente de l'escalier dans la forêt, pas à pas, cahin-caha, est la revendication du droit imprescriptible à l'indépendance, la reconquête d'une autonomie vitale. Hagar prend possession d'un nouvel espace. C'est sa maison, son château. Cette habitation, à l'opposé de celle qu'une société de bien-être autoritaire lui réservait, communique par ses béances avec la plage, l'océan, l'infini. Comme toute aire de liberté, elle n'est pas protégée. Une mouette s'y introduit : "*A Bird in the house means a death in the house*"<sup>(7)</sup>. L'apparition de cette mouette dépossédée de ses espaces naturels est prémonitoire. Hagar tente en vain de conjurer cette présence de mauvais augure.

A l'élargissement de l'espace physique se superpose l'élargissement de l'espace mental. L'effacement des contraintes sociales libère la psyché. L'imaginaire se ressource dans les souvenirs littéraires : Shakespeare, Coleridge, Keats. L'identification avec Meg Merrilees est aspiration à la liberté. Meg, la bohémienne, a pour domaine les landes, pour logis la nature. Mais des signes annonciateurs de mort inquiètent :

Her wine was dew of the wild white rose,  
Her book a churchyard tomb<sup>(8)</sup>.

De façon paradoxale le nomadisme, qui est constante quête d'espace neuf, s'associe à la nécessité de s'affranchir des pesanteurs charnelles et conduit Hagar à s'aventurer dans un au-delà onirique où circulent à leur guise les noyés : "...I was free and skeletal and could journey with tides and fishes"<sup>(9)</sup>. A son insu Hagar a cédé un instant au vertige morbide de la catabase qu'aussitôt sa raison réproouve. Le caractère intrinsèque de la mort ne saurait être occulté. Elle exerce un pouvoir exorbitant d'anéantissement, elle immobilise l'être en une stance glacée :

I may be swept outward like a gull, blown by a wind too strong for it, forced into the rough sea, held under and drawn fathoms down into depths as still and cold as black glass<sup>(10)</sup>.

Parallèlement à l'espace imaginaire aux leurres insoupçonnés, un nouvel espace est structuré. L'intervention de Murray Lees, l'exaltation produite par le vin,

les ténèbres, l'épuisement ouvrent les frontières de l'espace spirituel que Hagar avait à peine entrevu. La brusque extension de cet espace abolit les distances entre les êtres, décloisonne les solitudes. Il est lieu privilégié d'harmonie et de connivence. Autrui se fait compagnon, ami, protecteur. L'amitié dresse un rempart contre le trépas. La mer ne cèle plus des serpents aux yeux rusés, des créatures immondes; elle ne s'apprête plus à engloutir Hagar dans ses abysses :

I have a companion and so I am safe and the sea is only the sound of water slapping against the planking<sup>(11)</sup>.

Désormais Hagar tente de nouer un vrai dialogue avec les siens, avec son passé, avec ses morts qu'elle interpelle et qui l'obsèdent.

Alors que Hagar entreprend l'exploration de l'espace spirituel, elle est capturée par Marvin. Son espace temporel et son espace physique subissent une réduction drastique. Le temps se contracte comme peau de chagrin. Hagar arrachée à la nature est confinée à la salle commune de l'hôpital puis à une chambre particulière et à son lit : "Lord, how the world has shrunk"<sup>(12)</sup>. Au chapitre suivant l'univers s'amenuise encore :

The world is even smaller now. It's shrinking so quickly. The next room will be the smallest of all<sup>(13)</sup>.

Une tentative héroïque pour se rendre à la salle de bains est un effort dérisoire pour élargir le territoire. Les comparaisons accentuent l'angoissante claustrophobie. « Vieux faucon capturé », « poisson dans un filet », « volaille troussée », Hagar est immobilisée. Et puis elle est emprisonnée dans une cage de toile, paralysée dans un cocon. L'image du lit devenu dalle funéraire connote l'exiguïté finale du cercueil.

Au fur et à mesure que la débâcle temporelle s'accélère et que l'espace physique tend vers le degré zéro, Margaret Laurence déploie par compensation l'espace religieux. La vérité du cœur et la pratique de la charité se heurtent à l'inflexibilité et à la fierté de classe. L'aspiration au salut symbolisée par le Graal — le bassin que cherche Hagar pour Sandra Wong — et le verre d'eau, est contrariée par l'outrecuidance d'un ego qui s'exprime par le vouloir et l'énergie au niveau de l'acte, et par la prolifération d'adjectifs et pronoms de la première personne au niveau du discours. La relation eidétique est compromise. Le tomber du rideau nous laisse dans l'expectative.

\*  
\* \*

L'observation de l'instant suprême est révélation car ce n'est pas la vie avec ses fortunes et infortunes mais la mort qui constitue l'épreuve authentique de la solidité de notre sagesse. Notre jugement du fictif comme celui du réel se fonde en la comparaison. A l'autre extrémité de la fiction de Manawaka, la mort de Christie éclaire en contrepoint la mort de Hagar. Terrassé par une crise cardiaque à soixante-seize ans, l'éboueur est conduit à l'hôpital. Celui qui dans la petite ville de province a accompli la besogne la plus ingrate et a été la risée des uns et des autres, va-t-il connaître la mort aberrante et dérisoire des déclassés ? On le croirait un instant lorsque de sa gorge monte un grognement mi-bestial, mi-humain. Mais Christie, le devin du dépotoir, ne saurait périr comme une bête. Son regard aussi bleu, aussi vif que naguère, illumine son visage et un rire silencieux s'épanouit sur ses lèvres. Le spirituel transfigure la mortalité.

Alors que la dernière rencontre entre Marvin et Hagar sur son lit de mort s'articule sur un mensonge et un troc, gages de délivrance réciproque, la rencontre entre

Morag et Christie est axée sur l'aveu de la fille qui implore le pardon, et le bonheur du père qui reçoit l'ultime preuve d'amour. Le "Well—I'm blessed" conclut sur une note quasi mystique une vie de labeur où le profane et le sacré se sont côtoyés.

Hagar est terrifiée à l'approche de la mort : "I'm—frightened. Marvin, I'm so frightened"<sup>(14)</sup>. Cette épouvante ne contamine pas Christie. Son acceptation relève d'une philosophie pragmatique qui mobilise son attention en l'instant, non pas vers un au-delà hypothétique. L'imminence de la mort n'a pas enseigné à Hagar l'humilité et l'acceptation de l'altérité absolue. Rageuse, elle s'insurge contre autrui, elle s'irrite contre sa propre nature. Une telle mort a valeur d'avertissement. Par contre la mort de Christie a valeur propédeutique, elle est l'apothéose d'une véritable sagesse. Christie incarne l'idéal de l'homme humble, charitable, qui a accompli le cycle de sa vie avec dignité et quitte la scène tumultueuse en toute lucidité, sans regrets. Christie n'a jamais été fourvoyé par un intellect pervers, il n'a pas été aliéné par sa langue ni par les préjugés.

Morag exige qu'un ministre du culte prononce les dernières paroles du service des morts sur le cercueil, à l'église : *For I am a stranger with thee, and a sojourner, as all my fathers were*<sup>(15)</sup>. La magie du verbe archaïque forge la chaîne qui, dans l'autre monde, relie Christie à ses aïeux. Un rite païen conforte le rite chrétien. Hagar, l'experte volubile du langage, a rêvé au pibroch qu'elle aimerait entendre sur sa tombe. Ce même pibroch Margaret Laurence le fait retentir dans le cimetière de Manawaka, le jour même où Christie est inhumé. Ainsi est renouée la tradition des bardes et des aèdes : parole, chant et musique sont le don des dieux.

Jules Tonnerre chante en s'accompagnant de sa guitare :

Lazarus, oh man, you didn't die.  
Lazarus, oh man, you didn't die<sup>(16)</sup>.

De même que Riel, Piper Gunn ou Lazarus, Christie n'est pas mort. Il vit par ses contes dans la mémoire collective en attendant qu'un jour Pique, l'héritière du don, compose pour lui sa chanson.

A son tour Margaret Laurence insuffle parole et vie aux fantômes du mythe, de l'histoire et du rêve. Son verbe transcende le néant. La romancière aux prises avec sa propre déréliction s'est donné pour devoir d'assumer sa mission visionnaire inséparable de son devoir d'écrire jusqu'à l'ultime limite de ses forces. C'est à cette seule condition qu'elle triomphe de sa propre finitude.

## NOTES

1. Canadian Writers on Tape, O.I.S.E., Toronto 1971.
2. Première Épître de Paul aux Corinthiens XV, 42.
3. **The Fire-Dwellers**, McLelland and Stewart-Bantam, Toronto, 1980, p. 25.
4. Certains personnages laurenciens font très tôt l'apprentissage de la mort. A six ans Morag s'interroge sur la mort. A dix ans Ian a conscience qu'il est un être-pour-la-mort.
5. **The Diviners**, McLelland and Stewart-Bantam, Toronto, 1979, p. 429.
6. **The Stone Angel**, McLelland and Stewart-Bantam, Toronto, 1979, p. 31.
7. *Ibid.*, p. 194.
8. *Ibid.*, p. 134.
9. *Ibid.*, p. 144.
10. *Ibid.*, p. 209.
11. *Ibid.*, p. 200.
12. *Ibid.*, p. 227.
13. *Ibid.*, p. 252.
14. *Ibid.*, p. 271. La simple pensée de la mort terrorise Stacey : "My last breath will be a rattle of panic..." (*The Fire-Dwellers*, op. cit. p. 276.)
15. **The Diviners**, op. cit., p. 401.
16. *Ibid.*, p. 428.



## FROM GHANA TO MANAWAKA: CONTINUITY IN MARGARET LAURENCE'S FICTION

Dorothée KOM

Université de Sherbrooke

According to R.T. Robertson, one hesitates to label Margaret Laurence a "Canadian novelist, Afro-Canadian, or Commonwealth"<sup>(1)</sup>. Indeed, she pays an obvious interest in the literatures of the English-speaking world, and her nine years' stay in colonial Africa (Somaliland and the Gold Coast) enhances her curiosity. Her career took a decisive turn through works set in Africa. Relating Africa to Canada in Laurence's works, Clara Thomas affirms that:

Her experiences of Africa [are] issued in works that explored the themes of exile, loss and mankind's stubborn, valiant quests for home and freedom; they also led her to see that these themes were particularly urgent to her own people as well. For culturally, Canada is also an emergent nation. The colonial temper in mind is hard to vanquish and we have been doubly vulnerable to borrowed cultures, both Britain's and America's<sup>(2)</sup>.

Laurence is the first to recognize the impact of her African experience on her literary career:

I was fortunate in going to Africa when I did in my early twenties—because for some years I was so fascinated by the African scene that I was in this way prevented from writing an autobiographical first novel... My view of the prairie town from which I had come was still too prejudiced and distorted by closeness. I had to get farther ultimately from it before I could begin to see it<sup>(3)</sup>.

Through the early works in which she studies others' predicament, her basic themes are confirmed, her craft put to the proof that matures it. However, her critics make very little of this fact for, as Robertson points out, "it is easier to discuss the [Manawaka] cycle than the mixed batch"<sup>(4)</sup>. Almost all of Laurence's themes have been sketched in a semi-fictional, semi-autobiographical work set in the Somali desert and entitled *The Prophet's Camel Bell* (1963)<sup>(5)</sup>. Her "deep and passionate interest in human beings"<sup>(6)</sup>, as well as "her perceptions and convictions about the dignity of men and women, their qualities of survival, and their need for freedom of the spirit"<sup>(7)</sup> transcend the boundaries of countries and cultures. Were it only for these reasons, Laurence's critics should have established a greater relationship between her African and her Canadian works.

Yet, Laurence has not failed to channel her critics towards the unity of her work when she states that "a writer's only got one theme", and that "the theme of freedom... is a continuing theme in everything I have written"<sup>(8)</sup>. In all her works, "the theme is a kind of dual freedom"<sup>(9)</sup>, one side of which is external, say, independent of the individual, the other side depending almost exclusively on him. In other words, the rupture of the physical bond which exists between two countries or two persons is only a starting point. That is what Mammii Ama, in "A Gourdful of Glory"<sup>(10)</sup>, understands when her country's political independence brings her no personal release. Godman in "Godman's Master" (777) also learns that strangling in a box is not the worst violation of a man's freedom. Hagar Shipley, in *The*

*Stone Angel* (1964)<sup>(11)</sup> strives against the physical dependence into which old age and ailment have forced her. Ironically enough, when she makes a move to achieve physical freedom, it is only to fall upon another human being, Murray F. Lees, on whom she depends for survival while she strives for spiritual freedom.

Nathaniel Amegbe in *This Side Jordan* (1960)<sup>(12)</sup> is witnessing a strange mutation of the colonial relations, but he also realizes that the seed of destruction is already sown through the tribal warfare that political independence cannot alleviate. Underlying the theme of inner freedom is that of isolation. Stacey McLeod in *The Fire-Dwellers* (1969)<sup>(13)</sup> longs for a desert island on which she wouldn't have to unnecessarily blame herself for whatever happens to others. It takes her a long while to realize that "no man is an island, entire of itself"<sup>(14)</sup>. The absolute desert island is the one in which Hagar Shipley enters after death, the one to which only God and the dead have access. It is out of the human grasp according to Laurence, a utopia for the living. This explains why she gets Stacey to reintegrate her community and family, whatever the discomfort of the situation. With Rachel Cameron, the protagonist-narrator of *A Jest of God* (1966)<sup>(15)</sup>, only a limited physical release is attained. After a painful and psychotic struggle to free herself from social demands, from her mother's demands upon her and from a gloomy past, she, too, understands that she cannot save everybody and herself. She cannot keep on holding herself absolutely responsible for her mother's well-being: "I really wonder now, [she says], why I have been so ruthlessly careful of her, as though to preserve her throughout eternity, a dried flower under glass. It isn't up to me. It never was. I can take care, but only some. I'm not responsible for keeping her alive" (*AJG*, 195). With this sad awareness, she is free to take the decisions which can make life possible for herself. This twist of events marks the turning point, the maturity of the relationship between mother and daughter. Faced with the "foolish" desire to commit suicide to free herself from a shameful, helpless and despairing situation of becoming a spinster mother, Rachel stoically accepts the responsibility of having the baby (who turns out to be a tumor), saying: "Look—it's my child, mine. And so I will have it. I will have it because I want it and because I cannot do anything else" (*AJG*, 171). From this positive view point, she now wills herself into mothering her "elderly child" (*AJG*, 201), her own mother, and into maintaining their dependence in a freer and less absolute spirit.

Mamii Ama's experience in "A Gourdful of Glory", shows the disillusion, the futility of a unidimensional freedom which depends completely on outside contingencies. She does not know that

the chains of external bondage can be broken more easily in the end, than the chains of love. To become independent of a colonial power, or any intolerable social authority, however difficult to accomplish, can ultimately be done by fighting that authority, whether physically or politically. But to achieve an inner independence—that is another thing entirely and one which does not totally depend upon human desire or will<sup>(16)</sup>.

The whole statement is only partially true as far as Rachel, Hagar and Stacey are concerned. Though Canada is "an emergent nation" in Thomas' words, these Canadians have no concrete colonial bond to break, yet they yearn for "inner independence", which is by far the most vital but also the most difficult one to achieve, so elusive is the path that leads to it. The process starts much farther back in time and place than one recollect. Inner freedom springs from within and shines on the surface. Laurence defines it as being:

the whole process of every human individual coming to terms with your own past, with your childhood, with your parents, and getting to the point where you can see yourself as a human individual no longer blaming the past, no longer having even to throw out all the past, but finding a way to live your own past, which you have to do <sup>(17)</sup>.

The individual must learn how to live peacefully with himself. That is what Rachel Cameron learns in her silent struggle with the demands of her mother and of her environment upon her. However unrealistic Nathaniel Amegbe's dilemmas in *This Side Jordan* appear to some critics, he is being torn between two spiritual heritages, one animist and the other one Christian. He has to reconcile them within himself before he can move forward to the external situation that the emergence of an independent Ghana is offering him. At the end of the novel, Laurence shows that Nathaniel's choice to remain in the city, though it expresses his will to break with the village and the forest, cannot, subconsciously, be an irrevocable rupture with the deep voice of his village. This explains why the Christian name that he chooses for the newborn and symbolic future leader of his country, Joshua, "kept beating through his mind like all the drums of Ghana" (*TSJ*, 282). Whether the child likes it or not, this spiritual echo of his ancestral heritage will live within him for ever. In the same way, the river of the old gods and the River Jordan merge into one single reality for Nathaniel, but his father, "the Kyerema had not known its name was Jordan" (*TSJ*, 48).

Even Johnnie Kestoe, Nathaniel's white counterpart in *This Side Jordan*, has to face the repressed gods within, in the memory of his late mother, dead in a self-induced abortion. Since his childhood, when the tragedy occurred, Johnnie has tried to forget everything that could remind him of the mother of whom only the memory of the bloody agony remains. The irony, however, is that "a night prayer he used to say, a prayer to the Mother of God. He never said that particular one again, but he dreamed it sometimes" (*TSJ*, 60) (*Emphasis added*). Like the Mother of God, Johnnie's mother's name was Mary, and the very name, Mary, becomes scorchingly painful for the man who almost wishes that his mother had never existed. Through the dream in which the repressed world springs forth, the past is involuntarily revived, the resented self and the rejected inheritance resurrected. It is only during his own daughter's birth, when he connects blood, "a torrent of blood" (*TSJ*, 266), to birth rather than to death that Johnnie realizes that in the very bloody act something mysterious had evaded him. Like Morag in *The Diviners* (1974)<sup>(18)</sup>, he realizes that for some obscure reasons, every truth is double-sided and that each side is equally true. Johnnie materializes his coming to terms with the past and himself, his release from the torturous memory of past events, by giving his daughter the long resented name, Mary. This behaviour has a mysterious sense to it as the omniscient narrator's comment implies: "He did not think he could explain" (*TSJ*, 267). In fact, Laurence stresses the fact that complete inner freedom is definitely transcendent of man's will and power. Henceforth, the freedom achieved is freedom in continuity, and at times, the mere ability to accept that which is; it is a dynamic understanding of whence one comes and where one is going, a realization that one has a history, all of which are a necessary groundwork for the building of the future.

In *The Tomorrow Tamer*, Godman Pira, the dwarf of "Godman's Master", thinks that living in a box is the worst that could be done to hamper one's freedom. But as Moses, his new "master and more", his "priest" (*TTT*, 154 & 155) tells him, "there is more to freedom than not living in a box" (*TTT*, 155). Godman's release from the box, which could be interpreted as an allegory of

political independence, is subsequently followed by his deep psychological dependence upon Moses who becomes his protector. To acquire an identity of his own, Godman must be left to himself or else, his freedom must be as illusory as an identity merely asserted by a name (*TSJ*, 57). When Godman is left with no protection and no bond, and freely decides to resume his previous role of live oracle, with the ironic name of "half man—half god" (*TTT*, 157), he has taken the right path towards self-identification and self-realization. From then on, there is an insight to his performance, a personal dimension behind the public role. He is a free man in the deepest sense of the word, and his self-determination is to be all the more respected and all the more admired as he dares to assume, cheerfully and willingly, a role previously seen as humiliating and debasing.

Vanessa McLeod, the fictionalized young Margaret Laurence in *A Bird in the House* (1963)<sup>(19)</sup>, is another character who has yearned for escape from the past and from the crushing, rigid, authoritarian figure of her Grandfather Connor. Through Vanessa, and like Kestoe, Laurence reaches a peaceful but mystical point on which even a lifetime search can hardly shed light (*ABH*, 204-205). At his funeral, Vanessa begins to think of him as being "immortal". Laurence implies an extra-temporal continuity which marks the "unbroken process of decay and renewal"<sup>(20)</sup>, and which is better illustrated by the image of a snake devouring its own tail. The spiritual realization of this circle image is crucial to the individual's inner peace and his acceptance of his true and limited self.

The theme of a perpetual cycle is where *The Diviners* takes up from *This Side Jordan*. Morag Dunn's story is, indeed, the one Manawaka novel that lends itself most readily to comparisons with the African series. Morag is more deliberate and more determined than Nathaniel in digging up in the past to revive her heritage. But like Nathaniel, she wants to reconstruct only the most remote part of her past, the mythical part, while striving to keep away from the immediate part related to Manawaka, to Christie and Prin Logan. Nathaniel, who teaches the history of old Ghana in school, also tries to reject the memory of his father and the village life. Unfortunately for both characters, everything contributes to bring back recollections of it all. Morag gradually comes to understand the impossibility of freeing herself from either the myth or the reality of the past, since both are part of her psychic world. A personal friend of the Laurences', Mensah, says that "everyone has a history, just as everyone has a skin—life isn't possible without it..."<sup>(21)</sup>. In any case, the discarded skins never really fall off. Therefore, if one maintains the illusion of a full renewal, "it comes as a shock to find you're living now in one of the husked-off skins" (*TD*, 172). As it turns out in an intricate interrelation between the past and the present, between her present life, the Memory-bank Movies and the Snapshots, Morag confirms the achronological flow of events when she says that one should "look ahead into the past and back into the future, until silence" (*TD*, 453). Morag accepts that the land *here* is that part of the past through which her ancestry, her roots, could provide her with some help for her self-identification (cf. *TD*, 190-191). Although Christie is buried with the last remnant of Morag's visible past, she keeps its spirit which, as she knows, will survive in the way that Grandfather Connor survives for Vanessa, the drum's voice for Nathaniel, the redeemed memory of Mary to Johnnie, and the old image of the oracle to the newly self-defined Godman Pira.

In his song for his father Lazarus, Jules "Skinner" Tonnerre, Morag's boyfriend, implies that same spiritual survival when he says: "Lazarus, oh man, you didn't die" (*TD*, 428). The old man's spirit has been transmitted from mouth to ear, from Jules the singer to his daughter Pique who, incidentally, is about to

become a singer. Pique relates as far back as her great grandfather Jules Tonnerre when she sings of the mountains of her fathers. But she is not to be "stilled or threatened by the past" <sup>(22)</sup> since she also acknowledges the existence of the valley where Manawaka lies, and where her mother Morag, Jules and Lazarus Tonnerre lived side by side.

As it turns out, the inner freedom which was my point of departure comes as an intricate but conscious reconciliation of the past and the future in the present. The conscious awareness of the process is extremely important and its outlet must be faced with a lucid and dynamic acceptance. Adamo (Adam = every man)'s alienation from the present bars the way to freedom. In *The Stone Angel*, Hagar, who also lives in the past in reaction to the present that she does not appreciate, verges on this tragic alienation. But with Lees's help, she reaches peace, submits her body to others' care without feeling that she is being humiliated and is not finally carried off by an obsessive alienation like Adamo, but rather by sickness and old age.

With Hagar, Stacey and Rachel in the three novels largely narrated by, and centered on them, the theme of freedom acquires a new dimension. Absolute freedom, like perfect communication between people, is one ideal supported by over-optimistic young people. When Laurence had her African experience, she was still in her twenties and was partaking of the enthusiasm of the young. Commenting later on the theme of freedom that she acknowledges to underlie all her work, Laurence is quick to modify her position in her first Manawaka novel, saying:

*The Stone Angel* had fooled me even when I had finished writing it, for I imagined the theme was probably the same as in much of my African writing — the nature of freedom. This is partly true, but I see now that the emphasis by that time had altered. The world had changed, I had grown older. Perhaps I no longer believed so much in the promised land, even the promised land of one's inner freedom. Perhaps an obsession with freedom is the persistent (thank God) dance of the young <sup>(23)</sup>.

Although "the promised land of one's inner freedom" was not placed within man's reach even in the African works, freedom, however deceptive, had been the focal point there. Unreachable this side of the grave, freedom has simply overshadowed the hard struggle for survival which later becomes a major issue in *The Stone Angel*, to Laurence's own surprise. In Hagar's novel and the two subsequent ones, the theme of freedom "had changed to that of survival" <sup>(24)</sup>. Laurence means "survival not just in the physical sense, but the survival of some human dignity, and in the end the survival of some human warmth and ability to reach out and touch others" <sup>(25)</sup>. With freedom as focal point, the secret voices of the dead, the shadows of a "past which one has not personally experienced" <sup>(26)</sup>, are deeply rooted in people, ready to spring up at very unexpected occasions and moments. Unable to free herself from that which has shaped her, Rachel in *A Jest of God* can only "learn the rules of survival" <sup>(27)</sup>. Her sister Stacey in *The Fire-Dwellers* has to undergo a similar process.

The theme of survival, however, is not unique to Laurence's later work, but is an old theme given new emphasis and definition. Rachel, who is fighting with her subconscious self, must comprehend that her divine heroic self is a utopian creation of her imagination, and move from there to face her true and human self. Therefore, she must relate to the human tribe of fools without false pride, which she does when she says: "I was afraid that I might become a fool. Yet I could almost smile with some grotesque lightheartedness at that fool of a fear, that poor fear of fools,

now that I really am one" (*AJG*, 181). With this ironic realization, she can move on with some determination to fight adversity, and with a will to survive in an uncertain future despite her human imperfections. Stacey, too, has to recognize that she cannot fulfil all and everyone's demands upon her, but that she must live despite it all.

The survival theme also runs through the African works, though with less emphasis. As S.E. Read points out, Johnnie Kestoe's shifting of ground to work in collaboration with Victor Edusei in the Africanization program, despite his long lasting hatred for blacks, indicates his will to survive under somewhat imperfect conditions. Conversely, James Thayer, most of all, chooses what appears to be a suicidal stand as he positively objects to the program.

In the same way as Johnnie, Victor Edusei also follows the path to survival in imperfection. Pessimistic about his country's independence and unwilling to follow, if not the idealism, at least the optimism of his countryman Nathaniel, Victor, although a graduate of the London School of Economics, has at first taken a menial job for an obscure local newspaper. But like Johnnie, he ends up accepting Cameron Sheppard's invitation to work for Allkirk, Moore and Bright industry. Moreover, he will work "in close co-operation" (*TSJ*, 279) with Cameron and Kestoe, whom he despises greatly.

Archipelago and Doree of "The Perfume Sea" also face a dilemma, one side of which rises out of their blind alienation from the reality that has been taking place around them. Their salvation light is turned on by Mercy Tachie who desires to have her hair straightened so she can "look like a city girl" (*TTT*, 44), and who wished Archipelago not to leave the country. They wisely seize the bitter salted opportunity and stay, even though the future is not more certain than their "shadows [which] walked with hands entwined like children who walk through the dark" (*TTT*, 49).

Adamo's predicament is very different. He interprets the release proposed by Captain Fossey as a treachery which calls for revenge, and the utter misunderstanding there is between the two spells tragedy. Therefore, his ritualistic murder of the Captain, a twisted view of the struggle for survival, does restore Adamo's self-esteem.

As for Matthew of "The Drummer of All the World", and Ruth Quansah of "The Rain Child", true salvation comes through flight. Both characters suffer exile, then alienation and maladjustment. Matthew partly blames his decision to leave Ghana shortly before independence on his wife's inability to adapt to Africa. It is clear, however, that like the Italian expatriates of the Somali desert, his inability to take Africa not as a dream, but just as it is, weighs very heavy on the scales. As for Ruth, an uprooted young Ghanaian girl brought up and educated in England, she flees the primitive and backward life of the village for the city which best symbolizes the western way of life and where she can best survive.

I have hinted at the tragic problem of communication that prevails between Adamo and Captain Fossey. Although it is portrayed as tragic in a colonial situation, it transcends all boundaries and simply becomes a human dilemma. Culture, age or generation gap, basic personal differences such as creed, human nature, which create human isolation, all of these and many more factors hinder the path to total communication. The problem remains dramatic but does not reach its tragic momentum with Nick and Rachel in *A Jest of God*. The words that they use remain a two-edged device. The imperfection of communication is pathetic in the scene where Rachel wishes that "If I had a child, I would like it to be yours" (*AJG*,

148). Nick answers that he is not God and shows her, with an ambiguous intention, an old snapshot of "a boy whose face and eyes speak entirely of Nick" (*AJG*, 149). Suspecting that he is married, Rachel, stunned, asks him: "Yours?", meaning "your child?", and Nick answers: "Yes", "Mine" (*AJG*, 149), meaning "Yes, my picture". That the reference is not the same, and that communication is absolutely blocked is obvious. Above all, this excerpt well illustrates the fact that the problem is ontological and universal for, if Adamo and Fossey's misunderstanding of each other is due to their different cultural and linguistic backgrounds, how else can it be explained for Nick and Rachel who are both Anglo-Canadians? The personal psychic world, hidden from others, isolates individuals and prevents them from really touching others. Hagar Shipley knows better and talks to herself more than to others, which enriches the world within but impoverishes the world without.

Stacey believes in communication with "full technicolor and intense detail" (*FD*, 296), and has difficulty understanding the kind of silent communication which exists between Ian and Mac, one similar to that used by Ayesha and Yindo in "The Rain Child". Stacey has to admit that such a wordless communication does work better than her colourful language which seems to isolate her greatly. However, she rejects mutism as a valid alternative. As Laurence says and as Stacey, like Dr. Quansah and Violet Neddin of "The Rain Child", realizes, one must "understand this and accept it"<sup>(28)</sup>. Stacey eventually understands that silence is not necessarily emptiness, and her peregrination ends on a relative repose.

Morag Gunn in *The Diviners* also fails when she tries oral communication. But she is the one character who best succeeds to communicate with others thanks to her literary gifts. Indeed, for Laurence, writing offers itself as the best means of communication because "however restrained and even reticent a person one may be what you are not willing to say to your friends about your responses to life, you will declare in front of the whole world in black and white, which is absurd..."<sup>(29)</sup>. Writing allows its user to "open the door of your private world and ask other people to come in"<sup>(30)</sup>. Although the use of words remains potentially explosive, the deed is well worth doing.

Laurence sees the impossibility of reaching perfection as the jest of a mocking God upon humanity. Unless one despairs and dies, one has to accept it as an integral part of the survival game. In *Long Drums and Cannons* (1968), Laurence reaches a basically existential conclusion when she says that "Achebe's writing also conveys the feeling that we must attempt to communicate, however imperfectly, if we are not to succumb to despair or madness. The words which are spoken are rarely words which are heard, but we must go on speaking"<sup>(31)</sup>. The fact that two years old Jen, finally and spontaneously talks at the end of *The Fire-Dwellers* is highly symbolic and conveys a sense of hope, though not necessarily optimism, for a more communicative future. E.M.Forster, Virginia Woolf and the Caribbean writer George Lamming among others, deal with the same problem seen from different perspectives. The lack of communication makes the feeling of isolation more acute for those involved. Characters such as Nathaniel, Hagar, Stacey, Rachel, to name just a few, meet the problem unsuccessfully. It is to be deplored that none is particularly eloquent with people around him. Stating the ideal situation, Laurence says that: "human beings ought to be able, *ought* to be able to communicate and touch each other far more than they do, and this human loneliness and isolation, which obviously occurs everywhere, seems to me to be part of man's tragedy"<sup>(32)</sup>. Despite this other imperfection which makes of them what they are, Laurence suggests that they take it with philosophy and go on living.

The inter-group atmosphere of the African works is not an African or a colonial fact alone. Although practically exempt from the immediate burden of colonialism, Canada is far from emancipating itself from the aftermath of imperialism, and Hugh MacLennan is just partly right when he sees the Canadian society as only "two solitudes". The active remains of the past are coupled with some social conventions which create, within the same group sometimes, a great strain. Vanessa's grand uncle Danny Connor, and all of those who, like him, are called "downright worthless" or "downright lazy" (*ABH*, 9) are victims of a Calvinistic society led by such upright people as Grandfather Connor. It is for the sake of the family unity during a world-wide crisis that Uncle Dan, who is unemployed, is not expelled from his successful brother's house.

The Ukrainians and the Scots Presbyterians are, together, the first settlers of Manawaka. Yet, the former appear as second-rate settlers even in Laurence's works. However, Laurence's unbalanced presentation should not be termed tribalism in the worst sense of the word. In her eagerness to create characters whose past she understands, Laurence emphasizes the group which relates the most to her Scots Presbyterian characters, and by extension, to her personal background. Christie Logan and his wife Prin, Brampton Shipley, Morag Gunn, Uncle Dann, all are social outcast. So is the Tonnerre family, with a difference.

There is, indeed, a tribal discrimination similar to the outstanding case which, in *This Side Jordan*, involves Ankrah and Yiamoo. This hateful practice has its "appalling grip on the human heart", and differs from "the bond which an individual feels with his roots, his ancestors, his background". With Adamo, Ankrah, Yiamoo, Laurence shows that tribalism is a destructive practice when "the tribe... is seen as the people, the human beings, and others, the un-tribe, are seen as sub-human"<sup>(33)</sup>. The Tonnerres house, a symbolic Indian Reserve as it were, is located on the edge of the town of Manawaka. Besides having no part to play in the white part of the town, the family is referred to as "those Tonnerres", the "Métis", the "halfbreeds", and "Bois brûlés", words which undeniably have a stint of contempt and racism. Laurence may not be dealing with politics, but these references carry a stint of socio-political discrimination in modern Canada.

Clara Thomas points out that Morag and Jules are both part of the outcast people. But it so happens that Morag is willy-nilly white and therefore a member of the oppressive clan, fact of which she is very conscious. Despite his love and compassion for Africa, Matthew, of "The Drummer of All the World", does not belong there, and "it is right that you should return to your own land" (*TTT*, 12). Miss Nedden of "The Rain Child" thinks that she belongs here now; but like the Italian Expatriates in Somaliland, she is seen as an outsider. So, when she reaches retirement age, she, too, will have to leave Africa. Their hearts, as Laurence would say, are hearts of strangers. Whatever they feel for Africa, they cannot get rid of their whiteness any more than Morag or Stacey can theirs, Nathaniel his blackness, or Jules his mixed Indian and French background. Besides being white, Morag also represents the English majority for Jules who suffers the frustrations of the French and the Indian minorities in Canada. The Anglo-imperialists have vanquished those two minorities the way other Anglo-imperialists vanquished the Ashanti group in the Gold Coast. Yet their victory is not due to the fact that they possess superior values, Laurence says, they only "have greater material resources and more efficient weapons of killing"<sup>(34)</sup> with which they subdue others. Through the strange relationships that exist between Morag and Jules, respective offsprings of the past oppressors and oppressed, Laurence attempts to create some understanding between them as human beings at first, then as representatives of potentially warring tribes. Their relationships lead to a greater hope

embedded in their common daughter. Pique is, indeed, a symbolic and a much greater hope for the country's unity and for a more constructive exchange between its peoples. Thanks to Laurence's craft, Jules and Morag thus achieve together that which the Amegbes and the Kestoes achieve only separately.

In *This Side Jordan*, neither Yiamoo, nor Ankrah, nor Amegbe who is strongly impregnated with a true sense of Christian brotherhood, die. The three factions survive, and the problem of tribal hatred remains without any immediate solution despite the hope inspired by Nathaniel's attitude. Laurence seems to dissociate herself from the struggle on the African level. Being an outsider, she leaves it to such African writers as Chinua Achebe whom she invites to turn to the disastrous plague once the root-seeking period is over.

But in *The Diviners*, where Laurence presumably concludes her Manawaka series, her perception of the tribal problem is that of an insider as she moves a step further with Jules Tonnerre. His bitterness, his grievance are so much part of him that one can hardly expect him to outgrow them. Therefore, once he has told Pique all about her paternal ancestry, Laurence gets him out of the way so that the problem can find at least a temporary solution with Pique. Because Morag experiences the problem in human rather than tribal terms, she is given the chance to survive. Despite this ultimate split, the progress made by Jules and Morag in touching each other in their own cautious way is to be admired. Their approach, so different from that of most African characters, enables one to hope for a greater reconciliation and a better future.

\*

\* \*

Laurence's technique in individual works has been widely discussed. Clara Thomas, S.E. Read, Honor Tracy and Laurence herself could serve as references. Despite the continuity in the predicaments of various characters, very few critics, however, relate the African characters to the Manawaka ones, although Thomas says that in the African novel "the character of Johnnie Kestoe shows [Laurence's] potential for the strong "outsider" figure which has been central to all her Manawaka novels in the persons of both women and men"<sup>(35)</sup>. Bram, Christie, Jules are among those characters who, she says, derive from the drawing of Kestoe. Miss Violet Nedden of "The Rain Child" and Matthew of "The Drummer of All the World" could also be named as condensed sketches for some characters of the later novels.

The exploration of the psyche and the flashback technique used to convey a spiritual search for a definition of the self also start with Nathaniel. Too neat and too clumsy in the first two novels, those techniques, recycled rather than changed, gain obvious strength later on. It matures as Laurence comes to write in her own idiom. As Thomas says, "the structure of *The Diviners* is a very real return to, but also an intricate development from, the circular structure of some of *The Tomorrow Tamer* stories, in particular "The Drummer of All the World"<sup>(36)</sup>. Again, she points out that in *A Bird in the House* and some of the African stories and notably "Godman's Master", Laurence takes the immediate story to state a universal truth, and to "enclose... us all in recognitions of the inevitability of estrangement and the possibility of an understanding between generations and among all men and women"<sup>(37)</sup>.

Characterization and narration technique differ greatly between *A Bird in the House* and *The Tomorrow Tamer*. The former has a unity of characters and narra-

tor, while the latter is a kaleidoscopic collection of stories, some of which have related themes, but different characters, situations, and narrators. Each story here is a small entity in itself. But in the novels in general, there is continuity in theme and technique, mostly as far as the temporal element, the method of exploration, and the basic problems are concerned. From Nathaniel onward, the major characters "look ahead into the past and back into the future" as Morag says, and their shift from the one to the other through the present is strongly reflected in the narrative process. From one novel to the next, Laurence materializes her interest in this continual flow of history by intricately relating one character to the others. From Vanessa to Morag, the characters are Scots Presbyterian. Rachel is Stacey's sister; Stacey is Vanessa and Morag's classmate, and "Hagar's spiritual granddaughter"<sup>(38)</sup>. First excluded from the Manawaka life, the Tonnerres join the townspeople as Morag and Jules become friends and have a daughter. Besides, the plaid pin and the hunting knife first mentioned in *The Stone Angel* are strongly taken up in *The Diviners* as symbols of continuity from an immemorial past. Moreover, the tale-telling technique which characterizes "The Tomorrow Tamer" and "The Voices of Adamo" and which brings them closer to tales than to stories is picked up in *The Diviners*. In his tale-telling craftsmanship, Christie transmits the story (combined myths and realities) of the Gunn Clan with the same mastery as in the African oral tradition. The transcription of Somali poetry and tales from its oral to a written form surely helped Laurence to understand and develop this story-telling technique<sup>(39)</sup>. Jules first, and then Pique, in their songs, sing their stories, another feature of the oral tradition deeply rooted in African traditions which are well in the background.

The biblical allusions are also a continuous aspect of the works, some of which have a more or less accurate allegorical resemblance with the original stories. Nathaniel, Joshua, Jacob, Rachel, Patience, Love, Charity, Matthew, Hagar, Bram (Abram), Adamo (Adam), are some of the biblically derived names. According to Sandra Djwa, "Laurence... appears to favour biblical myth because it evokes a sense of universal human nature"<sup>(40)</sup>. Indeed, Laurence is very eager to make her basic problems appear both individually real and universally true, thus the sense of an objective subjectivity of the characters. With the third-person narrator in the African works, the liberal message and the objective approach come through very strongly. As Laurence moves to the more familiar scene of Manawaka, the central characters look inward but remain concerned, at a much deeper level, with the basic human problems of the earlier works. The tone, detached in most stories, becomes more involved and consequently more dramatic as one moves from Nathaniel to Morag. It loses its heartfelt humour and shifts toward an ironic and tearful smile of "Man [who], from his restricted vantage point, can almost never fully understand his own condition"<sup>(41)</sup>. It forcefully echoes God's rueful laughter at the many jests he plays on man. The humanistic concern moves toward an existential choice as the theme of freedom changes to that of survival. The choice is between the "Nausea of bad faith and the anguish and despair of freedom"<sup>(42)</sup>, between the external false gods and the god within. Most protagonists make the ultimate choice for survival in imperfection. This choice can be termed Christian existentialism, which is in harmony with Laurence's "religious atheis[m]" or "religious agnosticis[m]"<sup>(43)</sup>. To face those metaphysical problems adequately, the characters have to look into themselves, thus finding objectivity in subjectivity.

Besides, the uninvolved presentation of Africa also enhances Laurence's desire to see objectively, to make the scene real rather than exotic, to the escapist reader's regret. As Robert Harlow suggests, the one major flaw of almost all the Manawaka novels is their lack of objectivizing distance, a somewhat unidimensional pre-

sentation of the scene caused by the author's choice of the first-person narrator as central character. But again, this point is open to criticism, since it can be interpreted as the expression of the author's desire to narrow down the spectrum in order to present what she sees, densely. Whatever one's preference, Laurence admits being "extremely ambitious" in her effort to "try and get down some of the paradoxes of any human individual with everything that has gone to influence their life". In short, she is "attempting the impossible"<sup>(44)</sup> since she knows that "for the serious writer, as for the priest, there is no such thing as success"<sup>(45)</sup>. Perfection, it is said, is unreachable or else, "what comes to perfection perishes"<sup>(46)</sup>. Laurence, being human, knows, as her characters do, that she is not God, even though she sets her goals high so she can achieve a little. There is nothing more illustrative of her philosophy of "keep on trying". Her attitude as a writer shows her active participation in a desperate struggle for survival, and also on the existential choice, however futile the effort may turn out to be.

## NOTES

1. R.T. ROBERTSON, "Heart of a Stranger", *Canadian Literature*, N° 57, 1976, p. 88.
2. Clara THOMAS, *The Manawaka World of Margaret Laurence*, Toronto: McClelland and Stewart, 1975, p. 188.
3. Margaret LAURENCE, "Sources", *Mosaic*, Vol. III, III, 1970, p. 81.
4. R.T. ROBERTSON, *op. cit.*, p. 88.
5. Margaret LAURENCE, *The Prophet's Camel Bell (PCB)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1963.
6. S.E. READ, "The Maze of Life. The Work of Margaret Laurence", *Canadian Literature*, N° 27, Winter 1966, p. 14.
7. Clara THOMAS, *op. cit.*, p. 32.
8. Margaret LAURENCE, in Donald Cameron, ed., *Conversation with Canadian Novelists*, Toronto: Mac Millan, 1973, p. 98.
9. *Ibid.*, p. 97.
10. Margaret LAURENCE, *The Tomorrow Tamer and Other Stories (TTT)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1963.
11. Margaret LAURENCE, *The Stone Angel (TSA)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1964.
12. Margaret LAURENCE, *This Side Jordan (TSJ)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1960.
13. Margaret LAURENCE, *The Fire-Dwellers (FD)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1969.
14. John DONNE, quoted by C.M. McLay, in *Canadian Literature*, N° 50, Autumn 1971, p. 57.
15. Margaret LAURENCE, *A Jest of God (AJG)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1966.
16. Margaret LAURENCE, *Long Drums and Cannons, Nigerian Dramatists and Novelists, 1952-1966*, Toronto: Mac Millan, 1968, p. 110.
17. Margaret LAURENCE, in Donald Cameron, *op. cit.*, p. 98.
18. Margaret LAURENCE, *The Diviners (TD)*, Toronto: Bantam Books, 1974.
19. Margaret LAURENCE, *A Bird in the House (ABH) (1963)*, Toronto: McClelland and Stewart, 1974.
20. Clara THOMAS, *op. cit.*, p. 3.
21. Margaret LAURENCE, *Heart of a Stranger*, Toronto: McClelland and Stewart, 1976, p. 41.
22. Margaret LAURENCE, "Sources", *op. cit.*, p. 81.
23. Margaret LAURENCE, "Ten Years Sentences", *Canadian Literature*, N° 4, Summer 1969, p. 14.
24. *Ibid.*, p. 14.
25. Margaret LAURENCE, "Sources", *op. cit.*, p. 83.
26. *Ibid.*, p. 80.
27. Margaret LAURENCE, "Ten Years Sentences", *op. cit.*, p. 14.
28. Margaret LAURENCE, in Donald Cameron, *op. cit.*, pp. 105-106.
29. *Ibid.*, p. 106.
30. *Ibid.*, p. 106.
31. Margaret LAURENCE, *Long Drums and Cannons*, pp. 124-125.

32. Margaret LAURENCE, in Donald Cameron, *op. cit.*, p. 105.
33. Margaret LAURENCE, "Ten Years Sentences", *op. cit.*, pp. 12-13.
34. Margaret LAURENCE, **Heart of a Stranger**, p. 44.
35. Clara THOMAS, **The Manawaka World**, p. 57.
36. *Ibid.*, p. 132.
37. *Ibid.*, p. 107.
38. Margaret LAURENCE, "Ten Years Sentences", *op. cit.*, p. 15.
39. See Margaret LAURENCE, **A Tree for Poverty: Somali Poetry and Prose** (1954), collected by, London: Irish University Press, 1970 and **The Prophet's Camel Bell**, *op. cit.*
40. Sandra DJWA, "False Gods and The True Covenant: Thematic Continuity between Margaret Laurence and Sinclair Ross", **Journal of Canadian Fiction**, I, IV, Fall 1972, p. 45.
41. Sandra DJWA, *op. cit.*, p. 45.
42. *Ibid.*, p. 49.
43. Margaret LAURENCE, in Donald Cameron, *op. cit.*, p. 111.
44. *Ibid.*, p. 114.
45. Graham Greene, quoted by Margaret Laurence, in Donald Cameron, *op. cit.*, p. 114.
46. Robert BROWNING, "Old Pictures of Florence", in G.B. Woods ,ed., **Poetry of the Victorian Period**, New York: Scott, Foresman & Company, 1930, p. 226.

**PHOTO-ROMAN :**  
**THE WARS DE TIMOTHY FINDLEY**

**Simone VAUTHIER**

*Université des Sciences humaines de Strasbourg*

*Une première version de cet article a fait l'objet d'une communication dans le cadre du séminaire de recherche « Culture savante, culture populaire » à l'Institut d'études anglaises et nord-américaines de Strasbourg.*

*Mes remerciements vont à M. le consul Desbiens et Mlle Hermann, du Consulat général du Canada à Strasbourg, pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans cette recherche.*

Très tôt la photographie a suscité chez les écrivains un intérêt qui ne s'est jamais démenti. De cette fascination témoignent à des titres divers les nombreux personnages de photographes, la promotion de la photographie au rang d'accessoire romanesque, la prolifération des métaphores photographiques, l'influence de l'instantané sur l'écriture du roman.

Lorsqu'il accorde à la photographie une place éminente dans *The Wars* (1977), Timothy Findley s'inscrit donc dans une longue tradition qui va de Nathaniel Hawthorne à Claude Simon en passant par André Breton et Julio Cortazar, pour ne nommer qu'eux. *The Wars*, certes, ne met pas en scène un photographe comme *The House of the Seven Gables*. Il ne fait pas de l'image photographique un élément iconique du texte comme *Nadja*, *Invasion 14* ou *The Collected Works of Billy the Kid*<sup>(1)</sup>. Cependant la photographie y joue un rôle important à plusieurs niveaux. On peut ainsi l'étudier dans son aspect de production, comme « élément métaphorique et structurel » du récit. C'est ce qu'a fait Eva Marie Krollner dans « The Exploding Frame »<sup>(2)</sup>. Ou bien on peut examiner, comme je tenterai de le faire ici, le fonctionnement des photographies comme objets de roman. Si « le romancier », selon la formule de Claude Duchet « est un parleur d'objets », Timothy Findley dans *The Wars* est tout autant un parleur de photographies qu'un parleur d'armes.

L'utilisation romanesque de la photographie si elle est déjà dans l'intertexte répond sans doute aussi, chez Timothy Findley, à des exigences personnelles. On notera qu'un album de photos est déjà un accessoire important dans une pièce de l'auteur *Can You See Me Yet?* D'autre part, bien que l'histoire de Robert Ross soit inventée, le romancier s'est appuyé, pour sa reconstitution de l'époque, sur des documents de famille qui comportaient des photographies. Sa longue fréquentation de ces images familières lui aurait inspiré l'idée d'utiliser des témoignages photographiques dans *The Wars*<sup>(4)</sup>. Enfin, il n'est pas indifférent que le romancier soit aussi homme de théâtre et de télévision. A côté de ses propres dramatiques, il a réalisé des adaptations de romans — dont la fameuse série des *Jalna* — pour la CBC. Homme de l'audio-visuel, il est donc versé dans la transposition des éléments d'un système sémiotique en un autre, accoutumé au va-et-vient entre l'écrit et l'oral, le verbal et l'iconique.

Avec sa double face — orientée qu'elle est vers ce qu'elle représente et vers elle-même en tant que représentation — la photographie, lieu de redoublements et de dédoublements, occupe une place de choix dans un roman qui se veut historique, c'est-à-dire fortement duel, écartelé entre le pôle de la référence et celui de la fiction. Un roman, qui bien plus, feint de mettre en scène son propre engendrement.

En effet une première fiction déroule la chaîne des événements du passé — la courte vie de Robert Ross, 1896-1932.

Sous le coup de la mort accidentelle d'une sœur très aimée, ce jeune homme de bonne famille s'engage dans le contingent canadien. Envoyé sur le front des Flandres en 1915, il se tire à son honneur des épreuves qui lui sont imposées sous les espèces des quatre éléments. Puis traumatisé par l'accumulation d'horreurs insensées, Robert perd pied. Désespérant des hommes, il tente de sauver du carnage un convoi de chevaux mais au cours de cette action il tue son supérieur et un soldat. Durant la poursuite qui s'ensuit, il est quasiment brûlé vif. La sentence de mort prononcée par la cour martiale n'est pas exécutée car les médecins l'estiment incapable de recouvrer la parole et la raison. Mais il ne mourra de ses blessures qu'en 1932. *La guerre, Yes, Sir !*

Une deuxième fiction raconte la reconstitution de l'histoire de Robert Ross dans le présent des années 1970. Mimesis et mimesis de mimesis sont imbriquées. Le discours présent, qui constitue la fiction II, apporte en même temps des informations qui tissent la fiction I. Et les deux fictions sont fragmentées, dispersées dans l'espace de la scription qui les rassemble. La [re]construction présente est elle-même éclatée. Un *je*-narrateur anonyme décrit les activités d'un chercheur tout aussi anonyme, en s'adressant à lui. Celui-ci interviewe les rares survivants et compulse les pièces du dossier Ross : « You begin at the archives with photographs » (p.11). Simple division du travail entre foyer de vision et relais de parole ? Non pas, puisque la tâche de la voix est aussi bien de voir qui voit. Et si le *je*-narrateur raconte des pans entiers de la narration, quitte à faire parler toutes sortes de gens et de choses, une autre instance narrative, impersonnelle et distancée, est responsable des laisses historiques. Pour la commodité, j'appellerai ces figures le Chercheur et le Narrateur, et Scribeur celle qui prend en charge l'ensemble.

Entrons donc dans le (double) jeu de *The Wars* et prenons provisoirement les photographies, non pour ce qu'elles sont, des représentations absentes d'objets non moins absents, mais pour ce qu'elles se donnent — des *images du monde* qui ont leur histoire propre.

Considérées sous cet angle, elles apparaissent d'abord dans la fiction I dont le début temporel coïncide avec le développement de l'instantané dans l'univers de référence. On photographie beaucoup dans le petit monde de la bonne société torontoise qui sert de cadre à l'action : Scènes de rue (« Here's the Boys' Brigade with band », p. 12)<sup>(5)</sup> ou groupes de familles (« Thomas Ross and Family stand beside a new Ford Truck », p. 13) — les photos remplissent la fonction que leur assigne Pierre Bourdieu, « à savoir la solennisation et l'éternisation d'un temps fort de la vie collective »<sup>(6)</sup>. Après avril 1915, les images militaires se multiplient : « Here come the troops down Younge Street » (p. 12). « There is Sir Sam Hughes standing on the dais, taking the farewell salute » (*Ibid.*), « Mother and Miss Davenport, wearing their canteen aprons, stand on the platform at Sunnyside Station, handing out chocolate bars to the soldiers who are leaning out of trains » (p. 14). Photos collectives ou privées, c'est « une société en représentation » qui cherche à se donner la consécration du cliché. « More and more people want to be seen, More and more people want to be remembered. Hundreds and thousands crowd into frame » (p. 12).

« Mais l'album de famille exprime la vérité du souvenir social ». Aussi parmi les nombreux instantanés de la famille Ross, peu d'images de la fille aînée, Rowena. « She is not much admitted into the presence of the camera » (p. 13). Rowena, chérie des siens, mais hydrocéphale, n'est pas digne du « rite photographique »<sup>(7)</sup>.

Moyen de fixer ce que le groupe valorise, la photographie est aussi moyen de communication. On la transforme en message. On cherche à en faciliter la lecture en y inscrivant des légendes explicatives. « Peggy Ross with Clinton Brown from Harvard!!! » (p. 15). Robert Ross commente la photo qu'il envoie à son père : « This will show you that my draft makes a brawling, husky lot of men » (p. 51). La verbalisation, qui, comme l'a montré René Lindekens, est « partie constituante de l'image » est ici rhétorique des personnages, qui intensifie l'échange instauré par la photographie<sup>(8)</sup>.

Les photographies connaissent des circulations, des aventures différentes. Commercialisée, répandue à des milliers d'exemplaires, telle est la photo de la belle Lady Barbara d'Orsey : « Her picture like those of Cathleen Nesbitt and Lady Diana Manners was everywhere » (p. 96)<sup>(9)</sup>. Robert Ross a déjà vu et revu Barbara dans la presse illustrée toujours en compagnie de personnages glorieux, héros de guerre ou princes du sang, avant de la rencontrer lui-même. Et qui dira si la fascination de Lady Barbara ne naît pas en partie de la dangereuse reproduction de son image ? Rare, au contraire, et privée, la photographie de Rowena. Mais elle est un *talisman* que, du vivant de sa sœur, Robert garde dans sa chambre et qu'après sa mort, il emporte sur le front. La magie de cette image, qui retient de la présence, se révèle avec clarté dans le geste par lequel Robert finalement la détruit. Lorsqu'il retrouve l'enfer du front, après une permission de convalescence, et qu'il est violé sauvagement par des frères d'armes, le héros perçoit les limites de l'humanité de l'homme ; il brûle alors la photo de Rowena : « This was not an act of anger—but an act of charity » (p. 172). L'image est absente, qui ne doit voir ni ce que son frère est devenu ni ce qui l'attend<sup>(10)</sup>. Et le sacrifice de cette photo dans les flammes anticipe l'incendie de la grange où s'immolera le protagoniste.

C'est autour de Robert Ross que se condense l'effet photographique, selon des modalités que j'examinerai plus tard. Aux armées, il maintient le contact avec les siens en leur adressant lettres et photos. La photo ne double pas nécessairement l'écrit car son envoi, geste rituel qui réintègre l'absent dans le cercle familial, peut au contraire tenir lieu de paroles que réprouverait le code viril :

Oddly, too, he didn't feel like sending love to anyone

It seemed unmanly. What he did do was enclose a photograph (p. 51).

La plus codée d'entre elles, celle où le message patriotique s'affiche le plus clairement, est un portrait officiel, pris avant le départ pour l'Europe : « He is posed in mind and body » (p. 49). Dans son cadre d'argent, ce portrait trône sur la table du salon, à côté de la boîte de laque où sont précieusement rangées cartes et missives du jeune combattant. « A silent, booted *icon* of Robert Ross, Second Lieutenant CFA » (p. 70, c'est moi qui souligne) : ce portrait est le support d'un culte familial — le support du désir familial. A ce surinvestissement réaliste de l'image, se superpose un de ces légers dérapages qui font, par moments, glisser *The Wars* vers le « réalisme magique ». Car le 16 juin 1916, au moment où, au Bois de Madeleine, Robert Ross est détruit par le feu, « obscured by violence », dans la grande demeure de Toronto où le jour tombe, Mrs Ross sa mère perd la vue ou croit la perdre — et le portrait s'obscurcit.

In the drawing room, sitting in its silver frame, Robert's picture started to fade. It got completely dark (p. 180).

Seul le Chercheur pourra le ramener à la lumière.

Car les images photographiques traversent le temps et les niveaux narratifs — non sans perdre toutefois de leur valeur d'usage. Dans la fiction II, elles ne sont plus des objets de production-consommation qui circulent entre les consommateurs-spectateurs. Elles sont maintenant enfouies dans des cartons, enfermées dans l'espace confidentiel des Archives. Pour qu'elles puissent à nouveau faire *signe* à un *Spectator*, comme disait Barthes, le Chercheur doit signer : « all you have to do is sign them out and carry them across the room »<sup>(11)</sup>. A ce niveau leur communication est institutionnalisée et déjà la photographie s'échange contre l'écrit avant que l'intervention du récit libre, à un autre niveau, la circulation des images (verbalisées) dans l'espace transitionnel de la lecture.

Des exceptions, toutefois, témoignent que les images ont conservé, pour certains acteurs, leur fonction privée. Ainsi Marion Turner, qui a soigné Robert Ross, montre avec fierté au Chercheur un groupe des infirmières de Bois de Madeleine (p. 187). Plus tard, elle lui envoie une photo où elle figure, avec une amie tuée sur le front.

I thought you might like to have this', SHE WROTE. 'At my age, you don't need pictures any more (p. 189).

Dans ce don on retrouve, implicite, l'usage talismanique de l'image qui répond à un besoin de conjurer l'absence, la perte, et qui permet de transmettre à une autre génération quelque chose d'une présence. Mais la photo-souvenir de Marion Turner devient pour son nouveau destinataire photo-vestige, souvenir de souvenir.

Comme tout historien, le Chercheur ne dispose que de traces, de « débris » de natures diverses, à partir desquels il doit tenter de reconstruire une totalité. Sa tâche est rendue d'autant plus difficile — et le recours à la photographie d'autant plus nécessaire — que Robert Ross a été véritablement rendu invisible. Non seulement son corps a été détruit par le feu mais son souvenir a été oblitéré par la « violence du calme » — par ce discours qui en le nommant « déserteur », « rênégat voleur de chevaux » l'a exclu de la parole. Ni son frère ni ceux de ses compagnons d'armes qui survivent ne veulent parler de lui : « They say: I don't remember (...) Other times they say: 'That bastard' » (p. 10). Pas de place pour Robert Ross dans l'histoire dominante qui ne veut connaître que des héros selon le code.

Le Chercheur doit donc faire accéder son sujet à la visibilité. D'une part, il va retrouver une parole minoritaire. Dans ses entretiens, il fait parler Lady Juliet d'Orsey, qui, fillette, a aimé le lieutenant canadien et Marion Turner qui a « reçu » dans son service ce corps ravagé et sans voix. Ces deux femmes, en marge du pouvoir, ont chacune à sa manière su déceler en Robert Ross « un homme unique » et sont capables de dire son héroïsme. D'autre part, le Chercheur sort de leurs cartons les documents enfouis :

You begin at the archives with photographs. Robert and Rowena, rabbits, and wheelchairs—children, dogs and horses. Barbara d'Orsey—the SS *Masanabie*—Magdalene Wood. Boxes and boxes of snapshots and portraits: maps and letters; cablegrams and clippings from the papers (...) Spread over table tops, a whole age lies in fragments underneath the lamp (p. 11).

Les photographies, on l'a remarqué, sont le premier matériau mentionné, alors que dans l'économie de la narration, elles occupent moins de volume que les documents verbaux. Mais elles sont le matériau qui touche immédiatement, et dans sa

globalité, le *Spectator*. De plus, « toujours la photo étonne », car elle a, dit Barthes, « quelque chose à voir avec la résurrection »<sup>(11)</sup>. Et son rapport à l'Histoire se laisse aisément repérer.

Certains instantanés permettent « d'accéder à un infra-savoir »<sup>(12)</sup>. Ils véhiculent de l'information sur la forme des pardessus et les chapeaux des dames, sur l'avènement de l'automobile et les orphéons, sur la gestuelle d'une époque. Non que vous y découvriez de l'inconnu : « Part of what you see you recognize » (p. 10). Et l'information fournie est souvent confirmation. Ainsi après Ypres,

This is where the pictures alter—fill up with soldiers—horses—wagons—  
(*ibid.*).

Mais peu importe. Le savoir est de toutes manières renforcé, puisque certifié, attesté par la photographie.

Certaines photos, toutefois, se livrent moins immédiatement, malgré leurs légendes. Au dos d'une photographie, qui représente une fanfare militaire dans un parc de Toronto, une mention manuscrite alerte le Chercheur. Un nom, Robert :

But where? You look again and all you see is the crowd (...) Then you see him:  
Robert Ross. Standing on the sidelines with pocketed hands—feet apart and  
narrowed eyes (p. 13).

Entre les mains prestes du Chercheur, les photos deviennent un jeu de cartes où, cartomancien, il pourra lire le destin de Robert Ross, comme l'y invite le Narrateur :

Shuffle these cards and lay them out: this is the hand that Robert Ross was  
born with. Mister and Mrs Ross, and Peggy and Stuart—rabbits and Rowena.  
Also a dog named Bimbo...(p. 15).

L'idée, sous-jacente ici, que ces traces spectrales sont des « morceaux de réel », des « miniatures de réalité » est l'une des notions les mieux ancrées sur la photographie<sup>(13)</sup>. Mais que dire de la confusion établie par le Narrateur entre la « main » du Chercheur et la donne du héros ? Sinon, mais cela nous ferait passer à un tout autre niveau d'analyse, que narration et fiction sont ainsi présentées en miroir. Le Narrateur file sa première métaphore (« shuffle these cards ») et en vient à assimiler des déterminismes et des libertés incommensurables<sup>(14)</sup>.

Certes, la tragédie de Robert Ross relève en partie du « roman familial » — des rapports tissés entre les membres d'une famille unie, aimante et cependant génératrice de violence feutrée. Aussi les photographies des Ross aident le Chercheur à replacer le sujet dans sa famille — aux côtés de sa sœur handicapée, de sa mère névrosée, de son père, qui transforme sa fabrique de machines agricoles en usine d'armements — et dans son milieu, traditionnaliste et nanti, qui accueille la guerre avec optimisme comme une source de prospérité pour l'économie canadienne. Mais l'enquête du Chercheur vise précisément à comprendre en quoi et pourquoi Robert Ross a échappé au schéma conventionnel, aux limites que lui assignait le jeu. On ne découvre pas la vérité des êtres dans les photos de leur entourage : « People can only be found in what they do » (p. 11), dit le narrateur. Il sait bien que les photos ne rendent pas tout le réel, que le Chercheur au demeurant ne détient que des fragments fragiles :

As the past moves under your fingertips, part of it crumbles. Other parts, you know you'll never find. This is what you have (p. 13).

Et ce dont il dispose ne saurait suffire. Qu'il s'agisse des photographies, des documents écrits, ou des souvenirs, si précis et vivants qu'ils soient, de Juliet et de Marion Turner.

Alors dans son effort pour arracher Robert Ross aux ténèbres de l'Histoire, le Chercheur projette une image — « a fiery image » — Robert surgissant du brasier, à cheval et tout empenné de flammes, torche vivante suscitée par l'imagination du Chercheur et qui éclairera sa recherche : « You know it will obtrude again and again until you find its meaning—here »<sup>(13)</sup>.

Les photos de Ross, de toute manière, sont privilégiées, scrutées avec minutie. Car elles ne font pas que représenter ; elles font signe. Tel le portrait officiel du lieutenant : « *Dead men are serious*—that's what this photograph is striving to say » (p. 49).

Et le Narrateur de prêter la parole à la photographie, en un décryptage magistral qu'il faudrait pouvoir citer en entier :

Survival is precluded. Death is romantic, got from silent images. I lived—was young—and died, etc. (p. 49).

Ce que parle la photo, c'est son sujet, son *spectrum*. Mais celui-ci, vivant au moment où la pellicule le fixe, ne peut dire la mort à venir — et déjà venue — que dans les clichés « romantiques » de son temps, ces clichés eux-mêmes hérités des images muettes. « In paintings—and in photographs—there's never any blood » (p. 49). Ce *Je* qui se voit mourir glorieux, décoré, pleuré, croit parler son sacrifice mais il ne fait que dire son aliénation. Car ce qui parle ici, c'est le code social qui a présidé à l'acte photographique. Dans son narcissisme même, le portrait dépersonnalise son sujet. Et tandis que s'y dévoile le rôle autoréflexif de la photographie dans la transmission d'une idéologie de la mort propre — puisque le portrait singulier est tiré pour redire ce que d'autres images ont déjà dit —, s'y masque aussi son rapport réel à la violence et à la mort, qu'il appartient au lecteur de déchiffrer.

*Objet de roman*, qui remplit dans les vies des personnages des deux fictions ces fonctions que j'ai tenté de retracer, la photographie est aussi un *objet textuel* — élément du tissage du texte qui mérite examen. La question est si vaste que je ne m'attacherai qu'à certains aspects.

Soit *la transposition*. Au départ, bien entendu, un prétendu procès de transformation imite un système de signes continus au moyen d'un système de signes discontinus — eux-mêmes reliés dans la continuité d'une structure narrative. Cela donné, la transposition de l'iconique en verbal se fait selon des modalités différentes. Le Narrateur peut tantôt s'attacher à une photo singulière, tantôt opérer un amalgame entre photos du même genre : « Boys and men stand squinting at the camera. Women turn away suspicious » (p. 11). Soit résumer la photo en nommant ce qu'elle représente, « Here is the Boys' Brigade with band » (p. 12), soit au contraire la décrire en détail, au besoin avec sa légende.

Here is *Meg, a Patriotic Pony* (les italiques indiquent que ces mots sont une citation) draped in bunting, standing in a garden. Her ears lie flat. She is either angry or frightened. Meg is very old... (p. 14).

Notons que la verbalisation ici ne cherche à rendre que le contenu de l'image, l'objet représenté, tout en citant ce qu'elle a de proprement verbal. Elle contient une

part de commentaire — commentaire déductif et provoqué par l'ambiguïté des signes iconiques qui ne permettent pas de décider des émotions de Meg, commentaire informatif concernant l'âge de l'animal. La plupart des photos de Robert sont transposées de cette manière mais la part de l'explicitation peut y être plus importante :

Robert is seated on a keg of water. This is at Lethbridge in the spring of 1915. Behind him there are tent flaps—bedding—camp cots. Someone is lying down beneath a blanket, diffused by the lack of focus—but a human shoulder can be seen and a human hand that is dangling down against the shadows. You can tell what it is by the unmistakable shape of the thumb. Robert's legs are wrapped in puttees etc. and his uniform is done up tight. He is hatless. The eyes are staring straight at the camera and the lips are slightly parted. His hair is ruffled with the breeze and it must be spring because the grass is short at his feet... (p. 190).

Cette description, l'une des plus complètes, s'efforce de reproduire tout ce qui est représenté, même si certains détails — l'épaule et la main de l'inconnu — sont insignifiants par rapport au sujet, Robert Ross. Elle prend en compte un aspect formel de la représentation (« diffused by lack of focus »). Et elle formule, parfois présentées comme des hypothèses, de nombreuses déductions sur le moment, les conditions atmosphériques, l'attitude et le faire du sujet central. Elle va jusqu'à expliciter une déduction implicite. Ayant décrit une main, le Narrateur précise : « You can tell what it is by the unmistakable shape of its thumb ». Dans un tel cas, la description est à la fois lecture de l'image et code de lecture.

Sous sa forme descriptive, la verbalisation de la photographie apparaît comme un « discours contraint ». Condamné d'abord à la fragmentation, à l'accumulation successive des notations et d'autant plus parataxique qu'il cherche à coller à l'image et à éviter les gloses :

Rowena is seated in her scalloped wicker chair, with the high double wheels. She wears a white dress. Her hair is curly and short. Her shoulders are perpetually hunched. Her head is large and adult but her body is that of a ten-year-old child (p. 14).

Privé ensuite de cette troisième dimension qu'est la mise en relief temporelle puisqu'il est figé dans le système du présent. Si donc l'écriture peut s'approprier l'objet photographique, elle est elle-même transformée par ce geste. Au point que les blocs photographiques sont pour la plupart aisément reconnaissables dans l'ensemble d'un texte qui mêle des voix, des styles fort divers. Pour comparer des choses comparables, il suffit de mettre en parallèle la restitution des photographies de Robert et celle des croquis du même Ross, exécutés par le capitaine Rodwell, illustrateur animalier dans le civil. Un dessin est décrit au début en termes assez proches du style photographique. La posture de Robert, la position de ses mains sont détaillées. Mais déjà l'emploi de l'imparfait au lieu du présent donne au texte une tonalité différente — renforcée encore dès que les phrases commentent l'esquisse.

The likeness was good. Unnerving. But the shading was not quite human. There was another quality—speckled and fading into brightness where his clothes touched his neck and cheek (...) Modified and mutated—he was one with the others [c'est-à-dire les animaux dessinés dans le carnet] (p. 138).

Ici le langage ne nomme pas, il cherche à cerner, par approximations successives, des qualités équivoques — une différence entre la représentation et le représenté.

Et cette différence — loin d'isoler le sujet dans l'anthropocentrisme de l'image photographique avec sa recherche de la frontalité<sup>(15)</sup> — l'entraîne dans le glissement des métamorphoses, où se joue quelque chose d'essentiel au roman, le devenir animal de Robert Ross. En outre, il arrive parfois que l'écriture photographique contamine la relation d'événements : une forme progressive inattendue dans une glose sur une photographie transforme un personnage en image (p. 14). Et si le lecteur peut s'interroger sur le statut de « l'image de feu », la raison en est qu'elle est narrée comme une photographie.

Naturellement les descriptions de photographies fonctionnent comme toute description. C'est-à-dire qu'elles forment des *pauses*, à quoi ne correspond aucun segment du temps de l'histoire dans la fiction I, ou bien un segment très limité de la fiction II — le temps d'un regard. Elles marquent un arrêt du devenir narratif et, par là, miment ce qu'elles sont censées représenter, cette image photographique qui est « temporalité détemporalisée »<sup>(16)</sup>. Si la photo a besoin du langage pour faire sens, le discours narratif a, en dehors de toute autre considération, besoin de la photo, en tant qu'elle peut creuser des intervalles où la vie fictive fait silence.

Cependant, le Narrateur ne réserve pas toujours ce traitement descriptif stabilisant aux instantanés. Tout au contraire, il peut dynamiser ce que l'image a fixé dans la bi-dimensionnalité d'un rectangle de papier glacé. Il peut redonner la vie, par l'emploi — classique je l'accorde — de verbes d'action et de mouvement : les femmes lancent des fleurs aux soldats, les garçonnetts pédalent de toutes leurs forces derrière les défilés militaires. Mais aussi par la restitution des sons : « Soldiers, arm in arm singing Keep Your Head Down Fritzie Boy ! » ou des couleurs<sup>(17)</sup>. Transcrite, la photographie devient synesthésique.

Bien plus, l'une des images s'anime littéralement. D'un geste machinal, le Chercheur consulte le verso de la photographie du kiosque à musique, non sans se demander si les musiciens ne vont pas en tomber. Or l'inscription au dos du carton l'incite à le retourner à nouveau pour chercher la silhouette de Robert dans la foule. Surprise : « the band is still playing—quite undisturbed and far from spilled » (p. 13). Rien, semble-t-il, ne peut plus arriver à ces ombres immobilisées pour l'éternité. Mais cette idée fantaisiste du Chercheur annonce et masque ce qui se passe par la suite. Robert est retrouvé dans la foule, les mains dans les poches. Quelques phrases pour décrire posture, vêtements, expression, quelques phrases encore pour commenter son attitude, apparemment ambivalente, devant ces déploiements de militarisme. Et la description se termine :

He puts his hand out sideways: turns. He reaches for the wickerback of a wheelchair. « Come on, Rowena, there's still the rest of the park to sit in » (p. 13).

Le Narrateur ici ne se contente pas de dynamiser, par un procédé stylistique, l'action que la photo a arrêtée. Il la prolonge. Mais comme son style a subi quelque peu la contagion de l'écriture photographique (phrases courtes non liées, article indéfini devant wheelchair), il estompe la transgression majeure opérée par le texte. Une description vient de se transformer en un *microrécit* : ce qui avait été immobilisé par la photo est remobilisé par le pouvoir de l'écriture et réintègre la temporalité. Un effet semblable de narrativisation est obtenu au début du roman (1<sup>re</sup> partie, section 3) par le montage de photographies, tantôt singulières tantôt amalgamées, la plupart d'entre elles animées. Le photomontage fait d'une discontinuité d'images une continuité narrative, d'une série de « cristallisation(s) atemporelle(s) de l'événement », selon une formule de Bourdieu, une séquence temporelle où se marque le changement des coutumes et des attitudes du Canada anglais en 1915<sup>(18)</sup>. Le jeu

paradoxal de la détemporalisation et de la retemporalisation, de l'opposition simultanée du mobile et de l'immobile est inscrit dans l'un des commentaires du passage : « Even though the figures freeze, the dark machines that fill the road move on » (p. 12). Observation polysémique, bien entendu, où l'on peut lire la progression inarrêtable de l'automobile, de la machine de guerre, et de la machine du texte.

Mais revenons-en à l'évocation de l'année 1915 en photographies. Son écoulement est suspendu sur un double effet de remobilisation, soudain figée.

Everywhere you look, trains are pulling out of stations, ships are sailing out of ports. Music drowns the long hurrah, everyone is focused now, shading their eyes against the sun.

Every one is watching with an outstretched arm—silenced at the edge of wharves and time (p. 12).

Par cette opposition du brouhaha et du silence, cette conflation de l'espace et du temps, l'instant fixé se nie pour mieux s'éterniser. Ou plus exactement, le texte pratique ses apories et ses brouillages de codes.

Avec les remarques sur le photomontage, nous avons abordé de biais un autre aspect du fonctionnement textuel de la photographie lié à l'*insertion* et à sa *distribution*.

Les photos sont disséminées à travers le texte mais deux paquets s'équilibrent asymétriquement au début du roman et à la fin. Les premières photographies sont collectives, tandis que, par un rétrécissement du champ, les dernières sont centrées sur Robert Ross. L'insertion ne s'opère pas selon les mêmes modalités, dans les deux cas.

Au photomontage que j'ai mentionné, se juxtapose un autre agencement qui regroupe des photos de la famille Ross. Tous deux sont ainsi unifiés autour d'un thème. Tous deux sont motivés par le regard du Chercheur. De l'un à l'autre, cependant, le pouvoir du narrateur semble fléchir. Entre les photos collectives, il était capable de percevoir des liaisons, d'instituer un ordre. Devant les photos de la famille Ross, il est comme désarmé ; il se borne à aligner des segments d'espace-temps, dans un ordre qui n'est pas chronologique. Plutôt qu'un photomontage c'est un album de famille où l'on aurait collé les photos un peu au hasard.

Ces procédés de groupement ne sont pas réutilisés car les autres photos sont isolées dans le récit. Parfois introduites comme dans l'exemple suivant, « There is a photograph of Robert and Juliet taken about a year before his death » (p. 189), elles peuvent aussi surgir sans médiation dans l'espace de la scription (pp. 49-190). Éléments hétérogènes, elles obéissent à l'une des lois de ce roman dont la construction est pour une large part composition de fragments. Les effets obtenus — contraste ou mise en parallèle, rupture ou suture — relèvent d'une étude générale de la discontinuité dans *The Wars*.

Je me contenterai d'en examiner trois exemples. Et pour le premier, je choisirai une insertion dans une insertion. On se rappelle comment le premier photomontage se gèle en un moment d'éternité. Après cette suspension élégiaque, une irruption brutale : « Robert Ross comes riding straight towards the camera. » Ce préambule qui, d'ailleurs, met le *spectator* dans la position même du photographe est suivi par la description de l'image de feu. Puis le récit reprend le photomontage. Au sein de cette unité narrative, on a donc une discontinuité marquée par un saut temporel dont nous pourrions par la suite évaluer l'ampleur, à savoir un an. Surtout, la durée collective construite par la séquence précédente est cassée : nous sommes plongés

dans le singulier. Mais cette rupture des codes narratifs du contexte permet une suture textuelle. Car tous ces gens au bout de leur jetée, tous ces bras tendus désignent celui qui advient maintenant dans la narration — l'homme-torche, l'homme des chevaux, porté sur sa jument noire, et porteur depuis l'origine du signifiant cheval anagrammatisé en son nom<sup>(19)</sup>. Tout ce montage d'instantanés où dès le début s'inscrivaient les signes iconiques ou verbaux d'une violence encore secrète (*imitation uniforms, rosette badges, foxtail trophies hanging down like scalps, etc.*) annonçait cette image de violence, matricielle et proleptique.

Leurré par le langage qui décrit l'image de feu comme une photographie, et en même temps alerté par les marques typographiques (alinéa, italiques) qui signalent une différence avec les instantanés qui précèdent, le lecteur commence à se poser des questions sur le statut de l'image et sur le lieu de son énonciation. Et c'est alors qu'un autre décrochement se produit :

...his uniform is burning—long bright tails of flame are streaming behind him. He leaps through memory without a sound. The archivist sighs. Her eyes are lowered over some book. There is a strand of hair in her mouth. She brushes it aside and turns the page. You lay the fiery image back in your mind and let it rest (p. 13).

Au beau milieu d'un paragraphe, on vire du passé au présent, de la fiction I — que recréaient toutes ces images, quelle que soit leur nature — à la fiction II. Et cela sur un débrayage du présent, temps commentatif, au présent, temps narratif<sup>(20)</sup>. Sur un mot-échangeur, "leaps", qui a valeur dénotative au niveau de la fiction I et métaphorique au niveau de la fiction II. Mais au lieu de se retrouver sur la voie royale des problèmes du Chercheur ou du Narrateur, le lecteur est dirigé sur une route buissonnière — les gestes insignifiants d'une simple figurante, l'archiviste, par un contraste entre "without sound" et "sighs"<sup>(21)</sup>. Si brève soit-elle, cette excursion retemporalise le récit mais à un niveau différent. Quant au retour au Chercheur, il se fait sur une phrase clé puisque d'elle dépend le dévoilement (possible) du registre de l'image fulgurante : « You lay the fiery image back in your mind and let it rest ». Après quoi la narration retourne au photomontage et aux remobilisations textuelles du kiosque à musique dont j'ai déjà parlé. Cet enchaînement est lourd de sens.

En effet, les pages précédentes — et nous sommes encore, je le rappelle au début du roman — établissaient une charte de lecture qui mettait l'accent sur la reconstitution de l'histoire. On nous avise que le récit va tenter de retrouver la vérité d'une vie, ou, mais c'est la même chose, d'une mort, assimilable à plusieurs exemples historiques — morts de Lawrence, de Scott, de Mallory. « These (ces morts) are like statements: Pay attention » (p. 11). Avec l'introduction de l'image hallucinatoire, quelque chose vacille. La possibilité d'une confusion — savamment créée puis minée — entre images photographiques et image mentale vient rappeler qu'elles sont en vérité de même nature car Robert Ross n'est ni un lieutenant de chair et d'os, ni une vision dans l'esprit d'une personne, mais un assemblage de mots. C'est dire que non seulement nous devons prêter attention comme nous y avons été invités, au message de la vie/de la mort de Robert Ross, mais que nous devons surveiller de près les fluctuations d'un discours dont nous avons cru trop rapidement avoir déchiffré la règle du jeu. Il est significatif que la transposition des photos soit le lieu où s'opèrent les premières contaminations textuelles et les premiers brouillages des codes du roman.

Deuxième exemple d'insertion. Le portrait dans son cadre d'argent est juxtaposé tout à trac précédé seulement d'un titre, *Robert Raymond Ross second lieute-*

*nant, CFA*, à un récit de l'enfance du protagoniste. Cette séquence, nœud important du réseau thématique, nous montre un Robert qui cherche à ressembler à son idole — le champion *indien* du marathon — jusque dans la couleur de sa peau et le mutisme souriant. Le choc des deux segments met donc en évidence les ressemblances et les différences entre les aspirations de l'enfant et celles du jeune homme. A l'idéal (déjà romantique) d'une étrangeté silencieuse a succédé le romantisme bavard du discours patriotique dont le sujet « est parlé plus qu'il ne parle »<sup>(22)</sup>. Son milieu, l'armée ont transformé le héros, dont le désir de différence peut maintenant s'exprimer, selon le code de sa classe, dans l'aspiration à une mort glorieuse et totalement irréaliste. Placé à la fin du premier quart du roman, le portrait du lieutenant Ross résume ce qui précède, l'entraînement dans les camps canadiens, et anticipe ce qui va venir. Or la photographie accroît l'impact d'une telle anticipation. Elle s'adresse littéralement au *spectator* — le Chercheur, le Narrateur qui la fait parler et le lecteur, qui observent « avec horreur un futur antérieur dont la mort est l'enjeu », « une catastrophe qui a déjà eu lieu »<sup>(23)</sup>. C'est là le *punctum* de la photographie historique, tel que Barthes l'a analysé en des pages fameuses. Mais il nous point ici d'autant plus que le discours du portrait fonctionne ironiquement. Le jeune homme du portrait croit qu'il sait qu'il va mourir, qu'il accepte son destin. Mais il se voit médaillé, « I will wear the Military Cross », sa photo honorée par un culte familial. Dans son innocence et sa vulnérabilité, il ne voit ni le feu qui le consumera, ni l'obscurité où sera relégué son portrait, enterré dans les archives, cadre d'argent compris.

Troisième exemple des effets d'insertion et de localisation — les dernières images de Ross. La section finale résume en dix-huit lignes la condamnation (*in absentia*) de Robert, la décision de la cour martiale de le laisser à l'hôpital, sa lente guérison (six mots) et sa mort en 1922. Puis avant de mentionner son enterrement (quinze mots) et son épitaphe, le récit introduit une photo « prise environ un an avant sa mort » :

He wears a close fitting cap rather like a toque—pulled down over his ears. He has no eyebrows and his nose is disfigured and bent and his face is a mass of scar tissue. Juliet is looking up at him—speaking—and Robert is looking directly at the camera. He is holding Juliet's hand. And he is smiling (p. 190).

Cette photo a une intense fonction de concrétisation. Bien que simple description, elle sert à condenser ces six années de survie dont rien n'est dit — ou presque — et tient lieu de ce qui n'est pas narré. Loin d'être simple illustration — excès — elle remplit, ou plutôt sa transcription remplit un *vide* de la narration. En outre, elle est chargée de signification. D'une part, elle vise une certaine *généralité* : ce visage détruit est un masque, au sens où Italo Calvino l'entend, « ce qui fait d'un visage le produit d'une société et de son histoire »<sup>(24)</sup>. La « gueule cassée », c'est le masque de la guerre — et de ses traces monstrueuses dans la paix. D'autre part cette photo entre en corrélation avec d'autres<sup>(25)</sup>. Ainsi, à la toque fort peu militaire, s'oppose la casquette perdue de la pseudo-photo, et l'uniforme impeccable du portrait officiel, « Nothing is broken down yet ». La main qui retrouve ici le geste de l'affection<sup>(26)</sup> contraste avec d'autres — les mains nouées sur les rênes, la main qui tiendra la cravache en une position étudiée tandis que la gauche, inconsciemment, se crispe sur elle-même. La notation « he is smiling », absente de toute autre photo, renvoie au reflet dans le miroir de l'enfant qui s'est cru métamorphosé : « seeing that his skin was different now (a sort of ochre yellow). Robert smiled and was silent » (pp. 48-49). Pour autant que s'y lient et s'y délient des traits disséminés ailleurs, cette dernière photo devient un palimpseste où se recompose une nouvelle et *invisi-*

*ble* image. A la fois individualisée et quasiment mythique, elle prête à l'homme ravagé par le feu quelque chose du rayonnement de l'enfant, silencieux et secret, et quelque chose de ce « symbole d'une irréfragable volonté de survie », le phénix<sup>(27)</sup>.

Le « retour du mort » inauguré par cette photo se prolonge dans l'épilogue qui remonte le temps avec un instantané de Robert dans son camp d'entraînement et une photo de son enfance. Les jeux de doubles du roman culminent dans les dédoublements de sa conclusion. La dernière section mène l'histoire de Robert Ross à son terme — la tombe. Un épilogue mène l'enquête du Chercheur au sien : ce moment où l'archiviste annonce l'heure de la fermeture. Les deux unités finales sont construites en symétrie inverse. Tandis que dans la première, la photo est insérée dans le narratif, dans la seconde, un segment narratif s'insère entre deux descriptions photographiques. La distribution semble accorder une priorité à la photographie. Lorsque tout a été dit sur Robert Ross, il reste encore des photos à contempler qui interrogent le *spectator*. Toutefois, ces photos surajoutées, aperçues comme à la sauvette (« This is the last thing you see before you put on your overcoat », p. 191), font partie d'une série qui, en apparence, n'est fermée que par les exigences de l'horaire. Fragments arbitraires, quelle vérité peuvent-elles alors contenir ? D'ailleurs ne vivent-elles pas uniquement parce qu'un regard et une parole les tirent des dossiers ? Et l'épilogue nous ramène à la mimésis de mimésis, à la littéralité de l'œuvre. Mais par un nouveau renversement, cette œuvre trouve sa clôture formelle dans l'évocation d'une ultime image :

Robert and Rowena with Meg. Rowena seated astride the pony—Robert holding her. On the back is written, "Look ! You can see our breath !" And you can.

Photo-symbole, j'y reviendrai. Photo-dialogue, qui engage le donateur et tous ses destinataires en un acte de communication. Photo-alchimie qui fusionne plusieurs temporalités dans le même présent, plusieurs destinataires, séparés par le temps et leur statut ontologique, dans le même pronom. Par là se rejoignent le moment où fut pris le cliché, celui où Robert écrivit l'inscription sur la photo, et celui où ses correspondants en prirent connaissance, le moment où le Chercheur regarde à son tour l'image et est interpellé par la parole du *spectrum*, celui où le Narrateur, et avec lui le lecteur, est à son tour impliqué dans le déchiffrage : *And you can*. Sur l'injonction du Narrateur, nous voyons proprement l'invisible puisque ces êtres de papier n'ont jamais respiré. La seule trace ici — mais elle nous touche, elle nous point — est celle du souffle, autrement dit du *verbe*, de l'auteur. Retour aux origines de l'histoire — à l'affection qui lie Robert et Rowena et tous deux à la vie animale, ainsi qu'à ce désir entre eux qui n'a pas de nom — la photographie est aussi retour aux origines indicibles du récit, à ce désir de la trace de l'écriture.

Jusqu'ici, j'ai, en gros, pu faire comme si les photographies étaient des images du monde. Il est grand temps d'aborder de front les questions que pose *leur statut fictif*. La structure narrative, en fait, dédouble le fonctionnement de la photographie : elle ne joue pas le même rôle dans le discours du Narrateur, qui est censé *transcrire* des matériaux iconiques, et dans l'espace romanesque où est *imité* un système de description. Le discontinu des images est subi par le Narrateur, il est créé par l'auteur implicite. Le Narrateur utilise la photo parce qu'elle remplace les témoignages qu'il n'a pas, supplémente ceux qu'il a, et représente une absence. Elle suscite et garantit son dire sur les événements ; elle sollicite et certifie son effort de compréhension d'un mort. Élément de la représentation, elle est *facteur d'authenticité* dans un discours qui, pour autant qu'il cherche à faire revivre le passé historique, a besoin de dire la vérité.

Pour l'auteur — et le lecteur — ces photos sont des inventions mais des inventions qui, ayant un *analogon* dans tout le monde, sont l'un des moyens par quoi s'exprime ce que Claude Duchet appelle « la socialité du roman »<sup>(28)</sup>. Elles constituent donc un « *facteur de lisibilité* » ; elles permettent au roman de « jouer à fond la complémentarité sémiologique »<sup>(29)</sup>. Avec une élégante économie la prétendue photo officielle de Robert modernise le topos romanesque du « portrait » en lui ajoutant les connotations différentes de l'image, qui n'a pas de profondeur. Alors que pour le Narrateur, la photo attestait l'événement historique, dans la scription, c'est l'ancrage historique qui motive l'usage de la photo — laquelle code l'ancrage historique. Circularité de la représentation romanesque. Le photomontage génère un récit romanesque qui résume avec l'histoire de l'année 1915, l'histoire de la photographie en cette période importante de son développement : l'attitude des sujets passe de la réticence à l'enthousiasme, les instantanés d'abord flous deviennent plus nets. Ce va-et-vient entre l'extérieur et l'intérieur, le textuel et le référentiel s'instaure dès l'introduction du photomontage. « *The year itself looks sepia and soiled—muddied like its pictures* ». La comparaison finale, qui pourrait apparaître pure redondance, signale la navette entre le monde iconique de la référence et le monde romanesque. En lui attribuant le signifiant sépia qui appartient à l'isotopie graphique, le texte construit l'image globale d'une année à partir de la référence photographique, pour ensuite comparer cette image à ce dont elle tire son origine.

En outre, l'écart entre le Narrateur et l'Auteur indique une *lacune* du texte. Il n'y a en effet aucune photo de combat dans *The Wars*. Puisque le Narrateur décrit les photos contemplées par le Chercheur, lequel ne dispose que du dossier Ross, cette lacune ne saurait lui être imputée. Elle n'est pas signifiante au niveau de son discours, mais bien entendu, elle le redevient au niveau de la scription. Chose curieuse, les maquettistes de la première édition et celui de l'édition Penguin ont comblé cette absence en illustrant jaquette et couverture, l'un avec un paysage de *No man's land* avant la bataille, l'autre avec une scène d'assaut à travers les barbelés. Comblé ou souligné ? Le photomontage démontre que l'amalgame et la transcription narrativisée peuvent rendre les effets photographiques de foules en mouvement ; le récit impersonnel de la troisième partie prouve que Timothy Findley sait évoquer avec maestria les horreurs de la Somme. Pourquoi alors ce refus de recourir à la photographie, qui, le lecteur le sait, a fourni sur la Grande Guerre des témoignages capitaux ?

Question qui ne saurait avoir de réponse décisive et que j'aimerais néanmoins soulever car elle touche aux rapports du roman et de la photo. Admettons pour l'instant que le langage puisse restituer la spécificité de l'objet photographique. Mais la photographie elle-même fait problème, dans la mesure, en particulier, où elle a des usages complémentaires, ou même contradictoires :

It offers, in one easy, habit-forming activity, both participation and alienation in our own lives and those of others—allowing us to participate while confirming alienation,

déclare Susan Sontag, qui, immédiatement, cite l'exemple de la photo de guerre<sup>(30)</sup>. Or, *The Wars* essaie, d'une manière générale, de jouer participation et aliénéation l'une contre l'autre. C'est que la vie de Robert Ross contient un avertissement, une mise en garde ("warning")<sup>(31)</sup>. On m'accordera ici un recours au hors-texte — et au biographique. En diverses interviews, Timothy Findley a dit ses appréhensions devant les totalitarismes grandissants, la violence faite aux hommes et à la nature. Dans l'une des plus récentes, il affirmait : « *That is the overriding image of my life, that we are here for the slaughter* »<sup>(32)</sup>. Mais ce destin apocalyptique ne nous est pas, selon lui, entièrement imposé de l'extérieur :

Wars don't just happen because of politicians and statesman. Wars happen when the people—that is, "us"—haven't bothered to pay attention in one way or another<sup>(33)</sup>.

Et nous devons être attentifs à la violence qui est en nous, créatrice et destructrice à la fois. L'écriture offre à Timothy Findley un moyen de donner sa « version de la race humaine »<sup>(34)</sup> et le roman historique la possibilité d'une vue rétrospective qui puisse servir de perspective sur le présent et l'avenir<sup>(35)</sup>. Ce romancier est, comme l'historien, selon Schlegel « un prophète qui regarde en arrière ». On comprend dès lors que la photographie, « cette prophétie à l'envers » selon la belle formule de Barthes<sup>(36)</sup>, ait pour lui une fascination particulière. Encore faut-il en user avec précaution. Le principe de *The Wars*, c'est l'oscillation entre des techniques narratives qui favorisent la participation du lecteur et des techniques qui, au contraire, cassent « l'identification », créent la distance. Et là intervient la photographie et son ambivalence.

Là interviennent aussi les effets de transcription. Le photomontage représente, redonne vie à l'année 1915 mais il « déréalise cela même qu'(il) fixe »<sup>(37)</sup>. Toutefois cette déréalisation fait partie des effets du texte qui la renforce encore par la clause en zeugma « at the edge of wharves and time ». Cette « société en représentation », si changée qu'elle ait pu être par les nouvelles d'Ypres, ignore en fait les réalités de la tuerie mécanisée sur le front des Flandres. Réalités dont le lecteur, pour peu qu'il ait quelques connaissances d'histoire, a au moins une faible idée. De sorte que l'impression d'irréalité, créée par le photomontage devient, pour le lecteur-spectateur, un symbole de l'innocence du Canada en 1915. Et par conséquent, nous lecteurs de la fin du siècle, nous *pouvons ne pas* nous sentir directement concernés, même si cette innocence déjà nous questionne. Mais qu'eût donné, dans les scènes de bataille, cette spécularisation en chaîne d'un enfer doublement médiatisé ? Ne serions-nous pas restés confortablement spectateurs, et du même coup, aliénés de notre propre violence ?<sup>(38)</sup> Il est remarquable en tout cas que la troisième partie, centrée sur Robert Ross et son unité durant les combats autour de Saint-Éloi soit la seule *séquence* qui vise à la transparence du récit historique, la seule donc qui immerge le lecteur dans le passé et sa folie sur une assez longue durée de lecture. Mais l'absence de photographies du front semble bien pointer l'inadéquation de la représentation, quelle qu'elle soit, à re-présenter les horreurs de la guerre, donc l'insuffisance du récit lui-même. Et au « there is no good *picture* of this » fait écho une autre déclaration : « The mud. There are no good *similes* » (p. 71).

En revanche, il n'y a pas de portrait de Robert Ross qui ne soit médiatisé par la photographie. C'est que le portrait qui en tant que topo, de toutes manières, tend à « attirer principalement l'attention du lecteur vers les effets stylistiques de la couverture verbale même du texte »<sup>(39)</sup>, joue ici du décalage propre à la photographie, pour projeter en avant le présent de l'écriture/lecture. Et ce présent est comme un glaçage sur un feuilleté de temporalités dès l'origine dédoublées. Les portraits de Robert, jadis regardés par leur sujet-donateur et ses destinataires, sont regardés par le Chercheur que regarde le Narrateur que nous regardons regarder. Cette succession de regards valorise et l'objet contemplé et notre voyeurisme. La photo narrée, en nous distanciant de Robert Ross, révèle les signes qui font de lui non seulement une victime — mais aussi un complice de l'Histoire, non pas seulement un rebelle détruit dans une lutte aveugle contre la machine de guerre, mais un survivant — si court qu'ait été le sursis. La photographie, somme toute, réinstalle l'individu à sa place, qui n'est pas, malgré les apparences, celle d'un simple rouage dans un mécanisme monstrueux, mais aussi lieu de choix — afin de nous dire quelque chose sur

notre place dans le temps et dans l'ordre (ou la folie) des choses<sup>(40)</sup>. La dernière photographie exige de nous l'adhésion qui nous fera reconnaître les traces de l'haleine de la vie ailleurs que sur la photo, dans l'espace transitionnel.

C'est dire que le roman déborde la photographie de toutes parts. Même si l'image photographique remet en cause la puissance du narratif, elle ne peut le faire d'une manière radicale puisqu'elle est elle-même narrée. La narration, pour sa part, ne se prive pas d'indiquer les limites de la photographie. L'effet de celle-ci dépend et de ses conditions de production (le flou des premiers instantanés) et de sa lecture. Un objet peut ne pas être identifiable à l'œil nu — tel le crâne d'animal que Robert Ross tient entre les doigts sur l'avant-dernière image. Ou faire énigme, tel le petit point blanc sur une vue d'océan : le Narrateur qui y reconnaît un iceberg est tout surpris de lire sur le carton « WHAT IS THIS? Why whoever took the picture failed to verify this fact remains a mystery » (p. 15). Mais les présupposés du Narrateur sont-ils justes ? Le photographe et le donateur peuvent ne pas être la même personne. La question peut être un défi lancé à la perspicacité du destinataire. L'intervention du Narrateur ne fait que multiplier le problème de l'erreur de lecture.

Enfin, je l'ai dit, la photographie, représentation du réel, peut ne pas être à la hauteur de la réalité. L'ordre socio-esthétique de la photographie est impuissant à rendre la dynamique anarchique de la violence. « There is no good picture of this », affirme le Narrateur au moment de raconter les premières expériences de Robert Ross sur le front (2<sup>e</sup> partie, p. 71), et il ajoute « except the one you make in your mind ». L'imagination triomphe là où la technique fait défaut. Le lecteur est ramené en pensée à l'image de feu, cette image hallucinatoire qui compense l'échec du photographique et qui nous obsède comme elle obsède le narrateur<sup>(41)</sup>.

Cette image est au centre des brouillages opérés par le texte. Produit de l'imagination, elle s'inscrit pourtant dans la narration comme une (pseudo) photographie. Au-delà de la contamination des codes de l'écriture, s'indique ici le rôle médiateur de la photographie dans notre culture. Tout comme l'art, elle participe à la vie de l'imagination<sup>(42)</sup>. Cette activité modélisante, repérable au niveau du discours, l'est également au niveau de l'histoire : le lieutenant Ross, engagé volontaire, imaginait sa mort, on l'a vu, comme elle est représentée dans les tableaux — tel le fameux « The Death of Wolfe » — et dans les photographies, c'est-à-dire toute obscénité, toute absurdité efficacement gommées. En outre, la connexion établie (avec insistance) dans *The Wars* entre la photographie et la chose militaire semble faire de la photographie un moyen privilégié dans la propagation de la violence, voire sa manipulation. On est donc assez près de la mimesis girardienne. Sans poursuivre dans cette voie, je voudrais simplement noter que la photographie elle-même est violence<sup>(43)</sup>. Comment rester insensible aux connotations du mot *shaspsshot* lorsque nous lisons que l'instantané du camp militaire de Lethbridge, avec ses tentes, ses soldats et ses faisceaux de fusils au premier plan rappelle au narrateur la citation suivante :

The spaces between the perceiver and the thing perceived can be closed with a shout of recognition. One form of a shout is a shot. Nothing so completely verifies our perception of a thing as our killing of it (p. 191).

One form of a shot is a snapshot. On pense à la réflexion de Zola citée par Susan Sontag :

You cannot claim to have really seen something until you have photographed it<sup>(44)</sup>.

Pour en revenir à l'image de feu, même assimilée à un instantané, elle entretient avec le temps et l'espace des rapports différents. Elle ne dit pas seulement : cela a été, mais cela est et cela sera — du moins jusqu'à ce que vous en ayez découvert le sens. Découverte qui est peut-être une autre manière de tuer, tout comme dans l'écriture « we do violence by doing violence to form »<sup>(45)</sup>. Détail significatif le Je-narrateur occupe au moins à deux reprises la place de l'appareil photographique (p. 12 et 71). Cette image n'est pas cantonnée à l'espace restreint des archives mais n'existe qu'*ici*, c'est-à-dire dans l'esprit du Narrateur, *et* dans la narration *et* dans l'espace transitionnel de la lecture. A travers elle, par conséquent, le roman peut afficher ce qu'il doit maintenir caché à propos des objets photographiques, sous peine de miner sa crédibilité historique — à savoir qu'il raconte une fiction.

Par ces perturbations, le roman ne cherche pas à détruire l'histoire qu'il raconte mais encore une fois à nous en *distancier*. Car la fiction a sa valeur cognitive et sa « vérité » que le lecteur doit élaborer. Dans ce cas précis, l'image de feu infléchit légèrement la narration vers le mythique dans la mesure où elle s'intègre au réseau des quatre éléments, qui organise la thématique du roman. D'une manière générale, paradoxalement, l'encodage littéraire de la photographie, si efficace qu'il puisse être pour assurer « la socialité de la matière romanesque », contribue aussi à ces variations de registre, et à ces glissements qui donnent à *The Wars* une tonalité très particulière. Description d'un objet concret et unique — chaque photo du protagoniste fonctionne ici comme une nomination ; Robert-enfant, Robert-lieutenant, Robert-frère d'armes, Robert-frère de Rowena (seule nomination photographiquement répétée). Dans cette mesure, l'album réuni dans *The Wars* forme une « langue de noms propres » — qui éloigne le récit des modèles narratifs logiques et le rapproche de la narration enfantine, laquelle dénote, selon Youri Lotman, « un mythologisme de pensée »<sup>(46)</sup>.

Enfin la mise en écriture des photographies suscite dans la narration toute une série de réflexions qu'il ne saurait être question d'étudier systématiquement ici. Mes remarques antérieures en auront déjà indiqué quelques-unes. « Rien d'autre en l'écrivain », écrit Michel Gresset, « que ces deux tyrannies » — du discours et du regard<sup>(47)</sup>, qu'on peut dire ici figurées autant qu'opératrices. Bandes magnétiques ou photographies, les transcriptions redoublent le monde, tel que le construit le roman, mais aussi font image de ces deux tyrannies de l'écriture et, en ce sens, dédoublent le texte, dont elles désignent le principe, sinon l'origine.

Plus particulièrement, l'activité photographique du Chercheur/Narrateur réfléchit cela même qui l'englobe : l'activité de l'historien qui trie, déchiffre, évalue, transpose, arrange des documents partiels, hétéroclites et les agences dans la continuité, fût-elle hachée, d'une biographie. Ainsi le bricolage du Narrateur a quelque chose de « l'ambiguïté de l'acte photographique, situé à mi-chemin entre un acte créateur et une opération de fabrication »<sup>(48)</sup>.

Inversement, on peut voir dans le récit un reflet de certains traits caractéristiques de la documentation photographique. La plus grande partie de la narration se présente comme une série de segments dont certains se répètent. Alors qu'aucune des photographies romanesques n'est *décrite* deux fois, le tableau vivant placé en prologue est reproduit mot pour mot dans la dernière partie — mais il va sans dire, avec des effets textuels différents. Lady Barbara, la vamp, réapparaît périodiquement les bras chargés de frézias, silencieuse et froide, au chevet d'une série de ses anciens amants. Certaines phrases ou locutions sont reprises (*his lips were parted*). Bref, certains traits du récit affectent la reproductibilité du cliché.

De plus, le protocole d'écriture/lecture du roman est lui aussi mis en abyme dans la lecture de la photographie. Dans son instantanéité et sa séparation, chaque

scène n'offre qu'une vue partielle que le lecteur doit projeter sur un axe, extrapoler, à l'instar de la photographie qui exige que l'on déduise le tout de la partie, la main du pouce, que l'on cherche l'objet intéressant et même que l'on sache attendre de l'y découvrir dans un coin : « Sometime, some one will forget himself and say too much or else the corner of a picture will reveal the whole » (p. 10-11). Ce qui est demandé au lecteur c'est la capacité de former des liaisons et des généralisations synecdoquiques. C'est l'attention flottante qui, dans le fragment du vitrail où Saint-Éloi forge son papillon, verra l'extension métonymico-métaphorique de l'image de feu, et qui, à partir de bribes, reconstituera une descente aux enfers. On pourrait multiplier les exemples. Résumons en disant que la photographie est le miroir des incitations du texte et de ses limites.

There is the surface. Now think—or rather feel, intuit—what is beyond it what the reality must be like if it looks this way—Photographs which cannot themselves explain anything, are inexhaustible invitations to deduction, speculation, and fantasy<sup>(49)</sup>.

Par ailleurs, la photo, bi-dimensionnelle, dénonce, en un sens, les prétentions du roman à restituer le passé, puisque le texte lui aussi n'est que surface.

Mais ces jeux de réflexion entre l'englobant, le récit et l'englobé, la photographie, tout en proposant une perspective sur le narratif et l'art, n'enferment pas l'œuvre dans la circularité. Peut-être parce que l'auto-réflexion renvoie à ce qui est réflexion du monde extra-linguistique ou pour quelque raison que ce soit, l'auto-représentation ne s'accomplit pas, me semble-t-il, aux dépens de la représentation du monde. *The Wars* n'est pas tant « allégorique de lui-même » que symbolique au sens où Michel Butor entend le symbolisme, « l'ensemble des relations de ce que (le roman) nous décrit avec la réalité où nous vivons ». Le symbolisme externe du roman tend à se réfléchir dans un symbolisme interne, certaines parties jouant par rapport à l'ensemble, le même rôle que celui-ci par rapport à « la réalité »<sup>(50)</sup>. Autrement dit, les photos ou plutôt l'activité photographique « réfléchit » *The Wars* comme cette œuvre « réfléchit » indirectement le réel, dont la photographie est un élément.

Pour conclure, j'aimerais revenir sur cette image du retour sur laquelle se clôt/s'ouvre le roman.

Ressuscité par la magie du récit photographique, Robert Ross donne à voir avec émerveillement le principe de sa vie — cette haleine qui est justement le signe de sa mortalité. Le roman qui feint de rendre des *personnes* à la vie du récit se transforme en image de la mort, non seulement parce qu'il s'achève, mais parce que telle est la loi de l'œuvre d'art. Là est l'accord secret entre Roman et Photo : ils ne peuvent tous deux que renvoyer à la mort. Et pourtant, cette trace sur une photographie fictive, cette trace qui n'est *rien*, nous dit la *nécessité de raturer* ce que le roman « donne à lire dans un miroir, la différence « originaire », la castration, la mort »<sup>(51)</sup>. Que dis-je, elle nous en offre la responsabilité pour peu que nous acceptions de dialoguer avec ce personnage imaginaire — Robert Ross/le Narrateur. Et si nous voyons en lui le miroir de notre violence, de notre innocence et de notre mort, alors *The Wars* pourra être, comme la photo, « un instrument de vie »<sup>(52)</sup>.

## NOTES

1. Récit de guerre d'un écrivain aujourd'hui un peu oublié, **Invasion 14**, de Maxence Van Der Meersch (1935) fait une assez large place à l'illustration photographique. Quant à **The Collected Works of Billy the Kid** (p. 197) de Michael Ondaatje, il relève du genre narratif mais à vrai dire non du roman.
2. Éva Marie KROLLER, "The Exploding Frame: Uses of Photography in Timothy Findley's **The Wars**", **Revue d'Études Canadiennes**, 16, 3-4 (automne-hiver 1981). Stimulant par certains aspects, cet article me paraît contestable sur plusieurs points.
3. Dans "Alice drops her cigarette on the floor... (William Whitehead looking over Timothy Findley's shoulder)" (**Can. Lit.**, 91 [Winter 1981], p. 15), Findley suggère que l'album de Cass, est "the basis for the photographic technique of **The Wars**".
4. Voir par exemple ses déclarations à David Mac Farlane in "The Perfect Gesture", **Books in Canada**, March 1982, p. 7.
5. Timothy FINDLEY, **The Wars**, Clarke and Irwin, 1977 et Penguin Books Harmondsworth, 1977. Les références ultérieures renvoient à cette dernière édition.
6. Pierre BOURDIEU et al., **Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la vie collective**, Paris, 1965, p. 40.
7. « Toute existence n'est pas digne de recevoir la consécration photographique et derrière chaque photographie on doit pouvoir retrouver un jugement d'importance, décision d'un individu, et à travers elle, indice des valeurs que le groupe légitime » (Bourdieu, p. 294). Les citations qui suivent sont tirées du même chapitre.
8. René LINDEKENS, **Essai de Sémiotique visuelle**, Paris, 1976, pp. 128-129.
9. Cf. p. 45.
10. « Par le truchement de l'idéologie de la consubstantialité de l'image et de la réalité, la photographie est perçue comme « l'émanation de la personne aimée (qui) est encore là, elle-même, lorsqu'elle n'est plus » (André Rouillé, **L'Empire de la Photographie, 1839-1870**, Paris, 1982, p. 165). Rouillé cite ici le photographe Alophe, **Le Passé, le Présent et l'Avenir de la Photographie**, Paris, 1861.
11. Roland BARTHES, **La Chambre claire**, Paris, 1980, p. 129. J'emprunte également à Barthes son terme de **Spectator**.
12. Barthes, p. 54.
13. Voir Susan SONTAG, **On Photography**, Harmondsworth, 1977, p. 4.
14. Alain ROBBE-GRILLET utilise cette même image du jeu de cartes pour décrire la liberté du romancier : « En somme, le jeu est pour nous la seule manière possible d'intervenir dans un monde dorénavant privé de sa profondeur. Avant moi, le monde n'est fait que de figures plates : les mythes de la société, femmes nues sur les murs ou sur les écrans de nos villes, etc. **Nouveau Roman : hier, aujourd'hui**, I, Paris 1972, pp. 127-128.
15. BOURDIEU, p. 119 et passim. Dans les photos, Robert est montré "staring into the camera", "looking directly at the camera".
16. Formule citée in Bourdieu, p. 308.
17. "A Band is assembled on the Band Shell—red coats and white gloves. They serenade the crowd with **Soldiers of the Queen**" (p. 13) (c'est moi qui souligne). La restitution des couleurs n'est pas ou pas seulement un détail « réaliste » mais un effet d'écriture comme il s'avère lorsque nous est indiquée la teinte du complet de Robert — dark **blue**.
18. BOURDIEU, p. 308.
19. On sait que Ross veut dire « cheval, coursier », en allemand. Mais les associations du nom ne s'arrêtent pas là. La carabine Ross, en effet, était l'arme dont au début de la guerre était équipée une partie des troupes canadiennes. Or cette arme avait sur le front un gros défaut. "The Ross rifle is a fine gun for range, but the bolt mechanism persisted in jamming under rapid fire. It wouldn't stand mud" (G.V. Bell, **Back to Blighty**, cité par William D. Mathieson in **My Grandfather's War: Canadians Remember the First World War**, 1914-1918, Toronto, 1981, p. 106). Si l'on se rappelle que le père de Robert Ross fabrique des armes, ce nom n'est pas sans ironie. Enfin, sous Ross, nous lisons dans **The Penguin Dictionary of Surnames**, "(First name) meaning fame Germanic (cf. Robert)" et sous Robert, "Fame bright Germanic". Le prénom précise et redouble l'ironie du patronyme.
20. Ces concepts ont été mis en place par Harald Weinrich, **Tempus**, Stuttgart, 1964. Traduction française, Paris, 1973.
21. Les transgressions narratives ont pu déconcerter le critique qui a confondu l'archiviste et le narrateur (Christ Scott, "Hello to All That", **Books in Canada**, 8 octobre 1977).
22. Jacques LACAN, **Écrits**, Paris, 1966, p. 283.

23. BARTHES, p. 150. Et comme le précise Jacques Derrida, « la portée dative ou accusative qui m'adresse ou me destine le **punctum** » est sans doute « essentielle à la catégorie », « Les morts de Roland Barthes », *Poétique* 47, p. 272.
24. BARTHES, reprenant Calvino, p. 61.
25. Il faudrait avoir le temps d'étudier les corrélations entre les photographies et d'autres éléments textuels – le fragment de vitrail, par exemple, ou le tableau vivant mis en prologue.
26. Ce n'est toutefois pas sa main qui apparaît dans la transposition mais celle de son amie : "Holding Juliet's hand". Dans chacune des photos l'objet tenu ou saisi change.
27. Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRENT, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, 1969.
28. Claude DUCHET, « Une écriture de la socialité », *Poétique*, 26, p. 449.
29. Philippe HAMON, « Un discours contraint », *Poétique*, 16, p. 427.
30. SONTAG, p. 167.
31. Cette clé de lecture nous est donnée par un personnage mais aussi renforcée par le "Pay attention" du Je-Narrateur.
32. David MAC FARLANE, "The Perfect Gesture", loc. cit., p. 6.
33. Alison SUMMERS, "An Interview with Timothy Findley", *The Malahat Review*, 58, May 1981, p. 107.
34. SUMMERS, p. 106.
35. "...most fiction does deal with the past because this is the privilege that the fiction writer can exercise, which is an overview looking back and gaining whatever kind of perspective on what he is writing about he in particular needs to gain", "An Interview with Timothy Findley", *The Ontarian*, Nov. 20, 1979, p. 9.
36. BARTHES, p. 135.
37. BOURDIEU, p. 295.
38. « La médiation photographique opère ainsi une double réduction : de la réalité à son apparence objectivée, de l'homme à son œil. La photographie favorise alors un rapport contemplatif au monde... » Rouillé, p. 187. Cf. Sontag, "a pseudo-familiarity with the horrible reinforces alienation, making one less able to react in real life" (p. 41).
39. Philippe HAMON, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, 1981, 110.
40. "I wanted [the Wars] said Findley", to be a tremendous affirmation of life", Mac Farlane, p. 6.
41. L'image de feu ne réapparaît pourtant pas dans le roman sinon au travers de l'expansion narrative qu'elle a engendrée et de la dissémination du motif du feu.
42. « En développant le rapport homme/image au détriment du rapport homme/réalité, la photographie modifie les modalités d'appréhension du monde », Rouillé, p. 187.
43. "To photograph people, according to Arbus, is necessarily "cruel", "mean". The important thing is not to blink" (Sontag, p. 41).
44. SONTAG, p. 87.
45. Robert KROETSCH, "The Exploding Porcupine: Violence of Form in the Canadian Novel" "**Violence in the Canadian Novel since 1960**" Memorial University Press, s.d., p. 191.
46. Y.M. LOTMAN, « Mythe — Nom — Culture », École de Tartu, in *Travaux sur les systèmes de signes*, Paris 1976, p. 27.
47. Michel GRESSET, *Faulkner ou la Fascination*, Paris, 1982, 64.
48. BOURDIEU, p. 231. Parler du narrateur de *The Wars* est une simplification car il existe en fait plusieurs instances narratrices et l'arrangement d'ensemble est le fait du scripteur.
49. SONTAG, p. 23.
50. Michel BUTOR, *Répertoire*, Paris, 1960, p. 10.
51. Sarah KOFMAN, *L'Enfance de l'Art*, Paris, 1970, p. 176.
52. Voir la critique que Jean Delord fait de *La Chambre Claire* : « R.B. au lieu de faire du « ça a été » un instrument de vie, le retourne comme critérium, en « état de conscience », en valeur suprême de la mort, etc. Roland Barthes et la photographie, Paris, 1980, p. 125.



## COMPTES RENDUS

*L'aménagement du territoire au Québec. Du rêve au compromis.*

Cahier VII de l'aménagement du territoire, C.E.R.A.T. Institut d'Études politiques, université des sciences sociales de Grenoble, et Collection nouvelle optique, Montréal, 1982, 166 p.

Il s'agit d'un ouvrage collectif réalisé sous la direction de Jacques Léveillé, dans le cadre des études de structure juridique et réglementaire de l'aménagement du territoire. L'intérêt est double : il s'applique en premier lieu à l'élaboration d'une stratégie adaptée à des dimensions territoriales énormes et à l'harmonisation d'une politique locale à des structures fédérales souvent contraignantes. Il résulte d'autre part de la mise en parallèle de problématiques et de techniques juridiques différentes. Dans la situation politique particulière de la province, il est normal que l'on cherche à appuyer l'action générale sur l'adhésion au premier degré, c'est-à-dire au niveau municipal et local, qui est le meilleur contrepoids par rapport au pouvoir fédéral : une ouverture sur la démocratie qui implique, en contre-partie que la législation fasse large place aux initiatives locales. L'aménagement ordonné d'une province trois fois plus grande que la France est assurément un rêve, et pour le réaliser il faut... beaucoup de compromis.

Pierre GEORGE.

*Understanding Canada / A Multidisciplinary Introduction to Canadian Studies* / edited by William Metcalfe/ with an Introduction by Roger F. Swanson. New York & London : New York University Press, 1982. xx + 621 p.

L'intérêt que les universitaires américains portent aux études canadiennes s'est considérablement accru dans les deux dernières décennies. La publication récente d'*Understanding Canada* est incontestablement un jalon important dans ce développement. C'est le premier ouvrage d'initiation de niveau universitaire et à caractère pluridisciplinaire jamais publié. Il a été expressément écrit pour un public d'étudiants américains qui disposeront ainsi d'un véritable manuel d'études canadiennes.

Il n'est pas surprenant que ce premier manuel paraisse aux Etats-Unis : les études canadiennes ont acquis droit de cité dans de nombreuses universités américaines ; on peut penser que cet ouvrage d'initiation figurera en bonne place parmi les livres recommandés dans les cours d'introduction. Ses auteurs — des universitaires américains et canadiens — l'ont écrit dans une perspective utilitaire : l'ouvrage entend initier à l'étude du Canada dans ses aspects majeurs ; chacun des chapitres est l'œuvre d'un spécialiste qui a travaillé sans autres contraintes que celles de sa discipline ; les orientations des auteurs sont diverses mais complémentaires et il n'y a pas eu de tentative d'homogénéisation artificielle. Des arbitres ("referees") américains ont toutefois fait en sorte que le texte définitif soit abordable par le public universitaire visé : « ensuring that U.S. levels of knowledgeability and interest were being met » (p. xiv).

Le chapitre consacré à la présentation géographique du Canada a pour auteur Ralph P. Krueger ; il entend montrer que le Canada est « une autre Amérique », non seulement parce que le pays se situe plus au nord que celui des lecteurs, mais aussi parce que les rapports de l'homme avec la terre ont été liés à un développement culturel très différent de celui du voisin du Sud ; le chapitre fait une large place aux différences régionales à l'intérieur du Canada.

L'étude historique du deuxième chapitre a été rédigée par Gerald M. Craig, qui souligne dans son introduction les orientations souvent divergentes adoptées par les historiens canadiens, suivant qu'ils sont du Québec ou du Canada anglais. Il ne retient pas les divisions chronologiques habituelles mais décèle deux moments importants dans l'évolution du pays : 1818 (accord sur la frontière nord des Etats-Unis) et 1873 (achèvement provisoire de la Confédération *a mari usque ad mare*) ; il accorde évidemment dans cette rétrospective une place importante aux relations entre le Canada et les Etats-Unis.

Les institutions politiques et leur fonctionnement sont analysés par Robert J. Drummond dans le troisième chapitre, qui consacre en outre quelques pages aux partis politiques et à leur évolution, au niveau fédéral plus qu'au niveau provincial.

Le chapitre suivant, œuvre de Peter K. Kresl, propose un aperçu de l'économie canadienne d'abord dans une perspective historique, puis dans ses aspects contemporains et sa diversité régionale. Le chapitre comporte une brève analyse du nouveau rôle de l'Etat dans l'économie canadienne et il s'arrête longuement aux rapports inévitablement étroits dans le domaine économique entre le Canada et les Etats-Unis.

Dans le cinquième chapitre, P. Woolfson analyse la société multiculturelle canadienne ; il consacre quelques pages à l'histoire et à une brève présentation des traits socio-culturels de chacun des groupes ethniques qui composent le Canada d'aujourd'hui, depuis les Chadiens et les Inuit jusqu'aux groupes d'immigrants récemment arrivés dans ce pays.

R. Sutherland prend comme fil conducteur du chapitre qu'il compose sur la littérature canadienne le développement progressif du sentiment national, tant au Québec qu'au Canada anglais. Son analyse se veut originale dans la mesure où elle mêle intimement et systématiquement la présentation de la littérature de langue française et celle des œuvres rédigées en anglais dans le reste du pays, l'idée directrice, peut-être contestable, étant que les évolutions sont parallèles.

Le dernier chapitre, rédigé par Roger F. Swanson, étudie le rôle du Canada sur la scène internationale et consacre de nombreuses pages aux rapports de ce pays avec son grand voisin.

Une bibliographie succincte mais fort bien commentée propose aux lecteurs américains des lectures complémentaires pour chacun des sujets traités dans les sept chapitres de l'ouvrage collectif, et un index limité mais commode termine le fort volume de 621 pages, qui correspond parfaitement à la promesse du titre : *Understanding Canada*. Car c'est bien de compréhension qu'il s'agit : comment présenter le Canada à des Américains convaincus qu'il ne possède ni existence ni culture propres et qu'il est simplement un appendice nordique des États-Unis.

Il ne vise pas un public français mais nos étudiants tireront grand profit de sa lecture. La perspective est certes américaine mais elle est paradoxalement trop visible pour se laisser oublier et donc pour fausser la lecture. La situation de nos étudiants français n'est d'ailleurs pas si différente de celle des Américains. L'incompréhension du Canada dans le public américain cultivé n'est pas sans analogie avec la méconnaissance du Canada anglais et même du Québec chez nous en France. Nos étudiants ont besoin d'une initiation pluridisciplinaire sur le Canada d'hier et d'aujourd'hui, pays qu'ils connaissent souvent fort peu et fort mal et qu'il est difficile de leur présenter succinctement en quelques heures de cours. Ce manuel américain pourra donc rendre de grands services en France, en attendant que nous ayons nous aussi un jour un ouvrage ou une série d'ouvrages mieux adaptés à notre public français.

P. SPRIET



## REVUE DES REVUES

par J.M. LACROIX

*Université de Bordeaux III*

**The American Review of Canadian Studies.** — Volume XII, number 2 (Summer 1982) : The Transfer of Culture on the Land Between Canada and the United States. — Peter ENNALS : The Yankee Origins of Bluenose Vernacular Architecture. — Victor A. KONRAD : Against the Tide : French Canadian Barn building Traditions in the St John Valley of Maine. — Darrell A. NORRIS : Ontario Fences and the American Scene. — L. A. ROSENVALL : The Transfer of Mormon Culture to Alberta. — Deryck HOLDSWORTH : Regional Distinctiveness in an Industrial Age : Some California Influences on British Columbia Housing. — Bret WALLACH : The Facsimile Fallacy. — Thomas MITCHELL : Review Essay : Violence and Politics in Canada.

**The American Review of Canadian Studies.** — Volume XXII, number 3 (Fall 1982) : Joseph T. JOCKEL : The Military Establishments and the Creation of Norad. — Sister MAUREEN CRONIN : A Case of Hornets : the Controversial CF 18A. — Mark L. MILLER : Treaty Talking : Observations on Canada-US Salmon Negotiations. — Paul SUSMAN : The Probable Impact of Offshore. — Peter KARL KRESL : Oil and Gas Exploration on Newfoundland's Underdevelopment. — Lawrence LEDUC, Harold D. CLARKE, Jane JENSON, Jon H. PAMMETT : Sovereignty-Association « Non ». Parti Québécois « Oui » : Trends in Political Support in Quebec. — Michael F. SCHEUER : On the Possibility That There May Be More To It Than That : Professor Haglund, the Documents on American External Relations Series and the Canadian-American Controversy Over Greenland in 1940. — David G. HAGLUND : Response to Michael Scheuer. — Douglas C. NORD : Neighbors Taken for Granted : Teaching Canadian and Mexican Foreign Policies to an American Audience.

**Arctic.** — Volume 35, number 4 (december 1982) : Mark O. DICKERSON : The Drury Report and Political Development in the NWT. — Kenneth H. DUNTON, Erk REIMNITZ and Susan SCHONBERG : An Arctic Kelp Community in the Alaskan Beaufort Sea. — Rita A. HORNER and G. C. SCHRADER : Relative Contributions of Ice Algae Phytoplankton, and Benthic Microalgae to Primary Production in the Nearshore Beaufort Sea. — Ray E. SCHWEINSBURG and L. John LEE : Movement of Four Satellite Monitored Polar Bears in Lancaster Sound, Northwest Territories. — Norman M. SUMMONS : Seasonal Ranges of Dall's Sheep, Mackenzie Mountains, Northwest Territories. — Craig D. ORR and Richard M. P. WARD : The Fall Migration of Thick-billed Murres near Southern Baffin Island and Northern Labrador. — Stuart A. HARRIS : Cold Air Drainage West of Fort Nelson, British Columbia. — Martin JEFFRIES : The Ward Hunt Ice Shelf, Spring 1982. — Anne GUNN and Frank L. MILLER : Muskox Bull Killed by a Barren-Ground Grizzly Bear, Thelon Game Sanctuary NWT.

**Canadian Literature. Littérature canadienne.** — Number 95 (Winter 1982). Stanley S. ATHERTON : Tropical Traumas : Images of the Caribbean in Recent Canadian Fiction. — Earle BIRNEY : Meeting George Lamming in Jamaica. — Austin CLARKE : In the Semi-Colon of the North. — Clement H. WYKE : Harold Ladoo's Alternate Worlds : Canada & Carib Island. — Samuel SELVON : Sam

Selvon Talking : A Conversation with Kenneth Ramchand. — Elizabeth SABISTON : Hédi Bouraoui's Quest : Poetry as Cultural Bridge. — Michael CRIPPS : « Under the Volcano » : The Politics of the Imperial Self. — George RYGA : The Village of Melons : Impressions of a Canadian Author in Mexico.

**Centre de Recherches sur l'Amérique anglophone.** — Université de Bordeaux III. — « Le Facteur Religieux en Amérique du Nord ». — N°4, volume I. Engagement et Religion : Intellectuels et Militants au Canada et aux États-Unis. — Pierre SPRIET : Forme du récit et vision religieuse du monde dans les romans de Rudy Wiebe. — Françoise PERROTIN : La communauté israélite de Toronto : éléments d'enquête. — Jean CAZEMAJOU : William F. Buckley Jr, maître à penser de l'ancienne nouvelle droite américaine. — Robert ROUGE : Thomas Molnar : engagement et contre-engagement. — Jean BERANGER : L'Église, la doctrine et le changement : les opinions de Garry Wills, intellectuel catholique américain. — Elyette ANDOUARD-LABARTHE : Intellectuels et engagement dans *The Dean's December*. — Elisabeth BERANGER : Joan Didion, journaliste et romancière, témoin de la crise des valeurs en Californie. — Nicole BENSOUSSAN : Ernest Holmes ou le dynamisme de la foi. — Bernadette RIGAL : Le militantisme d'Elija Muhammad. — Serge RICARD : Religion et politique chez Théodore Roosevelt. — Jean-Pierre MARTIN : Composantes idéologiques du fondamentalisme.

**Centre d'Études Canadiennes.** — Université de Bordeaux. « Le Facteur Religieux en Amérique du Nord ». — N° 4, volume II. Sensibilités canadiennes. Pierre SPRIET : Forme du récit et vision religieuse du monde dans les romans de Rudy Wiebe. — Françoise PERROTIN : La communauté israélite de Toronto : éléments d'enquête. — Colette MOREUX : Douceville en Québec : modernisation d'une tradition. — Hervé FISCHER : L'imaginaire québécois.

**Canadian Ethnic Studies/Études Ethniques au Canada.** — Vol. XIV, n° 2, 1982. — Georges HOFFMAN : The New Party and the Old Issues : The Saskatchewan Farmer-Labour Party and the Ethnic Vote, 1934. — Gunter BAUREISS : Towards a Theory of Ethnic Organizations. — Ronald D. LAMBERT and James E. CURTIS : The French and English-Canadian Language. Communities and Multicultural Attitudes. — Donald M. Taylor and Ronald J. SIGNAL : Defining « Québécois » : The Role of Ethnic Heritage Language, and Political Orientation. — Calvin REDEKOP : Mennonite Displacement of Indigenous Peoples : An Historical and Sociological Analysis. — A. Wei DJAO : Asian Canadians and the Welfare State. — Marlene MACKIE and Merlin BRINCKERHOFF : Ethnicity's Impact Upon Familial/Gender, Attitudes and Behaviors : Social, « Reality » or Social « Fiction »?. — Gerald TULCHINSKY : Recent Developments in Canadian Jewish Historiography.

**The Canadian Forum.** — Volume LXII, number 722 (October 1982). — John HUTCHESON : Provincial Paucities. — Paul GRAYSON, Gerry HUNNIUS and Joann TRYPUK : The Politics of Peace : Mark Abley Interviews E.P. Thompson SKF Shutdown. — Lukin ROBINSON : Controls for Whats ? Part Two. — Michael ONDAATJE : « The Passions of Lalla ». — Bert ALMON : Hidden Sparks. — Boyd NEIL : John Hirsch's Stratford.

**The Canadian Forum** — Volume LXII, number 723 (November 1982). — Stephen CLARKSON : Canada and the Reagan Challenge. — Michael QUIGLEY : Language of Conquest, Language of Survival. — Boyd NEIL : The Shaw Festi-

val. — Dorothy LIVESAY : The Woman Writer and the Idea of Progress. — Harvey SIMMONS : Rights and Wrongs : *Mental Retardation Policy in Ontario*. — Donald ROWAT : Freedom of Information in France. — Murray MACADAM : Candu at Any Cost ?

**The Canadian Forum.** — Volume LXII, number 724 (December/January 1982-83). — Trudeau, Lalonde and Broadbent. — Murray SCHAFER : Radical Radio. — Alison ACKER : The IMF Carries On. — Henry MILNER : Quebec Education. — Escott REID : Special Relationships : Canada, India and the US. — Mark CZARNECKI : *Toronto Theatre at the Turning Point*.

**The Canadian Forum.** — Volume LXII, number 725 (February 1983). — John HUTCHESON : No Culture, No Policy Thank you Hilda Kirkwood. — Sandra GATHERCOLE : Refusing the Challenge. — Ioan DAVIES : Ideology, Bureaucracy and Culture. — Seth FELDMAN : Down Home Documentary. — Mark LANGER : Soft Cell Animation. — Garth STEVENSON : Quasi-democracy in Alberta. — Roger GIBBINS : The Politics of Canada Act. — D.G. JONES. — A Throw of Particles. — W.P. KINSELLA : The Queen's Hat.

**The Canadian Forum** — Volume LXII, number 726 (March 1983). — John HUTCHESON : The Vicissitudes of Nationalism. — Paul AUDLEY : Proposals for Canada's Cultural Industries. — Jean-Marc PIOTTE and Bela EGYED : A Morose Quebec. — Bill SCHABAS : The PQ and the Socialists. — Joan WOODWARD : And Interview with Fay Weldon. — Bill BISSETT : Seagull on Yonge Street.

**The Canadian Forum.** — Volume LXIII, number 727 (April 1983). — John HUTCHESON : The Public Responsibility of Hospitals. — Keith GAREBIAN : The Mythology of Hockey. — Ron LABONTÉ : Good Health : Individual or Social. — Susan CREAM : Understanding Applebert. — Patricia KEENEY SMITH : The Various Talents of Carol Bolt.

**The Canadian Forum.** — Volume LXIII, number 728 (May 1983). — John HUTCHESON : To Love this Planet. — Chaviva HOSEK : How Women Fought for Equality. — Simon ROSENBLUM : MXing Up American Foreign Policy. — Virginia NIXON : Melvin Charney, Architectural Sculptor.

**The Canadian Geographer.** — Volume XXVI, number 3 (Fall/automne, 1982). — Peter J. USHER : Unfinished Business on the Frontier. — Owen J. FURUSETH and J.T. PIERCE : A Comparative Analysis of Farmland Preservation Programmes in North America. — R.G. IRONSIDE and Dale D. PETERSON : Edmonton's Wholesale Relationships with Northwest Canada. — John WOLFORTH : Changes in Secondary School Geography in the Federal Republic of Germany. — J. David WOOD : Grand Design on the Fringes of Empire : New Towns for British North America. — Roger HAYTER : Research and Development in the Canadian Forest Product Sector — Another Weak Link? — Reid KREUTZWISER : An Evaluation of Government Response to the Lake Erie Shoreline Flood and Erosion Hazard. — Randy William WIDDIS : *Pioneer Life on the Bay of Quinte* : An Evaluation of Genealogical Source Data in the Study of Migration.

**The Canadian Geographer.** — Volume XXVI, number 4 (Winter/hiver, 1982). — Marie SANDERSON : Presidential Address/Griffith Taylor : A Geographer to Remember. — John CLARKE and David L. BROWN : Land Prices in Essex

County, Ontario, 1798 to 1852. — Brian KEOGH : L'impact social du tourisme : le cas de Shédiac, Nouveau-Brunswick. — Mauri PYÖKÄRI : Breaching of a Beach Ridge and the Formation of Beach Cusps. — John STIX : National Parks and Inuit Rights in Northern Labrador. — Daryll M. CREWSON and Lloyd G. REEDS : Loss of Farmland in South-Central Ontario from 1951 to 1971. — Carolyn MORRISON : Options for Women in Geography : Some Experiences Shared. — J.A. MAY : Review Essay / Étude critique / Philosophy and Geography in the Seventeenth Century : A Review.

**The Canadian Geographer.** — Volume XXVII, number 1 (Spring/printemps, 1983). — D.R.F. TAYLOR : Geography and the Developing Nations. — Richard E. PRESTON : The Dynamic Component of Christaller's Central Place Theory and the Theme of Change in His Research. — William J. CARLYLE : Farm Layouts in Manitoba. — J. TAIT DAVIS : Policy-Induced Distortions in Spatial Cost Surfaces : The Case of Ontario Hydro. — Robert J. McCALLA : Separation and Specialization of Land Uses in Cityport Waterfronts : The Cases of Saint John and Halifax. — A.G. McLELLAN : The Geographer as Practitioner : The Challenges, Opportunities, and Difficulties Faced by the Academic Consultant. — André LANGLOIS : Les transformations de l'espace social de la ville : une application de l'analyse factorielle à trois entrées. — George A. NADER : The Gravity Model and Hierarchical Spatial Systems : Theoretical and Empirical Observations. User Reactions to a Visitor Distribution Programme in Killarney Provincial Park, Ontario.

**Canadian Historical Review.** — Volume LXIII, number 4 (December 1982). — Douglas COLE : Tricks of the Trade : Northwest Coast Artifact Collecting, 1875-1925. — Mary VIPOND : A Canadian Hero of the 1920s : Dr. Frederick G. Banting. — Michael D. BEHIELS : The Bloc Populaire Canadien and the Origins of French-Canadian Neo-nationalism, 1942-8. — Eliane LESLAU SILVERMAN : Writing Canadian Women's History, 1970-82 : an Historiographical Analysis.

**Canadian Historical Review.** — Volume LXIV, number 1 (March 1983). — David BERCUSON and J.L. GRANATSTEIN : A cha for the 80s. — C.J. TAYLOR : Some Early Problems of the Historic Sites and Monuments Board of Canada. — Richard STUART : Duff Pattullo and the Yukon Schools Question of 1937.

**Canadian Theatre Review.** — (Spring 1982). — Don RUBIN : Celebrating the Nation : History and the Canadian Theatre. — Mavor MOORE : Culture and Myth. — Jean-Claude GERMAIN : Quebec : Beginning the Dialogue. — Sharon POLLOCK : Canada's Playwrights : Finding Their Place. — John HIRSCH : My Life in Canadian Art. — Alan FILEWOD : Collective Creation : Process, Politics and Poetics. — Anton WAGNER : From Art to Theory : Canada's Critical Tools. — Anton WAGNER : A Selected Bibliography of Canadian Theatre and Drama Bibliographies and Guides. — Rex DEVERELL : Framing the Mysteries. — Jerry WASSERMAN : Toward the Definitive Anthology. — Marion ANDRE : Challenging the Critics. — Terence W. GOLDIE : Newfoundland Theatre : The Proper Thing. — Rick SALUTIN : The Meaning of it All.

**Canadian Theatre Review.** — (Summer 1982). — Eugenio BARBA : The Way of Opposites. — Richard SCHECHNER : The Performer : Training Interculturally. — David LATHAM : The Performer : Let's Train the Actor, Let's Break the Rules. — Joyce DOOLITTLE : The Child : A Place in the Life. — Jennifer MERIN

: The American League. — Michael COOK : World Theatre Day. — Brian BRENNAN : Louisville : The Canadian Experience. — Liz NICKSON : Canada : Bombing on Broadway. — Jerry WASSERMAN : Vancouver : A Day in the Life.

**Écriture française dans le monde.** — Volume IV, numéro 1 (Août 1982). — Michel SALMADOR LOUIS : Les femmes de la Communauté urbaine de Québec. — Pierre DE BANÉ : Le Canada et la francophonie. — Jean CAZENEUVE : Langue française et pluralité des cultures. — Jürgen OLBERT : Que l'enseignement du français s'ouvre sur le monde de la francophonie.

**International Perspectives.** — (March/April 1983). — Gilbert G. WINHAM : Gatt And The New Trade World. — Carl G. JACOBSEN : Mad or Nuts ? — William HEINE : Unesco and the Press.

**Jeu.** — Numéro 1 (1983). — Alain SAINT-YVES : Le théâtre à marée basse autour de gaspé. — René GINGRAS, Roger DELDIME et Jeanne PIGEON : Le neuvième festival québécois de théâtre pour enfants. Le théâtre pour enfants au Québec : quelques questions sur le théâtre pour l'enfance et la jeunesse.

**Journal of Canadian Studies.** — Volume XVII, Number 1 (Spring 1982). — James STRUTHERS : Editorial. Multiculturalism : Retrospect and Prospect. — Alan B. ANDERSON : Canadian Ethnic Studies : Traditional Preoccupations and New Directions. — Norman BUCHIGNANI : Canadian Ethnic Research and Multiculturalism. — Howard PALMER : Canadian Immigration and Ethnic History in the 1970s and 1980s. — Evelyn KALLEN : Multiculturalism : Ideology, Policy and Reality. — Freda Hawkins : Multiculturalism in Two Countries : The Canadian and Australian Experience. — Anthony H. RICHMOND : Canadian Unemployment and the Threat to Multiculturalism. — Manoly R. LUPUL : The Political Implementation of Multiculturalism. — Rudolf KALIN and J.W. BERRY : Canadian Ethnic Attitudes and Identity in the Context of National Unity. — K. Victor UJIMOTO : Visible Minorities and Multiculturalism : Planned Social Change Strategies for the Next Decade. — Lionel RUBINOFF : Multiculturalism and the Metaphysics of Pluralism. — Roy T. BOWLES : Sociological Attempts to Understand Canadian Ethnicity : Two Examples. — W.J. KEITH : The Not-So-Divine Comedy of Robertson Davies. — Margaret DOXEY : Canada's Post-War Foreign Policy.

**Journal of Canadian Studies.** — Volume XVII, Number 2 (Summer 1982). — David CLOSE : Unconventional Militance : Union Organized Fish Sales in Newfoundland. — J.D. HOUSE : Premier Peckford, Petroleum Policy, and Popular Politics in Newfoundland and Labrador. — Alain G. GAGNON and Mary BETH MONTCALM : Economic Peripheralization and Quebec Unrest. — Sylvia B. BASHEVKIN : Women's Participation in the Ontario Political Parties, 1971-1981. — Russel LAWRENCE BARSH and James YOUNGBLOOD HENDERSON : Aboriginal Rights, Treaty Rights, and Human Rights : Indian Tribes and "Constitutional Renewal". — John C. COURTNEY : The Defeat of the Clark Government : The Dissolution of Parliament, Leadership Conventions, and the Calling of Elections in Canada. — Graham CARR : Imperialism and Nationalism in Revisionalist Historiography : A Critique of Some Recent Trends. — Michèle LACOMBE : Theosophy and the Canadian Idealist Tradition : A Preliminary Exploration. — Germaine WARKENTIN : D'Arcy McGee and the Critical Act : A Nineteenth-Century Oration. — Darell A. NORRIS : Preserving Main Street : Some Lessons of Leacock's Mariposa.

**Journal of Canadian Studies.** — Volume XVII, Number 3 (Fall 1982). — R. Douglas FRANCIS : Changing Images of the West. — HOWARD and Tamara PALMER : The Alberta Experience. — Alan F.J. ARTIBISE : City-Building in the Canadian West : From Boosterism to Corporatism. — David E. SMITH : Celebrations and History on the Prairies. — Ken ANDREWS : "Progressive" Counterparts of the CCF : Social Credit and the Conservative Party in Saskatchewan, 1935-1938. — Allen MILLS : The Later Thought of J.S. Woodsworth, 1918-1942 : An Essay in Revision. — David C. JONES : "There Is Some Power About the Land" — The Western Agrarian Press and Country Life Ideology. — Clara THOMAS : Pilgrim's Progress : Margaret Laurence and Hagar Shipley. — Laurence RICOU : Field Notes and Notes in a Field : Forms of the West in Robert Kroetsch and Tom Robbins. — Robert LECKER : Bordering On : Robert Kroetsch's Aesthetic. — Harry J. BOYLE : The CBC at the Crossroads.

**Langue et Société.** — Numéro 9 (Printemps 1983). — Albert Jaime GRASSBY : L'Australie : 140 ethnies, 90 langues et une révolution culturelle. — Raymond LEBLANC : Les tests de langue seconde : que mesurent-ils ? — Roch CARRIER : Le magnifique français de mon pays. — Georg K. WEISSENBORN : La germanophonie canadienne : 300 ans d'histoire.

**Lettres québécoises.** — Numéro 28 (Hiver 1982-1983). — Gabrielle POULIN : *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert. — Michèle MAILHOT : *La dame qui avait des chaînes aux chevilles* de Roch Carrier. *L'Amour langue morte* de Solange Lévesque. — Michèle SALESSE : *Nous parlerons comme on écrit* de France Théoret. — Adrien THÉRIO : *Le Survenant* de Germaine Guvremont. — Carolyne BAYARD : *Beausoleil et Charron*. — Marie-Josée RINFRET : *Brun marine* de Huguette Légaré. — Richard GIGUÈRE : *Alphonse Piché et Jean Charlebois*. — André BOURASSA : Sur des pièces de Gilles Maheu, Bertrand B. Le Blanc, Réjean, Ducharme et Michel Garneau.

**Lettres québécoises.** — Numéro 29 (Printemps 1983). — Anne HÉBERT : *Hommage*. — Marie-Claire BLAIS : *Hommage*. — Gabrielle POULIN : *La Duchesse et le roturier* de Michel Tremblay. — Michèle MAILHOT : *Les lilas fleurissent à Varsovie* et *La charge des Sangliers* de Alice Parizeau. — Adrien THÉRIO : *Une Histoire gitane* de Hélène Rioux. — Jacques BELISLE : *La dynastie des Lanthiers* de Jacques Lamarche. — Richard GIGUÈRE : *Autographie* de Madeleine Gagnon. — Caroline BAYARD : *Invariance* de Marie-José Thériault, *Adrénaline* de Yolande Villemaire et *Lettre de Californie* de Josette Marchessault. — Yolande GRISÉ : *Lectures* de Gérard Bessette et *Écriture* de Nicole Brossard. — Patrick IMBERT : *L'Amérique du Nord et la Culture* de Michel Morin. — Robert VIGNEAULT : *Destin littéraire du Québec* de Gérard Tougas.

**Lettres québécoises.** — Numéro 30 (Été 1983). — Gabrielle POULIN : *Petites Violences* de Madeleine Monette. — Gilles COSSETTE : *Les Pays étrangers* de Jean Ethier-Blais. *Le Dragon vert* de Charlotte Boisjoli et *Fragments indicatifs* de Jean Racine. — Caroline BAYARD : *Rockers sanctifiés* de Lucien Francœur. — Christian BOUCHARD : *Poèmes* de Roger des Roches. — André BOURASSA : *Les fruits de l'hiver dernier*. — Entrevue : Séraphin Marion. — Entrevue : Michel Beaulieu. — Agnès WHITFIELD : *Un Matriarcat en procès* de Janine Boynard-Frot. — J.-L. Denis MORIN : *Réjean Ducharme Nietzsche et Dionysas* de Renée Leduc-Park.

**Queen's Quarterly.** — Volume LXXXIX, number 3 (Autumn 1982). — Edgar Z. FRIEDENBERG : The Devastating Impact of American Imperialism. — Donald SWAINSON : Neurosis and Causality in Canadian History. — Thomas HATHAWAY : The Encyclopedia of Music in Canada.

**Queen's Quarterly.** — Volume LXXXIX, number 4 (Winter 1982). — George WOODCOCK : Recent Canadian Novels (1) Major Publishers. — Dennis DUFFY : Recent Canadian Novels (2) Small Presses. — Rosemary SULLIVAN : A New Look at Canadian Studies Programs.

**Recherches sociographiques.** — Volume XXIII, numéros 1-2 (Janvier-Août 1982). — IMAGINAIRE SOCIAL ET REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES, I. — Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau. — Témoignages de : Roger DUHAMEL, Albert FAUCHER, Everett C. HUGUES, Napoléon LEBLANC, Georges-Henri LÉVESQUE, o.p., Cyrias OUELLET, Simone PARÉ, Guy ROCHER, Jean STOETZEL. — Fernand DUMONT : La raison en quête de l'imaginaire. — Guy ROCHER : Le droit et l'imaginaire social. — Claude SAVARY : La philosophie et la sociologie et leur rapport à la culture. — Jean-Marcel PAQUETTE : Réflexions sur la notion de *valeur esthétique* dans la sociocritique de Lucien Goldmann. — Benoît LACROIX, o.p. : Imaginaire, merveilleux et sacré avec Jean-Charles Falardeau. — Nive VOISINE : Jubilé, missions paroissiales et prédication au XIX<sup>e</sup> siècle. — Louis-Edmond HAMELIN : Mythes d'Anticosti. — Claude GALARNEAU : La légende napoléonienne au Québec. — Maurice LEMIRE : En quête d'un imaginaire québécois. — Antoine SIROIS : L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois. — Pierre SAVARD : Les *caractères* nationaux dans un manuel de géographie des années 1930.

**Recherches sociographiques.** — Volume XXIII, numéro 3 (Septembre-Décembre 1982). — Claude BEAUCHAMP : Milieu rural et agriculture entre le rose et le noir. — Simon LANGLOIS : L'univers des aspirations des familles québécoises : 1959, 1977. — Marc-Adélar TREMBLAY : L'anthropologie de la santé en tant que représentation. — Alfred DUMAIS : La santé imaginaire. — André BILLETTE : Planification du temps de travail et temps vécu. — Gérard BERGERON : *Comment peut-on être Persan ?* Propos théoriques d'étape. — Léon DION : Éléments d'un schéma pour l'analyse des cultures politiques. — Vincent LEMIEUX : La Révolution tranquille : du patronage au réglage. — Gabriel DUSSAULT : Vers une typologie des objets et des formes de l'intervention culturelle étatique. — Gérald FORTIN : Les mots pour le dire. — Marcel FOURNIER : Un intellectuel à la rencontre de deux mondes : Jean-Charles Falardeau et le développement de la sociologie universitaire au Québec. — André TURMEL : Universitaires et intellectuels. — Jean-Jacques SIMARD : Détournement de mineurs. L'éducation québécoise à l'heure de la bureaucratie scolaire.

**Recherches sociographiques.** — Volume XXIV, numéro 1 (Janvier-Avril 1983). — L'Entreprise canadienne-française. — Gary CALDWELL : Les industriels francophones : Victoriaville au début du siècle. — Jean-Marie DESROCHES, Robert GAGNON : Georges Welter et l'émergence de la recherche à l'École polytechnique de Montréal, 1939-1970. — Jorge NIOSI : La multinationalisation des firmes canadiennes-françaises. — Robert PARENT : Les multinationales québécoises de l'ingénierie. — Gilles GAGNÉ : Le socialisme des *nous*.

**Revue Canadienne de Sciences Politiques.** — Volume XV, numéro 4 (Décembre 1982). — Denis STAIRS : The Political Culture of Canadian Foreign Policy.

— Donald E. BLAKE : The Consistency of Inconsistency : Party Identification in Federal and Provincial Politics. — Marsha A. CHANDLER : State Enterprise and Partisanship in Provincial Politics. — Clifford ORWIN : The Case Against Socrates : Plato's *Cleitophon*. — William P. IRVINE : Does the Candidate Make a Difference ? The Macro-Politics and Micro-Politics of Getting Elected. — André BLAIS : Le Public Choice et la croissance de l'État.

**Revue Canadienne de Sciences Politiques.** — Volume XVI, numéro 1 (Mars 1983). — Ralph HEINTZMAN : The Political Culture of Quebec, 1840-1960. — D.J.C. CARMICHAEL : C.B. Macpherson's "Hobbes": A Critique. — William Brian MOUL : European Great Power *Pacta de Contrahendo* and Interstate Imperial War, 1815-1939 : Suggestions of Pattern. — Carole SIMARD : Les mesures égalitaristes en emploi : le début ou la fin d'une illusion. — Jennifer SMITH : The Origins of Judicial Review in Canada.

**Revue de l'Université d'Ottawa.** — Volume LII, numéro 3 (Juillet-Septembre 1982). — Gérald-A. BEAUDOIN : Le rapatriement : la fin du commencement ? — Henry C. KLASSEN : Luther Holton : Mid-Century Montreal Railwayman. — Michael BEHIELS : Le père Georges-Henri Lévesque et l'établissement des sciences sociales à Laval, 1938-1955.

**Revue de l'Université d'Ottawa.** — Volume LII, numéro 4 (Octobre-Décembre 1982). — Numéro spécial sur le sens de l'esprit absolu 1831 — Hegel — 1931.

**Studies in Canadian Literature.** — Volume VI, number 1 (1981). — K.P. STICH : Extravagant Expression of Travel and Growth: Grove's Quest for America. — J.J. HEALY : Grove and the Matter of Germany. The Warkentin Letters and the Art of Liminal Disengagement. — D.M.R. BENTLEY : Watchful Dreams and Sweet Unrest: An Essay on the Vision of Archibald Lampman Part I. — Kathryn J. CRECELIUS : L'Histoire et son Double dans Pélagie-la-Charette. — S.A. GINGELL-BECKMANN : The Lyricism of W.O. Mitchell's Who has Seen the Wind. — Francis MANSBRIDGE : Narcissism in the Modern Canadian Novel. — Keith HARRISON : Malcolm Lowry's *Hear Us O Lord*: Visions and Revisions of the Past. — Marilyn CHAPMAN : Alastor: the Spirit of *Under the Volcano*.

**Studies in Canadian Literature.** — Volume VII, number 1 (1982). — D.M.R. BENTLEY : An Essay on the Vision of Archibald Lampman (Part II). — Gerald LYNCH : An Endless Flow: D.C. Scott's Indian Poems. — George BYME : The Blood Hardened and the Blood Running the Character of Orville in *Blood Ties*. — J.A. WAINWRIGHT : Fern Hill Revisited: Isolation and Death in *The Mountain and the Valley*. — René LABONTÉ : Gabrielle Roy, journaliste, Au Fil de ses reportages (1939-1945).

**Studies in Canadian Literature.** — Volume VII, number 2 (1982). — I.S. MACLAREN : Alexander Mackenzie and the Landscapes of Commerce. — Jayne PATTERSON : The Taming of Externals: A Linguistic Study of Character Transformation in Margaret Atwood's *The Edible Woman*. — Marco P. LOVERSO : The Circle of Conversation in *The Sacrifice*. — Wilfred CUDE : The College Occasion as Rabelaisian Feast: Academe's Dark Side in *The Rebel Angels*. — Terry GOLDIE : Al Pittman and Tom Dawe: Island Poems. — W.R. MARTIN : The Strange and the Familiar in Alice Munro. — Beverly RASPORICH : The New Eden: The Source of Canadian Humour: McCulloch, Hali-

burton, and Leacock. — Robin MATHEWS : F.P. Grove: An Important Version of *The Master of the Mill* Discovered.

**Thalia : Studies in Literary Humour.** — Volume III, number 2. — Ann P. MESSENGER : When is a Farce not a Farce? — James NOONAN : The Comedy of David French and the Rocky Road to Broadway. — Beverly J. RASPONICH : Charles Dickens and Stephen Leacock: A Legacy of Sentimental Humour. — Louis K. MACKENDRICK : Mimic Fictions : The Canadian Parodic Novel Now. — William H. MAGEE : Parody and Perspective : Form in Leacock's Sketches. — Gerald NOONAN : Voice in Canadian Humour. The Significance of Being Earnest.

**Thalia : Studies in Literary Humour.** — Volume IV, number 1. — Daniel ROYOT : Brèves Rencontres au Panthéon de l'humour. — Milton RICKELS : Elements of Folk Humour in the Literature of the Old Southwest. — Gene BLUESTEIN : It Only Hurts When We Laugh : Ethnic Jokes and the International Theme. — James C. AUSTIN : Seeing the Elephant Again : P.T. Barnum and the American Art of Hoax. — John SEELYE : The Craft of Laughter : Abominable Showmanship and Huckleberry Finn. — Lawrence E. MINTZ : American Humour in the 1920s. — Frantz FABRE : La Fontaine s'amuse. — Kermit VANDERBILT : Hawthorne's Ironic Mode : With Side-Trips into Emerson. — Glen A. LOVE : Stemming the Avalanche of Tripe : Or, How H.L. Mencken and Friends Reformed Northwest Literature. — John T. GAGE : Humour en Garde : Comic Saying in Robert Frost's Poetic. — Jean NORMAND : L'Humour des Poètes.

**Thalia : Studies in Literary Humour.** — Volume IV, number 2 (Fall & Winter 1981-1982). — Robert H. BELL : Sterne's Etristramology. — Terry WHALEN : "Being Serious and Being Funny" : Philip Larkin's Irony and Sarcasm. — Terry GOLDIE : The Minority Men. — Sarah Blacher COHEN : The Comedy of Urban Low Life : From Saul Bellow to Mordecai Richler. — Neil RANDALL : Laughing at the Victim : Humour in *St. Urbain's Horseman*. — Barbara BENEDICT : The Profiad. — Robert F. FLEISSNER : About the Mews : Catching up with Eliot's Cats.

**University of Toronto Quarterly.** — Volume LII, number 2 (Winter 1982-1983). — Louis DUDEK : Northrop Frye and the Bible : A Review Symposium. The Bible as Fugue : Theme and Variations. — M. TRAVIS LANE : Contemporary Canadian Verse : The View from Here. — T.D. MACLULICH : Our Place on the Map : The Canadian Tradition in Fiction. — David L. JEFFREY : Encoding and the Reader's Text. — Emero STIEGMAN : Discovering the Bible. — George WOODCOCK : Frye's Bible.



## NOTE

### L'INSTITUT CANADIEN DE L'ATLANTIQUE : DIX ANS D'EXISTENCE

**Laurent Guy LAVOIE**

*Collège universitaire du Cap-Breton*

En 1972, le vice-recteur de l'université de Moncton me demanda de bien vouloir représenter l'Institution à une réunion pour la fondation de l'Institut canadien de l'Atlantique. J'acceptai immédiatement car je m'intéressais déjà beaucoup aux études acadiennes et canadiennes.

Le 20 avril 1972, le recteur Adélarde Savoie me fit parvenir la documentation et j'appris que l'ancien recteur, le père Clément Cormier, avait assisté à une journée spéciale sur les études canadiennes organisée par l'Institut ontarien pour les études sur l'Éducation, journée tenue le 15 septembre de l'année précédente ; c'est à la suite de cette journée-là qu'il avait fait un rapport à son successeur où il affirmait qu'on devait songer à « établir à l'université de Moncton un institut d'études canadiennes (...) mais qu'il serait prématuré de s'engager dans cette voie »<sup>(1)</sup>.

Pourtant, il désirait que le Centre d'études acadiennes nouvellement formé puisse aller de l'avant et se donner « comme mission de procurer aux facultés et départements de l'Université des renseignements concrets sur les Acadiens » et « initier des séries de conférences sur des objets comme la vie économique des Acadiens, le syndicalisme des Acadiens, l'histoire dans la vie des Acadiens, la place des Indiens et la théorie séparatiste et les Acadiens »<sup>(2)</sup>.

Quelques professeurs de la région atlantique avaient eu la bonne idée de créer un institut qui offrirait des cours d'été dans tous les domaines des études canadiennes au Canada atlantique, mais il fallait tout d'abord avoir des délégués provenant de chaque institution d'enseignement universitaire. Pour certaines institutions, il existait des problèmes et ces dernières ne désiraient pas se lancer dans une telle entreprise sans savoir dès le début les chances de réussite.

L'Université de Moncton prit son temps pour nommer quelqu'un qui assisterait aux premières rencontres. En effet, le 1<sup>er</sup> décembre 1971, un des membres fondateurs de l'Institut écrivit au recteur pour lui demander les raisons de l'absence d'un délégué de la seule université francophone hors du Québec. Maître Savoie répondit qu'il étudierait la situation et qu'il verrait si oui ou non le projet valait la peine que les Acadiens s'y intéressent. Après avoir reçu deux lettres de William Prouty, le directeur de l'Institut, le recteur Savoie, envoya enfin un professeur à la rencontre organisée le 22 avril à Charlottetown dans l'île du Prince-Edouard.

Les premières réunions de l'Institut annonçaient un avenir assez difficile, mais c'était un défi à relever. Tout était à faire, à organiser ; il fallait définir les buts de l'Institut et créer des cours d'été dans une des universités des provinces atlantiques. Voici une liste sommaire des buts retenus lors des réunions inaugurales :

1. Donner chaque année des cours d'été en études atlantiques.
2. Susciter l'intérêt pour les études atlantiques et canadiennes.
3. Satisfaire les personnes désireuses d'en connaître davantage sur la région.
4. Aborder les sujets présentés d'une façon souple et expérimentale : innover.

Comme l'école d'été serait la principale activité de l'Institut, tout devait être mis en œuvre pour établir ces cours non crédités sur un ou plusieurs campus ; chaque série de cours durerait une semaine et porterait sur un ou deux aspects de la région : artistique, historique, politique, culturel, littéraire, sociologique, économique, scientifique, etc. Bien sûr, la structure des cours dépendrait du professeur enseignant.

La première école d'été eut lieu à l'université Saint-François-Xavier d'Antigonish du 9 juillet au 3 août 1973, pour commémorer l'arrivée de *L'Hector* à Pictou en 1773. D'une durée de quatre semaines, les cours portaient sur les Néo-Écossais, les Acadiens, les Noirs en Nouvelle-Écosse et les Amérindiens dans la région ; les participants purent également suivre des cours sur l'expérience des coopératives, sur l'ameublement, sur la littérature des provinces atlantiques, sur l'histoire ouvrière au Cap-Breton et sur le folklore.

Malgré plusieurs atouts majeurs (un site agréable, des professeurs qualifiés, un choix intéressant de cours et des activités attrayantes), le nombre d'inscrits aux programmes fut ridiculement bas à cause du manque d'argent nécessaire pour mener une campagne publicitaire adéquate au Canada et aux États-Unis. Aucun organisme n'avait offert de nous aider financièrement, sauf les quelques universités des provinces atlantiques. Et toutes n'avaient pas contribué, préférant attendre les résultats.

À la suite de ces cours, l'université de l'île du Prince-Édouard nous fit parvenir une offre assez généreuse qui nous permit de voler en quelque sorte de nos propres ailes car les universités ne nous avaient subventionnés que pendant un an. Alors, nous fûmes très heureux de constater qu'une institution de la région atlantique se montrait prête à nous aider à poursuivre notre travail et nos objectifs et à subventionner partiellement notre session d'été.

L'école d'été à Charlottetown, île du Prince-Édouard, eut beaucoup de succès car la campagne publicitaire porta ses fruits et l'île attira plus de 130 personnes cette année-là ; en plus des conférences bien structurées, il y eut bien sûr les pièces de théâtre, les visites, les repas et les plages. Voici quelques-uns des sujets traités : la vie acadienne, l'histoire de l'île, la littérature des provinces atlantiques, la verrerie au Canada atlantique, l'architecture aux Maritimes, les beaux-arts, la mer et ses bateaux et la vie des Amérindiens et leur culture. Les participants apprécièrent l'atmosphère qui régnait à la session et, en plus de jouir des conférences généralement très enrichissantes, on complimenta les organisateurs pour leur programme d'activités secondaires comme par exemple les visites des musées, les excursions dans des régions historiques, les lectures publiques faites par des écrivains régionaux et les pique-nique multiculturels.

L'Institut canadien de l'Atlantique avait pris son essor et les fondateurs pensaient déjà à créer une structure permanente qui les aiderait à poursuivre leur projet. On se donna alors des statuts, on choisit un nom officiel, on réunit le Conseil et le Bureau des directeurs, on nomma un exécutif, des comités et un directeur des cours d'été. Cependant, la question la plus importante restait à régler, celle des fonds. D'où viendraient-ils ? des universités ? des participants ? du Secrétariat d'État ? L'exécutif désirait obtenir environ sept à huit mille dollars pour joindre les deux bouts.

Pour améliorer le contenu et le déroulement des cours, les directeurs eurent la très bonne idée de dresser un questionnaire détaillé destiné aux participants ; en répondant, ces derniers s'identifieraient et critiqueraient les professeurs, les conférences, les activités secondaires et même les logements et les repas. A la fin de l'été, le directeur rédigerait son rapport en tenant compte évidemment de ces commentaires positifs ou négatifs, afin d'en informer son successeur. Le document servirait également à tenir au courant les universités, le Conseil des arts et le secrétariat d'État de nos programmes, de nos succès, de nos lacunes, du nombre de nos stagiaires et de nos problèmes financiers.

Une des recommandations importantes fut celle de faire une campagne publicitaire bien orchestrée afin d'attirer des Canadiens et des Américains de tous les coins de l'Amérique du Nord ; pour ce faire, on devait trouver le ou la publiciste expérimenté(e) et une somme substantielle pour défrayer les coûts élevés d'annonces publicitaires dans les mass media. Mlle Marjory Whitelaw, annonceur à la pîge à Radio-Canada, accepta d'entreprendre cette énorme tâche, après avoir constaté la valeur de ces cours d'été dans les provinces atlantiques. Un des ses atouts majeurs, c'est qu'elle œuvrait déjà à cette époque-là dans le milieu journalistique, tandis que les enseignants ne possédaient aucune expérience dans ce domaine.

Le nombre d'étudiants à l'école d'été à Charlottetown atteignit 106, ce qui était plus du double de l'année précédente, et cela nous encouragea à continuer dans la voie choisie et à accomplir des progrès dans notre campagne publicitaire. Le succès frappait à la porte et il était nécessaire de poursuivre le travail pour le préserver.

D'autre part, un des aspects positifs de l'Institut fut sans aucun doute la bonne volonté de ses directeurs d'œuvrer gratuitement pour le bien-être des étudiants et pour la bonne marche des événements. Ce bénévolat de notre part était bien vu et bien reçu par tous et contribua à créer une atmosphère détendue. La discussion naissait entre professeurs et étudiants et ces échanges de points de vue enrichissaient les participants. Les directeurs comprirent tout de suite que l'Institut devait absolument conserver cette manière informelle de procéder car c'était un atout majeur dans le maintien de l'intérêt pour les études du Canada atlantique.

Une autre décision capitale fut celle d'accorder une place spéciale aux enfants de participants en leur créant un programme propre. Peu de jeunes s'inscrivirent au début, mais l'idée semblait excellente, selon l'avis de tous, et on poursuivit cette politique nouvelle pour attirer de nombreuses familles aux séries de conférences et d'ateliers.

L'Institut désirait aussi diversifier ses activités et ne pas simplement s'en tenir aux cours d'été. Pour cette raison, un concours littéraire fut organisé dans les écoles secondaires des provinces atlantiques pour promouvoir chez les adolescents les études régionales et pour faire connaître l'Institut dans ce milieu. Un premier prix de 100 dollars serait alors accordé au gagnant et chaque directeur donnerait 10 dollars pour financer ce projet. En outre, plusieurs membres de l'Institut avaient affirmé leur désir de mettre sur pied un colloque sur les littératures des provinces atlantiques, afin d'élargir le champ de nos activités. Ardents défenseurs et promoteurs du Canada atlantique, nos membres voulaient faire de l'Institut un organisme vital aux Maritimes qui veillerait à développer les études atlantiques à tous les niveaux professionnels.

Cependant, l'anglais était la seule langue utilisée lors des discussions et des cours, sauf pour un celui de littérature acadienne que j'ai assuré moi-même en 1974. La publicité et les documents avaient été traduits pour attirer le plus grand nombre de francophones possible, mais ni les Acadiens ni les Québécois ne vinrent s'inscrire

en masse, même si le nombre de touristes en provenance de la « Belle-Provence » paraissait assez élevé dans la région.

Les membres, conscients du problème des langues, décidèrent de former un comité mixte (anglophones, francophones) pour organiser le colloque sur les littératures des provinces atlantiques qui se tiendrait à St-Jean, Nouveau-Brunswick, en mai 1976. Membre de ce comité, je m'occupai de la littérature acadienne et je pris contact avec des écrivains et des spécialistes acadiens, mais les réponses tardèrent à me parvenir, pour plusieurs raisons selon moi : le site du Colloque St-Jean, ville loyaliste, l'unilinguisme de l'Institut, le nombre restreint d'écrivains et de conférenciers acadiens. Néanmoins, plusieurs personnalités acadiennes s'y intéressèrent et plus d'un tiers des congressistes devaient être acadiens, à la surprise générale, surtout parmi les anglophones ; le défi avait été relevé.

Cette nouvelle expérience s'avérait très intéressante et montrait qu'on pouvait trouver des conférenciers et des écrivains dans la région. Comme les auditeurs voulaient lire les meilleurs textes, on acquiesça à leur demande en publiant une dizaine de communications. Mais quelle entreprise ! Sans ressources financières, l'entreprise était difficile. Ken MacKinnon, professeur d'anglais à l'université St. Mary, et moi-même formions le comité de rédaction. La publication dans les deux langues officielles du pays eut lieu en 1977 et on s'attela à la tâche difficile de la diffusion des exemplaires.

Les cours d'été 1975 eurent lieu à l'île du Prince-Edouard et Stan Atherton, le directeur du programme, accorda une place de choix aux Acadiens : Marguerite Michaud, la première doctoresse acadienne, parla des artistes et des arts ; Léon Thériault, d'histoire ; Jules Léger, de renaissance acadienne et Charlotte Cormier de folklore. En plus, il y avait un vaste assortiment de sujets dans d'autres domaines ; par exemple, la littérature atlantique, les meubles anciens, l'identité régionale, des légendes et des ballades régionales, l'écologie à l'I.-P.-E. dans l'île du Prince-Edouard et la mer et ses bateaux.

Grâce à ce programme varié et à une publicité bien faite la session fut un vrai succès et Robert Campbell, son directeur, créa une excellente ambiance durant les trois semaines. Malheureusement, l'année suivante, ce fut un désastre à cause du retard de la publicité et du manque de coopération entre divers membres. Cependant, l'appui constant de l'université de l'île du Prince-Edouard, soulageait quelque peu notre peine ; cette institution nous apporta son soutien et nous permit de continuer à exister.

En 1977, la Session attira encore de brillants conférenciers : Stuart Smith de l'U.N.-B. parla d'architecture dans les provinces maritimes ; Peter Christmas, directeur de l'association culturelle Micmac, décrivit la culture de son peuple ; les Acadiens avaient encore une place importante dans le programme et on mit l'accent sur leurs problèmes contemporains. Quant à la province de Terre-Neuve, isolée et souvent oubliée, elle fut l'objet des cours de plusieurs conférenciers spécialistes en littérature, en folklore et en histoire. Outre les cours de type universitaire, l'Institut avait décidé de présenter quelques conférences sur des sujets intéressant un public plus vaste, comme par exemple l'histoire de la contrebande du rhum dans les provinces atlantiques, la présentation de voitures anciennes et la Gendarmerie Royale du Canada. On innova également car deux ateliers s'ajoutèrent aux cours réguliers : l'un sur la généalogie et l'autre sur les chants folkloriques. Enfin, une visite au village acadien, Abram's Village, pour assister à un spectacle de violonneux, réjouit les visiteurs et la musique rythmée les entraîna dans une danse endiablée.

En 1978, l'âme de l'Institut, William Prouty, prit une année sabbatique et l'organisme souffrit beaucoup de son absence. C'est alors qu'on me demanda de

devenir président et d'essayer de trouver les fonds nécessaires pour mener à bien notre entreprise. Malgré des tâches nombreuses, j'acceptai et je me mis à la tâche immédiatement. Le pessimisme régnait chez nos membres car l'université de l'île du Prince-Edouard ne souhaitait plus nous subventionner.

Après de multiples lettres au Conseil des arts, au secrétariat d'État, je réussis à convaincre ce dernier de nous octroyer 25.000 dollars. Cependant, je m'inquiétais car le chèque ne nous parvenait pas et on ne le reçut que quelques jours avant le début des cours. Malgré les inscriptions peu nombreuses au cours d'été, la réception de ce chèque dissipa nos inquiétudes. Grâce à cette somme, l'Institut entreprit son projet initial, qui était d'organiser trois semaines distinctes dans trois localités différentes. L'université Mount-Allison fut choisie outre celle de l'île du Prince-Edouard et Gwen Davies en fut la directrice.

Financièrement plus solides, nous décidâmes, à la réunion du printemps 1979, de chercher d'autres fonds ; le but était d'obtenir une dotation de 750.000 dollars pour assurer l'autofinancement à l'avenir et réaliser nos projets dans de bonnes conditions. Pour ce faire, il nous fallait absolument une personne capable de mener à bien cette nouvelle campagne indispensable à notre survie. Mais comment la payer, cette personne ? Heureusement, nous avons reçu entretemps la somme de 25.000 dollars de la Fondation Lord Beaverbrook et M. Tom Condon, vice-président de l'université du N.-B., s'était joint à nous. C'est ce dernier qui nous exhorta à recruter Roger Harley pour diriger cette recherche de fonds. Malheureusement, ce choix s'avéra très mauvais car M. Harley ne réussit qu'à envoyer quelques lettres ici et là et aucune somme ne fut effectivement recueillie. Plus de 20.000 dollars avaient été dépensés, sans que même un rapport financier nous soit soumis. Tout tombait à l'eau, surtout les espoirs de notre directeur du Conseil, M. Prouty. Mais ce n'était pas la mort de l'Institut.

Une de nos étudiantes, Evelyn Jonescu, directrice du Centre de recherches des Plaines, décida en 1980 de suivre notre exemple et de former une école d'été dans l'Ouest canadien. Cette nouvelle nous plut énormément car elle montrait que des instituts de ce type étaient une nécessité et qu'il fallait promouvoir d'autres programmes en études régionales au Canada.

Pour fêter son huitième anniversaire, l'Institut innova en choisissant un thème pour chaque semaine ; la première, ce fut l'humour et l'écologie ; la seconde, la culture irlandaise et la chanson folklorique ; et la dernière, l'art et l'architecture. A l'université Mount-Allison, des visites furent organisées dans plusieurs sites historiques significatifs de la région comme Minudie, Dorcheste, Moncton et Caraquet. On se rendit spécialement au Centre d'études acadiennes de l'université de Moncton pour montrer aux participants la somme de travail effectué par les chercheurs acadiens et pour mettre en valeur la richesse de la documentation locale. Par contre, le voyage au village historique acadien de Caraquet ne fut pas un succès à cause du temps maussade et de la longueur du trajet.

L'année suivante, l'Institut poursuivit son expansion et publia pour la première fois un bulletin destiné à renseigner les membres et le public sur nos activités, sur l'état des recherches en études atlantiques, sur les livres publiés dans la région et sur les autres activités des directeurs. Le bulletin contenait également les meilleurs textes des auteurs participant au concours littéraire de notre organisme.

L'Institut mit en outre sur pied un comité qui organisa un autre colloque, cette fois-ci sur la vie domestique, sur l'intérieur des maisons de l'« empereur ». Cette rencontre se tint à la fin de septembre 1981, à St-Jean, Terre-Neuve. Une centaine de chercheurs, de muséologues, de spécialistes, de personnes-ressources participèrent à cette rencontre et échangèrent leurs points de vue sur ce sujet précis en

tenant compte des différences ethniques des habitants des maisons étudiées. Deborah Robichaud et Georges Arsenault décrivent l'intérieur des maisons acadiennes.

Pour la première fois également, l'Institut assura quatre semaines de cours dans les quatre provinces atlantiques : à Cornerbrook, Terre-Neuve ; à Sackville, Nouveau-Brunswick ; à Charlottetown, île du Prince-Edouard ; et à Antigonish, Nouvelle-Écosse. On parla entre autres des Basques et des Français à Terre-Neuve, de la place des femmes dans le mouvement co-opératif, des violonneux et du gaélique au Cap-Breton, des Acadiens de Beaubassin et des artistes originaires de Trantamar, de théâtre régional et des renards dans l'île du Prince-Edouard. Ce vaste choix de cours et de sites permit à l'Institut de recevoir plus de deux cents personnes, malgré les difficultés économiques que connaissait le Canada.

Cet été, une semaine entière sera enfin accordée aux Acadiens et les cours auront lieu en français à Caraquet, au Nouveau-Brunswick. On m'a demandé d'en être le directeur et j'ai bien sûr accepté, car je désire avant tout que cette semaine soit un succès pour les Acadiens et pour l'Institut. Enfin, les Acadiens auront un programme spécial dans leur langue maternelle et sur leur territoire.

## NOTES

1. Rapport du P. Clément Cormier au recteur A. Savoie du 6/12/71, p. 2.
2. *Ibid.*, p. 3.

## ETUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES

L'Association Française d'Études Canadiennes diffuse ÉTUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES, à raison de deux numéros par an (parution juin et décembre).

Cette publication accueille toute étude intéressant le Canada et rend compte des activités de l'Association. Les textes dactylographiés doivent être envoyés en double exemplaire au Rédacteur de la revue, AFEC, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 33405 Talence Cedex, France.

### EQUIPE DE RÉDACTION

Pierre SPRIET, rédacteur en chef.

Jean-Michel LACROIX, rédacteur en chef adjoint (relations avec imprimeur, correspondants, éditeurs, revue des revues).

### COMITÉ DE LECTURE

R. DURAND, et P. SPRIET (litt. canad. anglaise), Cl. FOHLEN (histoire), Ch. MALENFANT-DAURIAC (économie, sociologie), M. MALHERBE (philosophie), J. MARMIER (litt. québécoise), A. METTON (géographie), G. MONTIFROY (aménagement, urbanisme), P. SADRAN (droit), S. VIENNE (litt. et anthropologie).

#### Prix des anciens numéros :

N° 1 (1975), N° 2 (1976), N° 3 (1977), N° 4 (juin 78), N° 5 (déc. 78) :  
30 Francs ou \$ 8.00 le numéro.

N° 6 (juin 79), N° 7 (déc. 79), N° 8 (juin 80), N° 9 (déc. 80) :  
35 Francs ou \$ 9.00 le numéro.

N° 10 (juin 81), N° 11 (déc. 81), N° 12 (juin 82), N° 13 (déc. 82) :  
40 Francs ou \$ 10.00 le numéro.

Pour se les procurer, écrire au siège social de l'AFEC ou à J.M. LACROIX, 6 rue Jean-Racine 33170 Gradignan, France.

Tarif abonnement 83 (nos 14 et 15) : \$ 20.00, £ 9,00 ou 90 Francs.
--

Tarif abonnement 84 (nos 16 et 17) : \$ 20.00, £ 9,00 ou 100 Francs.
---